SERIE EMERAUDE

OTTWELL BINNS

L'OR BLANC

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

L'OR BLANC

OTTWELL BINNS

L'OR BLANC

(White Gold.)

TEXTE FRANÇAIS DE

SIMONE SAINT-CLAIR

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

L'OR BLANC

CHAPITRE PREMIER

LA LETTRE

Par-dessus ses mains réunies pour abriter l'allumette destinée à sa cigarette, Ferrers vit toute la scène aussi clairement qu'un spectateur assis dans un fauteuil d'orchestre voit les acteurs jouer sur le plateau. Les deux hommes étaient sur le même plan, le plus petit derrière l'autre, attendant apparemment pour traverser la rue que le flot intense du trafic de taxis et de voitures, semblable à un ruisseau, se fût un peu écoulé. Le plus petit homme, se tournant à demi, jeta promptement un regard derrière lui et sembla soudain avoir perdu l'équilibre ; c'est-à-dire qu'il s'appuya lourdement sur l'homme placé devant lui, qui, pris au dépourvu, s'écroula sur la chaussée.

Des freins grincèrent comme une créature qui souffre et un taxi voulut stopper à moins de deux mètres de l'individu qui venait de tomber. Le chauffeur cria et fit une embardée pour l'éviter, mais une conduite intérieure, passant de justesse, contraria la manœuvre. Les véhicules

---

Tous les personnages de ce roman sont entièrement imaginés. *(Note de l'Auteur.)*

entrèrent l'un dans l'autre et avant que le taxi ait pu se redresser, il avait passé sur le corps du malheureux.

Ferrers jeta sa cigarette et courut porter secours. Ce faisant, il vit le petit homme responsable de l'accident disparaître rapidement et, un instant après, avec l'extraordinaire promptitude qui leur est propre, les amateurs de drames commencèrent à se rassembler.

Avant même que le chauffeur de taxi eût eu le temps de descendre de son siège, un groupe de curieux s'était massé au bord du trottoir et en moins d'une demi-minute ce groupe était devenu une véritable petite foule.

— Ah ! Seigneur !... cria le conducteur tandis qu'il se baissait pour aider Ferrers à relever l'homme, quelle misère !... Ce n'est pas ma faute... Il est tombé juste devant moi. Je n'ai pas pu l'éviter...

— Non, répondit Ferrers, tout en pensant au petit homme qui avait disparu, et lui-même n'y est pour rien. Quelqu'un l'a bousculé et il a été, pour ainsi dire, projeté sur la voie. Il...

— Vous avez vu cela ? dit le conducteur avec un réel soulagement. Quelle chance d'avoir un témoin! La police est tout de suite prête à vous...

Une voix impérieuse interrompit ces mots, demandant qu'on livrât passage, et trois secondes plus tard un sergent de ville avait fendu la foule et se trouvait au premier rang.

— Je suis le sergent Marvell. Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Il est tombé juste devant ma voiture et je lui ai passé dessus sans même savoir comment. J'ai essayé de l'éviter mais la grande conduite intérieure m'a poussé... Ce monsieur qui est là a vu...

— Ça va. Baissez votre drapeau. Nous allons emmener ce pauvre diable à l'hôpital bien que ce soit, je le crains, peine perdue.

L'agent se tourna vers Ferrers.

— Vous avez vu comment l'accident est arrivé, monsieur ?

— Oui. Le chauffeur n'y est pour rien. Un homme a bousculé ce malheureux qui est tombé en plein sur la chaussée...

On entendit le chauffeur hurler :

— Descendez, on a besoin de ma voiture !...

— Mais nous serons en retard, protesta une voix de femme.

— En retard ! Seigneur Dieu ! cria le chauffeur indigné. En retard ! Vous aurez bien le temps d'aller en enfer !

— Mais...

— Vous avez bien vu la bousculade? reprit le sergent. Vous êtes sûr que c'est un accident?

— Sinon, qu'est-ce que ce pourrait être? La seule chose ennuyeuse, c'est que l'homme qui a bousculé l'autre a pris la fuite quand il a vu ce qui était arrivé.

— Ah !... Vous feriez mieux de me donner votre carte, monsieur, ou...

Un second sergent de ville fendit la haie de curieux et le premier agent lui dit aussitôt :

— C'est un accident... ou pire peut-être, Dal-

ton. Emmenez donc la victime à l'hôpital dans ce taxi et puis ramenez-moi le chauffeur au poste. Je voudrais que monsieur me fasse un rapport.

Les deux policiers déposèrent le corps dans le taxi et, tandis que celui-ci se mettait en marche, la foule commença à s'écouler.

Le premier agent sortit son carnet de sa poche.

— Je vous écoute, monsieur, à moins que vous n'ayez le temps de venir jusqu'au poste faire votre rapport.

Ferrers jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Non, dit-il, j'ai un rendez-vous. Et, du reste, j'ai vu peu de chose. J'en ai pour une minute à vous dire...

— Très bien, monsieur, je prends note.

Ferrers fit un exposé très clair de ce qu'il avait aperçu et l'agent lui posa quelques questions dont il ajouta les réponses sur son calepin.

— Vous dites que le petit homme était juste derrière et qu'il s'est retourné avant de bousculer l'autre?

— Oui, il s'est retourné, et c'est en se retournant qu'il est tombé sur l'autre.

— Vous ne pensez pas qu'il l'ait fait exprès? demanda l'agent, sèchement.

— Je vous dis ce que j'ai vu, répondit Ferrers un peu brusquement.

— Naturellement, monsieur. Mais vous dites encore que l'homme s'est enfui en courant.

— Il n'a pas couru exactement. Mais il a promptement disparu et comme les gens commençaient à se rassembler, je l'ai perdu de vue.

— Il n'a pas attendu, lui. Cela semble étrange. Assurément, il a pu avoir peur et a voulu s'éviter des ennuis, ou bien... On ne peut faire que des suppositions... Avez-vous vu sa physionomie?

— Je l'ai tout juste aperçue, pas plus.

— Bon! Seriez-vous capable de reconnaître cet homme?

— Je n'en suis pas sûr, mais ça se pourrait. Une figure chafouine, jaune de peau avec des moustaches lisses et des yeux noirs.

— Un étranger, vous croyez ?

— C'est à peu près certain.

— Vous ne pouvez pas vous faire une idée de sa nationalité, je suppose?

— Non.

— Hum ! Ce n'est pas beaucoup. Des étrangers de ce type pullulent à Londres. Avez-vous remarqué ses vêtements, monsieur?

Ferrers fit un effort pour se rappeler les détails, mais put seulement se souvenir que l'homme portait des souliers jaunes.

— D'horribles choses !... ajouta-t-il.

L'autre rit.

— Elles s'accordaient avec son type, sa peau et tout le reste. Aucun doute que ce soit un étranger. Les souliers seuls le prouvent. Rien d'autre, monsieur? Si vous voulez être assez aimable pour me remettre votre carte? On vous convoquera sans doute au moment de l'enquête.

Ferrers tendit sa carte et reprit son chemin. Quand il arriva à son Cercle il y trouva une lettre dans son casier. Il la prit et la regarda avec une certaine curiosité. L'enveloppe mince

ne semblait pas être de fabrication anglaise, mais le cachet de la poste était de Londres — quoique l'écriture lui fût inconnue. Il esquissa un sourire, enfouit la lettre cachetée dans sa poche et alla s'asseoir dans un coin tranquille du fumoir. Là, il sortit de son agenda une petite coupure de journal et la posa sur la table à côté de la lettre. Puis, pour la vingtième fois peut-être, il relut la coupure qu'il avait coupée dans la colonne « Recherches » du *Times*, deux jours auparavant. « Charles Ferrers M. I. C. E. qui était avec D. X. T. O. W. au Lido il y a trois ans, est instamment prié de se mettre en communication avec P. Q. R. Boîte 12 au bureau du journal. Très urgent. »

— « D. X. T. O. W. »

Il ébaucha encore un sourire tout en se murmurant les lettres et en leur donnant leur propre signification : « Dave Christow, naturellement. » Puis il regarda le pli qui était auprès de la coupure. « Ce n'est pas l'écriture de Dave, se dit-il. Enfin, le mystère va être éclairci. »

S'emparant de la missive, il l'ouvrit et trouva une simple feuille qui portait ces mots très brefs écrits d'une main tremblante : « D. X. T. O. W. Demandez Jean Latrobe à l'Hôtel Chillingworth. Affaire très secrète et très urgente. »

Ceci était le corps de la lettre, mais en postscriptum, il y avait ces mots en français, traduction littéraire du proverbe : *A friend is known in time of need.* « C'est dans le besoin qu'on reconnaît l'ami... »

Pendant un moment, Ferrers resta parfaitement immobile, le regard perdu dans le vague. Il se remémorait un incident vieux de trois ans quand, au Lido, il avait tiré sur un éléphant qui chargeait sur lui, avec un fusil enrayé. La situation devenait tragique quand Christow, avec un splendide courage, s'était jeté entre lui et l'éléphant, et, face à la bête furieuse, avait tiré à bout portant. Dans sa chute, l'animal avait projeté Christow contre un arbre avec une telle violence que Ferrers avait un moment désespéré de l'existence de son ami.

« C'est dans le besoin qu'on reconnaît... »

« Oui, pensa-t-il, oui, et je serais le plus grand des ingrats si je ne reconnaissais pas cela. Mais au nom du ciel! qu'a-t-il bien pu arriver à David?

Le bref message ne laissait rien soupçonner des besoins de son ami. Il fallait qu'il se rendît tout de suite à l'hôtel Chillingworth.

Cet hôtel, énorme, et de construction récente, ressemblait à un immense caravansérail avec ses centaines de chambres et sa clientèle extrêmement mélangée. Il eut peine à se frayer un chemin à travers la foule qui encombrait le hall pour atteindre un bureau au-dessus duquel était suspendue la plaque « Renseignements ». Une jeune femme, à l'œil vif, le regarda d'un air un peu étonné tandis qu'il lui disait :

— M. Jean Latrobe est bien descendu ici, n'est-ce pas? Je désire le voir. J'ai reçu de lui une lettre urgente. Pourriez-vous lui monter ma carte?

La jeune femme prit la carte, y jeta un coup d'œil indiscret, puis répondit :

— Si vous voulez bien attendre un instant, monsieur, je vais vous envoyer quelqu'un.

Ferrers pensa qu'un garçon de l'hôtel allait venir le chercher pour le conduire auprès de celui qu'il désirait voir, et comme l'employée s'éloignait, il alluma une cigarette et embrassa d'un regard indifférent le flot d'étrangers qui allaient et venaient par le tambour de la porte. Deux ou trois minutes s'écoulèrent, puis la jeune femme revint, et il entendit derrière lui une voix qui lui semblait familière.

— Eh bien! monsieur Ferrers, nous étions faits pour nous retrouver!...

L'interpellé se retourna et se trouva vis-à-vis du policier qui l'avait interrogé à peine une heure auparavant. Une telle surprise se peignit sur le visage de Ferrers que l'agent sourit :

— Vous ne vous attendiez pas à me voir, monsieur?

— Vraiment non !

— Vous veniez voir M. Jean Latrobe?

— Oui.

— Pourriez-vous me dire pour quelle raison?

— Je n'en vois pas la nécessité, répliqua Ferrers un peu sèchement. Motif tout à fait personnel.

— Hum !

L'agent réfléchit un instant puis demanda :

— Un vieil ami à vous peut-être?

— Non ! Je n'ai jamais vu ce monsieur de ma vie.

— Vous vous trompez, monsieur Ferrers. Vous avez vu M. Jean Latrobe pas plus tard que ce soir. Il...

Ferrers eut une subite intuition de la vérité et il dit d'une voix effrayée :

— Cet homme qui a été tué...

— Jean Latrobe ! répartit l'autre sombrement. Maintenant, vous allez sans doute bien vouloir me dire pourquoi vous le recherchiez.

Ferrers comprit qu'il fallait jouer franc jeu.

— Il m'avait fixé rendez-vous par lettre. Voici cette lettre. Je l'ai reçue il y a à peine une demi-heure.

L'agent lut le message, comprit le proverbe français et, d'un ton un peu acerbe, dit en regardant son interlocuteur :

— L'homme comptait sur votre amitié. Et cependant vous dites ne pas le connaître. Cela ne concorde pas, monsieur Ferrers.

— Non ! Mais vous n'y êtes pas. Ce n'était pas Latrobe qui comptait sur moi, à ce que j'imagine, mais un autre qui a dû le prier de me transmettre ce message.

— D. X. T. O. W.?

— Oui. Et je ferais peut-être mieux de vous expliquer comment j'ai été mis en rapport avec Latrobe qui, sans doute, est l'expéditeur de cette lettre.

— Je crois, en effet, que cela serait préférable, acquiesça l'agent.

Ferrers extirpa de sa poche la coupure du journal et la tendit au policier qui la lut promptement et demanda :

— Vous avez répondu, je suppose?

— Oui, et en retour, j'ai reçu cette lettre. Je l'ai trouvée à mon Cercle quand j'y suis allé aussitôt auprès l'accident. Je suis venu immédiatement ici pour voir Latrobe. Maintenant, vous en savez autant que moi.

— Pas tout à fait, monsieur Ferrers. Vous ne m'avez pas encore dit qui est D. X. T. O. W. Vous m'obligeriez en me donnant toutes les explications possibles.

— D. pour David, répondit Ferrers en souriant, X. T. pour Christ. Ajoutez à cela O. W. et vous obtiendrez David Christow, un vieil ami à moi — et un des meilleurs — qui m'a sauvé la vie autrefois.

L'agent hocha la tête et poursuivit son interrogatoire :

— Vous ne savez pas pour quel motif il désirait que vous l'aidiez ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je devine sans peine que l'affaire est sérieuse.

— Oui et secrète. Mais je puis peut-être vous être de quelque utilité sur ce point si vous voulez bien m'accompagner jusqu'à la chambre de Latrobe.

Un peu inquiet, Ferrers suivit le policier. Ils prirent l'ascenseur et, après avoir longé un vaste corridor, s'arrêtèrent devant une porte fermée à clef. Le policier l'ouvrit et, en entrant dans la pièce, Ferrers constata qu'un grand désordre y régnait : une valise et une malle gisaient sens dessus dessous, les vêtements qui s'y trouvaient avaient été jetés sur le plancher et piétinés. Les

tiroirs d'une commode étaient ouverts, l'armoire aussi; même le lit avait été défait comme si quelqu'un l'avait fouillé, et Ferrers ne pouvait s'empêcher de penser que le policier n'avait pas procédé très méthodiquement. Celui-ci fit un geste de la main :

— Un beau fouillis, dit-il. Celui qui a fait cela était pressé. J'ai dû le manquer d'une seconde et je donnerais bien un shilling pour savoir ce qu'il cherchait... Je me demande si par hasard ceci va nous aider.

Ce disant, il sortit de sa poche une enveloppe cachetée à la cire et la tendit à Ferrers :

— Elle vous est destinée, à ce que je crois. Quoi qu'il en soit, elle vous est adressée : « Charles Ferrers M. I. C. E. » C'est bien votre nom? Au fait, je me demande si je devrais vous la donner à lire. Je risque le coup... quitte à vous la redemander après. Je l'ai trouvée dans le portefeuille de Latrobe quand je l'ai vidé au poste.

Ferrers examina soigneusement le pli. Son nom, ainsi que l'avait dit le policier, était écrit au crayon sur l'enveloppe et, tout à fait dans le bas, se trouvaient ces mots : « Renseignez-vous à la Cie Katakga. »

L'écriture était celle de David Christow, et, tandis qu'il ne pouvait détacher ses regards de l'enveloppe froissée et souillée, il se demandait ce qu'elle pouvait bien contenir. Enfin, il la décacheta et en sortit une mince feuille de papier de couleur grisâtre sur laquelle des phrases au crayon se détachaient difficilement.

Dès les premiers mots qui révélaient l'adresse :

« The Clink, Mozambique », Ferrers sentit grandir son anxiété et il lut le plus vite qu'il put :

« Cher Charley,

« Je suis dans un trou noir, ainsi que vous l'indiquera l'adresse, et j'ai besoin de vous pour m'aider à m'en sortir. Il n'y a personne d'autre sur qui je puisse compter, car celui qui vous portera ce message, Jean Latrobe, est beaucoup trop connu ici pour pouvoir faciliter mon évasion. Ces Dagoes me tiennent prisonnier sous une fausse inculpation d'assassinat, alors que ce n'est en vérité qu'un chantage de leur part : ils veulent que je leur révèle un secret tout ce qu'il y a de précieux, puisqu'il serait pour nous la source d'une immense fortune. Vous pouvez être mon sauveur. Sortez-moi d'ici et joignez-vous à moi en souvenir du bon vieux temps. Je ne peux vous en dire plus, mais Latrobe vous renseignera, et je sais que vous viendrez quand vous connaîtrez l'histoire...

« Du plus noir enfer.

« Dave Christow. »

« Faites vite, pour l'amour de Dieu. »

Ferrers ne pouvait détacher son regard des derniers mots bien séparés du texte de la lettre et qui signifiaient que son ami se trouvait dans une situation des plus critiques. Il devinait ce qu'il en était. Il eut la vision très nette d'une horrible prison portugaise au Mozambique : la grande cour flamboyante sous l'ardent soleil,

flanquée des noires cellules aux rudes barreaux de fer, dans lesquelles blancs et nègres étaient entassés pêle-mêle comme des troupeaux ; les hauts remparts dressés au-dessus de la ligne bleue de l'Océan Indien, avec les requins gris empêchant toute évasion possible encore plus sûrement que les gardiens indigènes. Il se rappela la répugnante odeur de cet endroit immonde, la chaleur torride de cette cour austère, et il frissonna de dégoût.

La voix de l'agent interrompit le cours de ses pensées :

— Eh bien? dit-il.

Rappelé à la réalité, Ferrers tendit la lettre à son interlocuteur :

— Lisez, je vous prie.

Le détective prit connaissance du billet et quand il eut terminé :

— Voilà qui nous éclaire, fit-il froidement. L'homme qui l'a bousculé, un étranger, avez-vous dit...

— Oui.

— Et jaune de peau... Latrobe venait de l'Afrique portugaise pour vous retrouver. L'autre homme devait être un colonial portugais, une sale race! Il a suivi Latrobe et s'en est débarrassé d'une façon qui ne l'aurait nullement compromis s'il n'y avait eu la lettre... et ce fouillis.

D'un geste vague, il désigna la chambre et il ajouta :

— Je me demande s'il a trouvé ce qu'il voulait.

Ferrers jeta sur son voisin un regard sceptique:

— Il me semble que vous faites un trop grand pas en déduisant immédiatement que Latrobe a été assassiné car...

— Examinez les faits, interrompit rudement l'agent : l'homme est tombé sur Latrobe et l'a poussé à un moment où, par suite du trafic, il n'avait aucune chance de s'en tirer. Cet homme n'attend même pas de voir si Latrobe a été écrasé ou non. Rien ne prouve, du reste, qu'il voulait s'en débarrasser pour de bon, mais il espérait bien que cette chute obligerait son adversaire à rester quelques semaines à l'hôpital. Quoi qu'il en soit, lui ou un complice est venu immédiatement ici pour perquisitionner. Ce fait est indéniable. Et le visiteur était pressé! Il se doutait bien qu'aussitôt que Latrobe aurait été admis à l'hôpital, la police viendrait enquêter. Dans cette lettre il est fait mention d'une grande fortune, et votre ami vous dit qu'il est détenu sous une fausse inculpation — menace pour le faire parler. L'homme qui a buté dans la rue contre Latrobe pouvait penser que ce dernier détenait le secret, et que, d'une façon ou d'une autre, il le découvrirait — à moins qu'il n'eût voulu tout simplement se débarrasser de Latrobe qui était un ami de votre ami, et, d'après la lettre, un associé.

Ferrers trouvait encore difficile à admettre la situation que lui exposait si clairement l'agent, mais il répondit cependant avec quelque réticence :

— C'est possible, après tout...

— Possible! Mais c'est certain! Et il ne me reste plus qu'à rechercher ce petit homme à la peau jaune et aux souliers de même teinte. (Il rit doucement.) Une aiguille dans cette meule de foin qu'est Londres! (Puis il jeta un regard circulaire dans la pièce.) Je me demande si je vais découvrir là dedans un indice quelconque... C'est un rude travail. Seul votre Dave Christow le pourrait... Je suppose bien que vous allez essayer de le sortir de son enfer?

— Par le prochain paquebot!

— Hum! Et je n'ai pas le droit de vous retenir quoique vous soyez un témoin des plus intéressants et que, s'il m'arrivait de tomber sur ce jaune coquin... Vous laisserez votre adresse chez vous, n'est-ce pas?

— Certainement.

Le policier, soudain, fit un bond jusqu'au milieu de la chambre et, se baissant, ramassa un objet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ferrers.

— Ça, répondit l'autre en tendant la main où brillait un petit peigne d'écaille blonde serti de perles. (Il porta le peigne à son nez, le renifla.) Il est parfumé, ajouta-t-il. Cela signifie qu'on vient de s'en servir et que c'est une femme qui l'a laissé ici, ou qui l'a perdu. Cette femme complice doit sûrement porter, elle aussi, des souliers jaunes! Elle peut également habiter l'hôtel. Cela simplifierait un tantinet les choses et ce ne serait pas un mal. Je m'en vais jeter un coup d'œil sur tout cela et puis causer avec les gérants de l'hôtel.

— Et moi, repartit Ferrers, je m'en vais con-

sulter la liste des paquebots en partance. Je connais cette abominable prison au Mozambique. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il quitta la pièce et suivit le corridor pour gagner l'ascenseur, tandis qu'une jeune femme, dans l'embrasure d'une porte, le surveillait étroitement. Ferrers arriva à la grille de l'ascenseur, poussa le bouton d'appel, et attendit les yeux fixés sur la cage. La jeune femme disparut dans sa chambre et en ressortit un instant après, portant sur le bras un lourd manteau de fourrure. Elle ferma sa porte, et tandis que Ferrers se rangeait un peu de côté pour laisser descendre un couple, elle courut sur le palier. Le garçon de l'ascenseur la vit venir et l'attendit. Rouge et essoufflée, elle entra précipitamment dans l'ascenseur, marcha sur les pieds de Ferrers et tomba presque dans ses bras. Il la remit d'aplomb et ramassa le manteau qui avait glissé à terre.

— Oh! merci, dit-elle avec un accent étranger, joli mais très prononcé, un peu plus je le manquais ! J'espère que je ne vous ai pas fait mal?

Ferrers, tout en murmurant le conventionnel « Pas du tout! » put alors contempler un pâle visage aux lignes fines, très pures, orné d'une bouche rouge et de grands yeux sombres et tendres, d'un velouté merveilleux.

— J'ai vraiment été excessivement maladroite, reprit la jeune fille d'un air contrit, tout en commençant à enfiler une manche de son manteau.

Ferrers, en chevalier galant, l'aida à mettre la seconde manche, et la jeune femme remercia

encore chaudement tandis que l'ascenseur stoppait dans le hall. Ferrers s'effaça pour la laisser passer; elle lui sourit d'une manière enfantine, paupières baissées. Et tout en sortant lui-même de l'ascenseur, il suivit des yeux pendant quelques secondes l'élégante silhouette qui se dirigeait vers le tambour de la sortie. Quand, tout aussitôt après, il emprunta le même moyen et se trouva sur le perron, l'inconnue avait disparu. Il se demanda pendant un instant où elle pouvait bien être passée. Puis, haussant les épaules, il se moqua de lui pour s'être si vite intéressé à une femme, et comme un taxi s'arrêtait et se trouvait libre, il le héla et se fit conduire à son cercle.

Tandis que la voiture s'ébranlait lentement par suite de l'intense trafic, un second taxi, dont l'occupant n'était autre que la jeune fillè en question, commença à filer celui de Ferrers. La cliente prit alors le tube acoustique et s'adressant au chauffeur sur un ton charmant et péremptoire à la fois:

— Ne le perdez pas de vue surtout, s'il vous plaît, dit-elle, si vous tenez à recevoir la livre que je vous ai promise.

CHAPITRE II

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Ferrers, ne se doutant nullement de l'intérêt qu'il avait suscité chez la jeune fille rencontrée dans l'ascenseur, se rendit à son cercle. Là, il étudia longuement le moyen le plus rapide de gagner la colonie portugaise, sans se soucier de la dépense que ce voyage lui occasionnerait. Il se décida pour la Compagnie de navigation allemande qui parcourait la côte est de l'Afrique.

Le lendemain matin, ne pouvant rien faire avant l'ouverture des bureaux, il se mit à réfléchir aux événements de la soirée et à la lettre qu'il avait reçue de si étrange façon. Et cette lettre le tourmentait profondément.

Son ami ne pouvait être dans un pire enfer que dans cette prison portugaise à Mozambique. La terreur qu'inspirait l'île du Diable était connue dans le monde entier, mais la prison en question, sur ce rocher aride, dépassait en horreur et de beaucoup, celle de Cayenne, et pouvait seulement rivaliser avec cette autre geôle portugaise de Loando.

Là, dans la saleté et la chaleur accablante, les prisonniers blancs, mêlés aux noirs, étaient brû-

lés de fièvre, ravagés par la peste et autres terribles maladies des tropiques. Mangés de vermine, ils se voyaient refuser le moindre adoucissement à leurs souffrances. Ferrers avait, de ses yeux vu, ces blancs affamés, regardant fixement à travers les barreaux, la folie peinte sur leurs visages : une femme de la haute société enfermée dans une étroite cellule avec une négresse; il avait vu défiler le misérable troupeau pendant la promenade réglementaire dans la cour de la prison, vêtu de haillons, couvert de plaies et travailler sous le soleil implacable.

Une scène plus atroce encore que les autres hantait son esprit : un malheureux vieillard de race blanche, en guenilles, trébuchant sur les pierres, les jambes entourées de bandages souillés et les pieds rongés d'ulcères, était harcelé par un soldat noir en uniforme kaki, traînant son fusil derrière lui. Un des bandages glissa, révélant une horrible plaie. Aussitôt le garde le frappa dans le dos avec la crosse de son arme, si violemment, que le pauvre diable fut projeté à terre. Le soldat l'invectiva, et le malheureux, se relevant sans une plainte, reprit son chemin, abandonnnant le pansement sur le pavé. Le nègre, voyant que Ferrers l'observait, montra ses dents blanches dans un rictus de triomphe... et le couple passa.

A cette face noire, grimaçante, se superposait maintenant, dans l'imagination de Ferrers, un autre visage amaigri par la fièvre, des yeux cernés et brillants; la cellule, les barreaux... Il entendait la voix de son ami lui répétant avec

angoisse : « Hâtez-vous, pour l'amour du ciel! »

Des derniers mots de la lettre de Dave Christow, griffonnés fébrilement, émanait une profonde désespérance. En dehors du sort affreux que partageaient tous les prisonniers de cette île maudite, Dave n'aurait-il pas à subir des tortures jusqu'à ce qu'il ait dévoilé son secret?... Partout on trouve des fonctionnaires corrompus, mais Ferrers savait que ceux de l'administration coloniale portugaise étaient particulièrement sujets à caution.

Et pourtant, que pouvait-il faire avant d'être à Mozambique? Pour éloigner de lui cette pensée qui le rongeait, il essaya de fixer son esprit sur autre chose. L'officier de police avait-il vu juste en ce qui concernait Jean Latrobe? La mort de ce dernier avait-elle été délibérément provoquée par la chute simulée de l'homme au visage jaune? Le fait que la chambre avait été fouillée de fond en comble semblait confirmer ce soupçon, renforcé encore par la certitude que Jean Latrobe avait été l'associé de Christow. En ce cas, les ennemis de Dave ne perdaient pas de vue ses affaires et quiconque voulait aider le pauvre garçon s'exposait à un réel péril. Mais Ferrers ne s'arrêta pas à cette considération. Son appui absolu était acquis à l'homme qui lui avait sauvé la vie, quel que fût le danger qu'il y aurait à courir. Il se rappela le peigne d'écaille blonde orné de perles qui révélait la participation d'une femme dans l'affaire. Qui était cette femme? L'associée de l'homme au visage jaune, cause de la mort de Latrobe? Probablement.

Ferrers se mit à faire des projets : les autorités de la prison pourraient vraisemblablement être achetées, ou bien Dave, risquant le danger des requins, pourrait sauter des remparts dans la mer, où une barque destinée à faciliter son évasion le recueillerait.

Il y avait encore d'autres moyens. Ferrers se rappelait l'odyssée de deux Américains qui s'étaient échappés, habillés en touristes avec des vêtements qui leur avaient été subrepticement apportés par des amis durant leur visite. Ce subterfuge pourrait devenir réalité à la condition que personne ne se doutât de ses relations avec Dave.

Enfin, le jeune homme, s'arrachant à ses préoccupations, écrivit quelques lettres en vue de son prochain départ d'Angleterre, puis, quittant son cercle, se mit en devoir de regagner son appartement.

Tout absorbé dans ses pensées, il ne s'aperçut pas que deux personnes semblaient prendre grand intérêt à ses mouvements dès qu'il eut mis le pied sur le trottoir. L'une d'elles était la jeune fille qui l'avait suivi depuis le Chillingworth et qui le désigna à son compagnon. Ce dernier aurait sûrement — si Ferrers l'avait aperçu — attiré son attention, car il n'était autre que l'homme au visage de rat qui avait causé la mort de Latrobe.

Cet homme dit vivement quelques mots à la jeune fille et, la laissant continuer son chemin, il se mit à suivre Ferrers de près. Tout à fait inconscient de cette ombre attachée à ses pas, le

jeune homme arriva devant l'immeuble qu'il habitait, échangea un salut avec le concierge et, négligeant de se servir de l'ascenseur, grimpa lestement l'escalier.

A peine était-il hors de vue que le suiveur s'avança et se mit à lire avec soin les noms des locataires inscrits sur un grand tableau dans le hall. Le concierge le surveillait avec un amusement mêlé de mépris :

— Vous allez user le vernis de ce tableau à force de le regarder, dit-il enfin.

L'homme fit un geste d'excuse.

— Pardon, répondit-il, je ne voudrais pas être indiscret, mais j'ai oublié le nom d'un monsieur qui habite ici, vous comprenez?

— Du diable si je comprends! Que racontez-vous là?

L'autre expliqua, confus :

— Je cherche le nom d'un monsieur qui, j'en suis sûr, habite ici. Il est grand et d'allure militaire. Il m'a donné sa carte mais je l'ai perdue. Je me suis seulement rappelé de la maison « Cardova » parce que j'ai été dans cette ville, en Espagne. Quel ennui!

Le concierge se radoucit un peu.

— Dites-moi, reprit-il, quand aviez-vous reçu cette carte que vous avez perdue?

— Il y a une, non deux heures environ et...

— Deux heures ! Alors, en ce moment, il n'y a ici qu'un seul grand gentleman, c'est M. Charles Ferrers que vous auriez pu voir entrer. Il arrive.

Les deux interlocuteurs ne se rendirent pas

compte que l'homme dont ils parlaient était redescendu. Ferrers ayant oublié sa clef dans l'appartement ne pouvait entrer chez lui et venait demander au concierge son passe-partout. Il arriva dans le hall sans être entendu, au moment même où l'inconnu s'écriait avec emphase :

— Charles Ferrers ! C'est bien le nom ! Je le reconnais, mais je n'ai pu le découvrir sur le tableau. Charles Ferrers, mon bienfaiteur qui...

Il s'arrêta brusquement, l'effroi peint sur le visage, car il venait d'apercevoir Ferrers. Le concierge, étonné, se retourna et vit son locataire immobile et qui paraissait stupéfait. Se ressaisissant aussitôt, le jeune homme cria :

— Arrêtez cet homme, Balshaw!...

Ancien soldat, Balshaw ne demanda pas d'explications et sauta sur l'individu. Mais celui-ci fut le plus prompt : il se baissa et le concierge tomba de tout son long sur les dalles. Avant qu'il ait pu se relever, l'homme était déjà loin.

Ferrers, qui s'était précipité de son côté, se heurta à Balshaw et tous deux roulèrent à terre. Furieux de cette mésaventure, Ferrers se releva d'un bond et parcourut du regard la rue pleine de monde, mais l'homme au visage jaune avait disparu...

Sachant bien que toute poursuite serait inutile, Ferrers méditait, inquiet. L'homme avait son nom et avait paru très troublé en le voyant. Tout cela ne présageait rien de bon.

— Cet individu vous questionnait à mon sujet, Balshaw? demanda-t-il sèchement.

— Oui, monsieur, il avait perdu la carte que vous lui aviez donnée et ne se rappelait plus votre nom. Mais il connaissait votre adresse.

— Ce n'était pas difficile, répondit Ferrers en haussant les épaules. Tout le monde peut lire le tableau. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de carte?

— Il prétendait que vous lui aviez donné la vôtre et qu'il l'avait égarée.

— Pur mensonge! Il m'a probablement suivi jusqu'ici. Et c'est vous qui lui avez dit comment je m'appelais?

— Mon Dieu, monsieur, oui... Il a été très adroit. Il ne me l'a pas demandé directement. Il semblait seulement ne pas pouvoir lire ce qui était inscrit. Il paraissait ennuyé, et quand il m'a dit qu'il cherchait un gentleman grand et mince, dame, monsieur, j'ai cru bien faire...

— Je comprends, Balshaw...

— Ai-je eu tort, monsieur ?

— Non, mon ami, il en serait toujours arrivé à ses fins, m'ayant suivi jusqu'ici. Mais si vous le voyez rôder encore de ce côté, empoignez-le et appelez un agent.

— C'est un voleur, monsieur ?

— Plutôt un assassin, je crois!

Et, sans plus d'explications, Ferrers prit le passe-partout et remonta chez lui.

Son premier soin fut de téléphoner au détective Marvell. Il eut la chance de le trouver à son bureau et lui apprit rapidement les nouvelles en ces termes :

— Ici Ferrers. Je viens de voir l'homme au

visage jaune. Il m'avait évidemment suivi et demandait mon nom au concierge. Je ne crois pas qu'il sache que j'ai été témoin de son geste contre Latrobe. Quoi qu'il en soit, quand il m'a vu il a pris peur et s'est sauvé ; ce qui n'indique pas une conscience nette.

« Que dites-vous?... Comment il m'a suivi ? Je n'en sais rien !... Oui, vous avez peut-être raison, il a pu me suivre sans savoir qui j'étais. C'est curieux, en effet. A moins qu'on ne m'ait vu avec vous au Chillingworth et qu'on l'ait lancé sur mes traces... Non, je n'ai pas idée de qui ce peut être, à moins que la dame à l'épingle ne soit l'informatrice! Vous ne l'avez pas découverte? Non. J'espère que vous finirez par la trouver. Il semble qu'on suive nos affaires de bien près. On a dû apprendre que j'avais rendez-vous avec Latrobe, mais Dieu sait comment!...

« Eh bien! oui, je serai sur mes gardes. J'ai déjà dit au concierge d'empoigner l'individu s'il revenait rôder près de la maison. Oui, j'espère vivement que vous l'arrêterez, car je suis sûr maintenant qu'il a poussé volontairement Latrobe, et c'est un vilain oiseau à ne pas laisser en liberté!...

Ferrers accrocha le récepteur, et, allumant une cigarette, se mit à réfléchir. Il était trop évident que le hasard seul n'avait pas amené l'homme au visage jaune à l'immeuble « Cardova ». Il avait suivi Ferrers, du Chillingworth au cercle, et de là chez lui, et puisqu'il avait pris tant de peine pour savoir son nom, c'est qu'il l'associait à celui de Latrobe. Tout cela paraissait bien compliqué!

Et la mission de Latrobe? N'était-elle point connue des ennemis de Dave Christow? Il y avait toutes les chances. Alors les difficultés à vaincre pour libérer Dave de sa prison seraient plus grandes encore, et lui-même, Ferrers, connu maintenant du bandit au facies jaune, devrait se méfier plus que jamais.

Ce serait un désastre si la nouvelle de son voyage à Mozambique se répandait. Le télégraphe était plus rapide que les bateaux. Une fois signalé, il ne débarquerait que pour tomber dans une embuscade, et loin de sauver son ami, il irait le rejoindre dans l'affreuse prison, sur le rocher de corail qui surplombait l'Océan Indien.

Ferrers repensait à cette possibilité le lendemain en se rendant à la Compagnie de Navigation, à Cockspur Street. Avant de quitter sa maison, il en avait soigneusement inspecté les environs sans rien voir de suspect.

Il avait hélé un taxi et ce ne fut qu'après s'être fait conduire successivement à son cercle et à sa banque qu'il se fit déposer au coin de Cockspur Street. De là, il se rendit, sans hâte apparente, jusqu'à la Compagnie de Navigation, s'arrêtant fréquemment aux devantures des magasins et surveillant les alentours sans en avoir l'air.

Satisfait de son examen resté infructueux, il entra dans les bureaux.

Lorsqu'il en ressortit, il avait loué une cabine et pris un billet lui permettant de rejoindre le bateau dans n'importe quel port entre Hambourg et Mozambique.

Le lendemain, il atteignait le Bourget par la

voie des airs, et montait dans le rapide à destination de Marseille. Là il s'embarqua sur un bateau de la ligne P.O. pour Aden, où il attendit pendant trois jours l'arrivée du paquebot allemand, par une température sénégalienne.

Il monta à bord le cœur léger, persuadé qu'il avait su disperser ses traces.

C'était l'heure du dîner, et il n'avait pas encore eu le temps d'examiner aucun des passagers, lorsque le stewart le conduisit à sa table, où une place à côté de la sienne se trouvait vide. Cette place demeura libre pendant les deux premiers plats. Mais au moment où le poisson faisait son apparition, Ferrers entendit un bruit de froufrou soyeux s'approcher de lui, en même temps qu'un parfum très doux et déjà respiré venait frapper son odorat. Une dame s'assit sur la chaise vide à côté de lui. Le maître d'hôtel demanda si fraülein prendrait du poisson, et la réponse, faite en riant d'une voix chantante, fit sursauter Ferrers.

— Du poisson, disait la voix, vous savez bien que je l'adore, Hans!

Ferrers dut faire un effort de volonté pour ne pas regarder immédiatement sa voisine. Il attendit quelques secondes pendant lesquelles de vagues soupçons traversèrent son esprit. Puis, doucement, il tourna légèrement la tête. Une paire d'yeux noirs, indiscrets et timides à la fois, le dévisageaient. Un éclair de plaisante surprise les illumina soudain, la peau ravissante de blancheur se teinta de rose et la jeune femme s'écria avec un étonnement plein de gaîté :

— Mais... c'est vous, monsieur Ferrers!... Oh!

vraiment le monde est petit. Nous nous sommes déjà rencontrés, juste un instant, quand je suis tombée dans vos bras... et nous nous retrouvons maintenant, sur ce petit bateau, à des centaines de kilomètres de Londres!

L'accent étranger avec lequel ces paroles étaient prononcées, les rendait irrésistibles. Cependant, Ferrers fut loin d'être enchanté. Ses soupçons prenaient corps. La présence de cette femme pouvait être une simple coïncidence. Ne l'avait-elle pas appelé par son nom? Comment le savait-elle? Il se posait cette question tout en lui répondant avec la politesse d'usage :

— Tout le plaisir est mien, madame. Mais vous avez sur moi un avantage : vous connaissez mon nom. Comment l'avez-vous appris?

— Bah! repartit-elle en riant, cela a été si facile. Il y a une liste des passagers et depuis Hambourg j'avais cette chaise vide à côté de moi à tous les repas. Je suis curieuse comme toute fille d'Eve. J'ai demandé au stewart, et il m'a répondu que la place était réservée par M. Ferrers qui rejoindrait Dieu sait où! Et maintenant, M. Ferrers est arrivé. Ce ne peut être que vous! C'est tout simple, comme vous voyez!...

Et son rire sonnait cristallin. La voix était limpide, les grands yeux innocents, et en croisant ce regard si doux, Ferrers fut un instant tenté de la croire. Cependant, comme il hésitait avant que de répondre, le regard de la jeune femme se durcit, une brusque anxiété l'envahit, et ce fut pour Ferrers une révélation.

Elle attendait avec un peu d'angoisse de savoir s'il acceptait l'explication.

Ses soupçons se confirmèrent mais ce fut avec une aimable désinvolture qu'il répondit :

— Oui, je comprends! C'est en effet très simple!

CHAPITRE III

LE RÊVE ET LA RÉALITÉ

Les yeux noirs de la jeune femme reprirent leur expression de gaîté, et elle se mit à rire.

— N'était-il pas naturel que je sois curieuse? demanda-t-elle. Qui ne l'aurait été devant cette chaise vide, réservée pour mille... non... deux mille kilomètres?

— En effet, répondit Ferrers, avec bonne humeur, un homme même l'eût été.

— Mais les hommes n'ont pas ce défaut, fit la jeune femme, coquette.

— Vous vous trompez, je vous assure! Moi, au moins, je l'avoue! Ainsi, quand je suis arrivé dans la salle à manger, j'ai vu deux places libres: l'une pour moi, l'autre pour... ?

Il s'interrompit et la regarda d'un air malicieusement interrogateur.

— Ah! vous voulez savoir mon nom?

— Vous me ferez sûrement le plaisir de me le dire?

— Moi, — la jeune femme rit doucement — je suis Benicia !...

— C'est un nom charmant, mais vous en avez certainement un autre?

— Oui, naturellement. Je m'appelle Benicia de Barros.

Ferrers parut pensif, cherchant dans sa mémoire sans rien trouver qui le lui rappelât. Benicia jeta vers lui un coup d'œil rapide et demanda aussi rapidement :

— Vous n'aviez jamais entendu ce nom ?

— Non, répondit Ferrers avec certitude, mais maintenant je ne l'oublierai jamais!

— Flatteur! s'écria Benicia. Mais dites-moi, jusqu'où allez-vous sur ce bateau?

Ferrers fut un instant désemparé par une question aussi directe. Cette curiosité pouvait être aussi bien le fait d'une jeune étourdie, ne mesurant pas ses paroles, que celui d'une femme habile, cachant, sous une apparente inconscience, un but très déterminé.

Il se força à sourire :

— A vous d'abord, madame, dites-moi quelle est votre destination, et ensuite...

— Oh! moi, je vais à Mozambique, que je déteste, rejoindre mon père qui y occupe un poste officiel.

La réponse fut faite avec une spontanéité qui, dans d'autres circonstances, aurait témoigné de la plus innocente franchise. Mais Ferrers, déjà soupçonneux, n'y vit qu'une certaine audace destinée à provoquer sa confiance. Aussi se tint-il sur la réserve.

— Je fais un voyage d'études sur la côte, reprit-il. Mombassa, Dar-es-Salaam-Burn, Lourenço-Marques...

— Ah! interrompit Benicia, alors vous n'allez pas à Mozambique?

Le même regard anxieux assombrit de nouveau les grands yeux. Le remarquant, Ferrers fit un petit salut :

— A mon grand regret, senorita.

— Pourquoi cette abstention? demanda-t-elle vivement.

— Parce que Mozambique n'est pas compris dans mon itinéraire.

— Vous y êtes déjà allé, peut-être?

— Oui, avoua-t-il, une fois. J'ai visité la terrible prison et je rêve encore la nuit des malheureux qui y sont enfermés...

— Oh ! ce sont de vilains hommes! fit-elle avec indifférence.

— Et des femmes! continua-t-il. Leur souvenir me donne le frisson.

— Mais elles sont mauvaises aussi, répondit la senorita, avec l'intransigeance de la véritable innocence. Que voulez-vous! On ne peut pas les laisser libres pour qu'elles tuent les gens avec leur poignard!

Ferrers se demanda si cette jeune personne était, au fond, aussi choquée qu'elle paraissait l'être à la mention d'un poignard. Instinctivement, il regarda la petite main fine qui jouait avec son couvert, puis la jupe soyeuse... Il avait, un jour, vu un stylet dans la jarretière d'une femme, et bien que la mode des jarretières fût

passée, peut-être les Dames de la Côte, quelque peu retardataires, le tiraient-elles encore de là!

— Vous avez raison, dit-il enfin, mais j'ai vu dans cette geôle un homme qui n'était pas un criminel et dont le passé, à Lisbonne, était sans reproche.

— Oh! un politicien, peut-être?

— Oui. Il était enfermé avec deux assassins nègres. Sa seule prière était d'obtenir la grâce de mourir...

— Eh bien! il mourra sûrement un jour ou l'autre!

Ces mots cruels auraient été monstrueux dans la bouche d'une femme aussi innocente que Benicia s'ingéniait à être. Ils orientaient Ferrers sur la véritable mentalité de son interlocutrice.

— Le plus tôt sera le mieux pour la délivrance du malheureux, reprit-il. (Puis, délibérément, il changea de sujet.) Ne parlons plus de semblables tristesses... Vous voyagez seule, senorita?

— Tout à fait seule! (Elle rougit et eut un sourire engageant.) Mais j'ai des amis sur le bateau. On en fait tout naturellement, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute. Un bateau est une serre où fleurissent des amitiés spontanées, qui se fanent aussitôt exposées à une température moins élevée!

Benicia de Barros éclata de rire :

— Vous ne manquez pas d'esprit. Mais je crains que vous ne soyez un cynique, fit-elle.

— Pas plus qu'un autre, mais j'ai beaucoup navigué!

— Et vous avez fait beaucoup d'amis dans ces voyages?

Ferrers secoua la tête négativement.

— Sur deux bateaux seulement, mais j'espère que le *Reinland* sera le troisième. Et... vous?

Benicia frappa l'une contre l'autre ses deux petites mains fines — qui servaient peut-être à manier le poignard — et se mit à rire comme une enfant.

— Je vais vous dire quelque chose, fit-elle d'un air mystérieux. Après le dîner vous viendrez danser avec moi!

Par cette chaleur, Ferrers pensa que la faveur que lui octroyait la jeune femme ne constituait pas une joie sans mélange! Cependant, il s'inclina aimablement :

— Je serai charmé, répondit-il en souriant.

Et, de fait, il n'eut pas lieu de se plaindre. Benicia de Barros dansait divinement, ce qu'il avait deviné en voyant sa fine silhouette digne d'un Saxe parfait et ses pieds mignons.

Après leurs deux premières danses, un gros Allemand vint inviter Benicia. Elle fit une délicieuse petite moue et murmura à l'oreille du jeune homme :

— Mon Dieu! Quel poids lourd! Plaignez-moi, mon ami!

Cependant elle s'éloigna assez souriante, et Ferrers, passant par le bar, se réfugia sur le pont-promenade pour réfléchir.

Il n'était rien moins que perplexe. Benicia de Barros, se rendant à Mozambique, paraissait, d'une part, innocente de tout noir dessein, mais

l'intérêt qu'elle témoignait à Ferrers le portait, d'autre part, à se tenir sur ses gardes. L'explication qu'elle lui avait donnée au sujet de son nom semblait des plus naturelles, mais sa présence au Chillingworth, alors qu'une femme inconnue avait fouillé la chambre de Jean Latrobe et perdu dans cette chambre un peigne à cheveux serti de perles, le laissait songeur.

Et puis, comment ne pas trouver étrange cet ensemble de coïncidences qui faisait, qu'après leur rencontre dans l'ascenseur du Chillingworth, Ferrers et elle se soient retrouvés, par hasard, partant le même jour, sur le même bateau, pour la même destination!

Non, plus le jeune homme y pensait, moins il pouvait trouver naturelles toutes ces circonstances. Et certainement que tout avait été prémédité, étudié.

Benicia de Barros était au Chillingworth. Elle avait sûrement vu Ferrers entrer avec le policier dans la chambre de Latrobe ou bien l'en avait vu sortir seul, ce détail, du reste, importait peu. Et elle avait voulu faire sa connaissance pour l'identifier plus certainement. Avec son aide, le bandit à face jaune l'avait suivi à son appartement et avait appris son nom. Tout était clair, et les fils conducteurs de cette ténébreuse affaire venaient aboutir à Dave Christow dans son affreuse prison.

Ferrers, le regard perdu dans la nuit, entendait vaguement les accords de l'orchestre mêlés au battement de l'hélice et au bruit sourd et régulier des machines. Il imaginait la jeune femme dan-

sant avec la légèreté d'une fée et murmura à mi-voix :

— Un vautour sous les plumes d'une colombe.

Il ne rejoignit pas les danseurs Il avait suffisamment vu la senorita Benicia pour un soir, ne se doutant pas qu'il la rencontrerait de nouveau plus avant dans la soirée.

Il regagna sa cabine, mais il sentit que tout sommeil lui serait impossible : son esprit était trop surexcité et, de plus, la chaleur était accablante. Après s'être retourné cent fois sur sa couchette, de guerre lasse, il endossa une robe de chambre de soie légère et remonta sur le pont. Il tira une chaise longue à l'abri d'une des chaloupes de sauvetage et s'assit, fumant et fixant d'un air absent la mer ruisselante d'argent sous les rayons de la lune.

Comme il jetait par-dessus bord le bout de sa dernière cigarette, il aperçut, avec surprise, une silhouette menue qui se dirigeait de son côté. Elle semblait glisser rapidement mais furtivement. Cette jeune femme s'arrêta à quelques pas de Ferrers sans le voir, et, lui tournant le dos, parut attendre quelque chose ou quelqu'un.

Epier son voisin, même involontaire, répugnait si fort à Ferrers qu'il commençait à se lever, lorsque la jeune femme fit un pas en avant, son visage éclairé soudain par la lune.

« Benicia! »

Dans son étonnement, le jeune homme faillit laisser échapper cette exclamation. Avant qu'il ait pris une décision, il vit un homme s'avancer vivement sur le pont. Ferrers pensa d'abord qu'il

allait être le témoin d'un rendez-vous d'amour, mais lorsqu'une seconde plus tard il vit la figure de l'inconnu, il eut peine à retenir un autre cri de surprise. L'homme était nu-tête, la lune éclairait en plein son visage maigre, ses moustaches cirées. Ferrers avait devant lui l'individu à face jaune.

Aucun doute n'était plus possible et, devant la réalité, Ferrers s'enfonça encore davantage dans l'ombre de la chaloupe et attendit.

La jeune femme s'avança au-devant du nouveau venu, et tous deux, s'accoudant au bastingage, engagèrent une conversation animée. Ferrers aurait beaucoup donné pour l'entendre, mais le bruit des vagues empêchait le moindre son d'arriver jusqu'à lui. La conversation se poursuivit quelque temps encore, de plus en plus animée. Ferrers vit l'homme agiter le bras, puis frapper par deux fois, avec violence, le rebord du bastingage. Puis soudain, il détourna la tête, murmura rapidement quelques mots à la jeune femme et se réfugia dans l'ombre de la chaloupe voisine de celle du jeune homme. Benicia prit en hâte la direction opposée.

Tandis que Ferrers s'ingéniait à comprendre ce qui se passait, il vit s'avancer, regardant de droite et de gauche, comme s'il cherchait quelqu'un, une silhouette en uniforme. L'officier aperçut Ferrers et dirigea sur lui sa lampe électrique. Il s'excusa tout aussitôt en anglais :

— Pardonnez-moi, monsieur, je vous prenais pour un passager d'entrepont. J'ai vu un homme se diriger de ce côté et il faut être prudent avec

certains des voyageurs de troisième classe, dans ces parages!

— Et avec d'autres aussi, répondit Ferrers en riant.

— En effet, l'Afrique attire les filous comme la lampe les moustiques, reprit l'officier. Une foule bizarre circule entre Aden et Beira. Avez-vous vu quelqu'un par ici?

— Un homme causait avec une dame. Tous deux ont disparu à votre approche.

— Hum! Ils m'ont aperçu, je suppose. Une dame, dites-vous. La connaissez-vous par hasard?

Ferrers se décida à ne pas laisser échapper une aussi bonne occasion de s'instruire.

— Oui, répondit-il, c'était la senorita Benicia.

— Mon Dieu! Alors, il y a de l'orage dans l'air!

— Ah! vraiment? La senorita n'est donc pas aussi candide qu'elle le paraît?

— Candide! — L'officier eut un gros rire. — Satan lui-même pourrait rendre hommage à sa malice!

Ferrers résolut de pousser à fond son inquisition.

— Il me semble, dit-il, que vous calomniez une femme charmante!

— Charmante, c'est le mot, monsieur, mais certaines fleurs exquises renferment un poison mortel, et Benicia est une de ces fleurs!

— Mais son père occupe une situation officielle à Mozambique?

L'officier haussa les épaules.

— C'est l'histoire habituelle que Benicia

raconte... et c'est un mensonge! Elle n'a jamais connu ses parents. Elle vit avec une tante un peu extraordinaire... Ainsi, elle vous a dit que son père était fonctionnaire?

— Oui, répondit Ferrers en riant.

— Elle vous a pris pour un pigeon! répliqua l'officier en riant aussi. Si elle jette sur vous ses filets, il ne vous restera pas une plume, méfiez-vous!... Mais il faut que je continue ma ronde. La réunion de Benicia et d'un passager d'entrepont ne présage rien de bon. Il faut que je trouve ce rat de cave! Bonsoir, monsieur.

L'officier reprit sa ronde, et, quelques instants après, Ferrers, entendant courir sur le pont, en conclut que l'homme au visage jaune regagnait précipitamment sa cabine.

Maintenant, Charles Ferrer était sûr de son fait : ses ennemis avaient eu vent de ses projets. La jeune femme, en fouillant la chambre de Latrobe, avait-elle trouvé un indice qui le concernait, lui? C'était probable. Latrobe était si connu à Mozambique qu'il n'aurait rien pu faire en faveur de son ami. Mais Christow avait trouvé le moyen d'aviser Latrobe et de lui donner toutes les instructions voulues en lui faisant remettre la lettre destinée à Ferrers. Les bandits avaient dû trouver quelque papier secret et précieux pour eux.

Qu'y avait-il lieu de faire ? Se servir de la T. S. F. en prévenant Scotland-Yard de ce qui se passait sur le *Reinland*? On pourrait ainsi arrêter l'homme à face de rat. Mais il avait sûrement des complices qui continueraient sa misérable tâche.

Et puis, il fallait compter avec Benicia de Barros. Tant qu'il n'avait pas été trouvé que le peigne lui appartenait, on ne pouvait l'accuser de complicité. Alors, elle aurait tout le loisir de mettre ses associés sur leurs gardes.

Non, il ne fallait ni alerter Londres... ni aller directement au Mozambique. Débarquer avec les deux bandits serait pure folie. C'était tomber dans un traquenard. Ferrers débarquerait à Dar-es-Salaam.

Cette décision prise, il retourna dans sa cabine pour essayer de dormir.

Ferrers eut un sommeil agité et rempli de cauchemars étranges.

Il se trouvait dans un espace immense entouré de murs percés de portes noires et de barreaux scellés aux fenêtres. Au milieu de cet espace, il sentait que des yeux l'observaient et il s'attendait à une catastrophe qu'il ne pouvait imaginer. Il voulait s'en écarter, mais il était rivé au sol et ne pouvait bouger de quelque manière que ce fût.

Un rire léger lui parvint. Il entendit le froissement d'une étoffe soyeuse. Sa peau était parcourue de frissons. Des objets mous flottaient autour de lui et retombaient sur ses pieds nus. Il fut horrifié de se trouver debout dans cet espace immense, sans vêtements. Il y avait juste un tas de plumes autour de lui. Une de ces plumes demeurait cependant plantée dans son avant-bras et quelqu'un essayait de la lui arracher.

Ferrers en ressentit une douleur aiguë et tentait de fuir, de se cacher; mais il était retenu par

un lien terrible, ce lien des cauchemars qui vous cloue au sol.

Il haletait. Les plumes s'envolèrent sous son souffle et il se trouva soudain sur un rempart, fixant les flots bleus où des requins passaient et repassaient, leurs ventres blancs brillant dans les profondeurs de l'abîme.

Le rempart se mit à glisser sous ses pieds. Ferrers tombait lentement vers les mangeurs d'hommes. Enfin, il plongea dans le néant et il ne se rendit plus compte de rien.

Un rayon de soleil, filtrant par le hublot, réveilla le dormeur, qui se sentit envahi d'une étrange pesanteur. Ses paupières étaient lourdes, son esprit engourdi. Des pensées incohérentes s'y heurtaient. Une seule phrase surnageait, nette, dans ce chaos : « Il ne vous restera plus une plume ! »

Péniblement, Ferrers revécut sa conversation avec l'officier et son rêve fantastique : « Quelle stupidité! » murmura-t-il, et, riant tout seul, il se rappela la douleur causée par l'arrachement de sa dernière plume!

Involontairement, il regarda son bras qui reposait sur le drap, la manche du pyjama relevée et, soudain, son regard se fixa, incrédule, sur une petite marque rouge qui se détachait sur la blancheur de la peau.

Quelque insecte avait dû le piquer pendant qu'il dormait et la petite douleur qui en avait résulté s'était répercutée dans son rêve. C'était là l'explication.

Mais en regardant de plus près la piqûre, Fer-

rers se mit à sifflotter doucement, signe de réflexion chez lui lorsqu'il était intrigué. Ce n'était pas là la marque d'un insecte... Et tout de suite il devina la vérité. Quelqu'un s'était introduit dans sa cabine — qu'il avait négligé de fermer au verrou — et s'était servi d'une seringue hypodermique, au risque de le réveiller. Mais qui?...

En se posant cette question, il jeta un coup d'œil circulaire dans la petite pièce. Tout y paraissait en ordre, sauf que son veston de tussor, qu'il avait jeté sur le dossier d'une chaise, gisait sur le parquet, et qu'une petite valise de cuir, habituellement fermée, au pied de son lit, était entr'ouverte. Ces indices, joints à la piqûre effectuée sur son bras, parurent au jeune homme assez significatifs. Pendant que, drogué, il dormait, quelqu'un avait fouillé ses affaires et...

Il rejeta son drap et sauta à bas de sa couchette. En faisant ce mouvement, un objet glissa et tomba avec un bruit sourd sur la carpette. Ferrers se baissa et constata avec stupeur que c'était un petit revolver automatique qui, dans la lumière brillante du matin, luisait d'un éclat sinistre sur le tapis vieux rouge.

CHAPITRE IV

UN AMI PRÉCIEUX

La présence de cette arme fut, pour Ferrers, une révélation. Il comprit clairement que la personne venue dans sa cabine pendant la nuit était prête à tout, au cas où il se serait réveillé. Sans doute l'arme avait été déposée sur le lit pendant qu'on se servait de la seringue et oubliée ensuite pendant qu'on fouillait valise et vêtements. Que cherchait-on? La lettre qu'il avait reçue de son ami? En ce cas l'indiscret avait été déçu, car, avant de quitter Londres, Ferrers avait détruit cette compromettante missive.

Le visiteur nocturne avait-il été tenté par autre chose? La fouille si complète de la chambre de Latrobe au Chillingworth le laissait supposer. S'il avait cru Ferrers détenteur d'un secret, il avait été bien trompé...

Le jeune homme ramassa le revolver. Il était très petit, un véritable bijou, mais un bijou qui saurait donner la mort à courte distance le cas échéant. Ce n'était pas une arme masculine. Inévitablement, Ferrers pensa à la seule personne à bord du *Reinland* susceptible de pénétrer dans

sa cabine et d'y oublier cet engin : Benicia de Barros.

Ferrers se mit à examiner ses affaires : rien ne manquait. Le cambrioleur nocturne n'était pas un voleur ordinaire! Fallait-il déposer une plainte? Bah! le silence valait mieux; rien ne ressortirait d'une enquête faite par les officiers du bord.

Une fois habillé, Ferrers glissa le revolver dans une de ses poches et remonta sur le pont. La première personne qu'il y vit fut Benicia de Barros, debout, qui contemplait la mer. Elle était vêtue de blanc, ce qui rendait sa silhouette plus exquise encore. Elle ressemblait à une fleur fraîche, et ses yeux noirs avaient la quiétude d'une enfant rêveuse. S'il avait ignoré sa véritable personnalité, Ferrers se serait refusé à croire qu'elle pût être associée avec des assassins et qu'elle représentait l'esprit du mal. Même averti comme il l'était, cet air de parfaite innocence, masquant tant de perversité, le suffoquait malgré lui.

Tout en s'avançant vers elle, il l'observait attentivement afin de surprendre sa réaction au moment où elle l'apercevrait. Mais cette précaution fut inutile. Dès qu'elle le vit, Benicia vint à lui, les yeux brillants, un sourire aux lèvres.

— Bonjour, monsieur Ferrers! s'exclama-t-elle, vous êtes un oiseau matinal.

Sa maîtrise d'elle-même était remarquable; son attitude : la franchise même. Rien en elle ne trahissait la moindre gêne. Ferrers se demanda comment il pourrait ébranler cet aplomb sans pareil.

Il répondit gaiement :

— Mais vous, senorita, vous êtes encore plus matinale que moi!

— Oh! je n'ai aucun mérite à cela! Je ne peux pas dormir tant il fait chaud. Alors, je viens prendre l'air sur le pont.

Elle lui décocha son sourire le plus fascinateur.

— Mais vous, un Anglais, vous devez dormir comme un plomb?

Sous cette exclamation interrogative, Ferrers devina une intention cachée et fut tenté d'ébranler cette impudente assurance. Il répondit :

— Oh ! j'ai dormi, mais en rêvant beaucoup!

— Vous, un Anglais, rêver! C'est impossible!

— Cependant, je vous assure, senorita, commença-t-il en riant...

Elle l'interrompit :

— Eh bien! vous allez me raconter vos rêves, et alors je vous connaîtrai à fond, puisqu'on dit que les rêves révèlent la personne!

Elle se laissa tomber gracieusement sur une chaise longue, en lui faisant signe de s'asseoir auprès d'elle, le regardant avec une curiosité tout enfantine.

Ferrers, qui réfléchissait à la manière de présenter son rêve afin d'en retirer quelques éclaircissements, ne répondit pas tout de suite.

— Vite, ordonna la jeune femme avec une charmante autorité, dépêchez-vous, la cloche du petit déjeuner va sonner dans cinq minutes !

Ferrers s'inclina et commença l'histoire qu'il arrangea à sa façon.

— J'ai fait un rêve fantastique, dit-il. J'étais d'abord couvert de plumes et quelqu'un me les arrachait jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'une...

— Pauvre homme! fit la jeune fille moqueuse. Enfin, vous aviez toujours celle-là!

— Pas même! répondit-il en riant. Cette dernière consolation devait m'être enlevée aussi ! Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que, tandis que toutes les autres avaient été arrachées sans que je m'en aperçusse, ma séparation d'avec la dernière fut tout à fait douloureuse !...

Benicia eut un rire argentin.

— Mais vous avez eu de la chance, mon ami! Songez à la nuit que vous auriez passée si chaque plume vous avait coûté une souffrance!

— Je le reconnais! Et s'il en avait été ainsi, je serais marqué comme un homme qui a de l'urticaire.

— Que voulez-vous dire? demanda la jeune femme si vivement que Ferrers sentit en elle une certaine appréhension.

— Oh ! fit-il, c'est bien simple : l'enlèvement de cette plume a laissé une marque. La voici, senorita, ajouta-t-il en relevant sa manche.

Benicia regarda attentivement la piqûre, puis reprit en riant :

— Quelque insecte vous aura mordu!

— Vous croyez? Vous vous trompez, senorita. La piqûre a été assez forte pour me réveiller.

Il ne la quittait pas des yeux tout en parlant et vit qu'il avait réussi à la troubler. Une fugi-

tive, mais véritable lueur de crainte passa dans le regard de Benicia. Mais elle s'écria :

— Et ce fut là la fin de votre rêve, monsieur Ferrers?

— Oh! non, répondit-il nonchalamment. Ce qui a suivi est des plus intéressant. Mon rêve s'était enfui... et ma dernière plume, mais j'ai vu...

Il s'interrompit volontairement, marquant un temps d'arrêt.

— Vous avez vu quoi?

Toute la douceur de la voix avait disparu et la question fut posée sur un ton presque menaçant.

— Il y avait quelqu'un dans ma cabine, continua Ferrers, en souriant. Une dame. Elle fouillait dans mes affaires, elle ouvrait mes valises!

— Vous l'avez vue! cria Benicia, et vous ne l'avez pas arrêtée? Vous n'avez pas appelé?

— Je ne le pouvais pas, repartit gaîment Ferrers. J'avais l'impression d'être pieds et poings liés, et sans forces. C'est que, voyez-vous, cette piqûre ne provenait pas d'un insecte, mais de l'aiguille d'une seringue qu'avait maniée la dame en question!

— C'est impossible, s'écria la jeune fille. Qui serait capable d'un acte aussi abominable? Etes-vous bien sûr de l'avoir vue, cette femme?

— Hélas! je ne l'ai pas vue clairement. Je ne me suis éveillé qu'un instant et j'ai dû succomber de nouveau à l'effet de la drogue.

Benicia rit encore, cette fois-ci visiblement soulagée. Elle frappa des mains.

— Que vous êtes amusant! cria-t-elle. C'était un rêve et vous voulez me faire croire à la réalité. Et quelle a été la fin de votre rêve, dites?

Ferrers plongea la main dans sa poche et en retira un revolver.

— Voilà! répondit-il. La dame de mon imagination a oublié ce charmant bijou sur mon lit, d'où il est tombé quand je me suis levé, il y a une heure. Une véritable preuve que j'ai rêvé, n'est-ce pas, senorita?

De nouveau, dans les yeux noirs, une lueur d'effroi passa, mais qui ne dura qu'un instant.

— Monsieur Ferrers, vous vous moquez de moi, dit-elle gentiment. Un songe ne peut pas enfanter un objet de ce genre!

— Alors, que croire, senorita? C'est pourtant évident! Et je me demande si ce petit engin meurtrier me conduira jusqu'à la dame de mon rêve. Qu'en pensez-vous ?

— Comment le saurais-je? Peut-être qu'en cherchant bien vous arriverez à la trouver!

— Et vous croyez qu'elle réclamerait son bien?

— Oh! ça... si elle savait que vous y tenez beaucoup!

Ferrers se mit à rire.

— Vous avez peut-être raison, dit-il. Mais il faut que j'y réfléchisse! On ne saurait être trop prudent dans les affaires de cœur! Je vais me mettre en campagne. Vous, senorita... vous ne réclamez pas ce jouet?

— Moi... Il me donne le frisson!

Et Benicia fit semblant de frissonner.

— Je m'évanouirais s'il me fallait seulement

manier une arme! Cherchez plutôt parmi les grandes, fortes femmes qui passent pour n'avoir jamais peur!

A ce moment-là, retentit la cloche du déjeuner. La jeune femme se leva vivement. Ferrers eut l'impression qu'elle était heureuse de cette interruption, mais elle dissimula sa satisfaction sous une moue charmante.

— Venez, mon ami, dit-elle, j'ai très faim, et peut-être trouverez-vous à table la dame au revolver, qui sait?

Ferrers, tout en remettant l'arme dans sa poche, ne put s'empêcher d'admirer le sang-froid de la perverse créature. Il la suivit dans la salle à manger, et tout en déjeunant, Benicia regardait autour d'elle, émettant d'amusantes suggestions :

— Regardez cette dame à l'autre bout de la pièce, disait-elle, avec ses lunettes rondes, elle a l'air féroce! Peut-être, si vous lui demandiez...

— Trop grosse, répondait le jeune homme en riant. Elle n'aurait pu tenir dans ma cabine!

— Et cette petite personne à la table à côté de nous? Elle doit avoir un peu de sang de métis dans les veines et un tempérament de feu! Abordez-la avec votre talisman en mains et dites-lui : « Mademoiselle, voilà la preuve de notre affinité; marions-nous à notre arrivée à Mozambique! »

— Vous oubliez que je ne vais pas jusque-là, répliqua Ferrers en riant. Dar-es-Salaam est mon port de débarquement!

— Mais pour quelle raison allez-vous dans ce trou? Vous ne me l'avez pas dit ?

— Oh! répondit nonchalamment Ferrers, je suis un ingénieur en mission et je peux rencontrer là des gens qui auront des propositions intéressantes à me soumettre.

— Ah! je comprends, fit Benicia, comme quelqu'un de convaincu, alors qu'elle ne croyait pas un mot de l'explication de Ferrers.

Le déjeuner terminé, elle s'excusa de se retirer tout aussitôt, et le jeune homme, resté seul, s'assit dans un coin tranquille et se plongea dans ses réflexions.

Il se dirigea ensuite vers le pont où les passagers de troisième classe rôtissaient au soleil. Parmi eux se trouvaient quelques types à l'aspect patibulaire, que l'on rencontre dans tous les voyages, mais celui que Ferrers cherchait, tout en se promenant de long en large, était l'homme à face de rat. Soit qu'il fût resté dans son trou ou qu'il se dissimulât aux regards inquisiteurs, Ferrers ne le découvrit pas.

Il en fut de même chaque fois que le jeune homme surveilla l'entrepont ou inspecta, la nuit venue, le pont promenade : l'individu ne se montrait pas.

C'est seulement quand il eut débarqué à la lagune de Dar-es-Salaam, après avoir fait de gais adieux à sa partenaire que Ferrers entrevit, à l'ombre de palmiers, le visage jaune du bandit.

Il ne fit que l'apercevoir, et lorsque le pousse-pousse traditionnel l'eut déposé à la porte de son hôtel, Ferrers ne jugea pas à propos de commencer, sur l'heure, une poursuite. Si l'homme continuait sa surveillance, il le retrouverait toujours.

Et si l'espion, au contraire, devait se rembarquer aussitôt qu'il aurait cru le jeune homme installé à Dar-es-Salaam, tout serait pour le mieux.

Ferrers fut fixé dès le lendemain à ce sujet alors que le *Reinland* continuait sa route aux sons de l'orchestre. Il était allé voir repartir le bateau — regrettant de l'avoir quitté — et il se demandait si l'homme était remonté à bord. C'était bien son vœu le plus cher car il avait hâte de poursuivre, sans obstacle, le but qui l'avait amené dans ces parages.

Mais une déception l'attendait : sur le quai même, Ferrers se heurta presque à l'individu qui, sans aucun doute, venait lui aussi s'assurer si Ferrers, par un subterfuge quelconque, rembarquait.

Quelles raisons guidaient son ennemi? Ferrers ne pouvait que les supposer. Croyait-on encore qu'il portait sur lui le secret de Christow? Ou bien le métèque nourrissait-il à son égard les pires desseins? Il avait froidement poussé Latrobe à la mort en pleine rue de Londres et ne s'embarrasserait pas de plus de scrupules dans ce port africain! De toute façon, cette présence était une grande gêne; et, pensant à son pauvre ami qui perdait chaque jour ses forces et son espoir de le voir arriver à son secours, Ferrers se sentait envahi d'une fureur terrible contre cette impuissance d'agir aussi vite qu'il le désirait.

— D'une façon ou d'une autre, pensait-il en marchant sous les palmiers, il faut que je me débarrasse de mon poursuivant. Mais comment?

Ce problème l'occupa pendant une grande partie de la matinée. Assis dans l'ombre, il fixait, sans les voir, la mer si bleue et le va-et-vient des navires auprès de sa lagune. Une peloton d'Askaris vêtus de kaki, turbans rouges sur leur tête crépue, passa, commandé par un blanc, mais ne le dérida qu'un instant. Il en fut de même d'une nourrice noire tenant par la main une blonde petite fillette aux yeux bleus, qui bavardait comme un perroquet. Bientôt parut un homme grand et mince, en complet de toile blanche, au casque colonial, monocle à l'œil : sans aucun doute un des membres de la Société des Nations délégués dans ce port.

La vue de ce fonctionnaire impeccable suggéra une idée à Ferrers : s'il pouvait l'aborder, lui expliquer son cas et faire allusion au meurtre commis à Londres par l'homme au visage jaune, peut-être pourrait-on faire arrêter ce dernier et le garder en prison assez longtemps pour qu'il puisse se mettre en route, lui. Plus Ferrers approfondissait ce projet, plus il lui souriait. Mais trouverait-il en ce fonctionnaire un homme au-dessus de la routine administrative qui ne perdrait pas de temps en rapports inutiles et prendrait une initiative? Ferrers souhaitait presque que le bandit se livrât à une manifestation intempestive comme de tirer un coup de revolver ou de le menacer de son poignard. Alors, la loi interviendrait d'elle-même.

Toujours perplexe, il revint à son hôtel, et pénétrait dans la véranda, quand une voix puissante et joyeuse l'interpella soudain :

— Ferrers! Par tous les diables!

Au son de cette voix, un poids sembla tomber des épaules du jeune homme, et lorsque son regard se posa sur le nouveau venu, ses moindres doutes s'envolèrent.

Il avait devant lui un petit homme tout rond, dont le complet de toile blanche était presque noir, et dont les petits yeux gris brillaient gaîment dans la face épanouie.

— Billy Boston! Béni soit le ciel!

— Et au nom de Satan, pourquoi, mon fils?

— Je vais vous le dire, Billy! Vous êtes pour moi un envoyé du paradis! Si vous aviez des ailes et...

— Asseyez-vous là, farceur, et cessez de me tourner en bourrique. Que buvez-vous?

— L'eau de pluie elle-même serait un nectar en votre compagnie, Billy! Si vous saviez!

Le capitaine Boston frappa sa tête ronde d'un air significatif :

— Araignées! fit-il, araignées au plafond et en grand nombre! Sain d'esprit seulement sur un point : les breuvages, ici, sont en effet composés d'eau de pluie! Enfin! dites vite quel est votre poison préféré, mon fils, votre arrivée m'a donné une soif ardente!

Et lorsque le garçon nègre, accouru au bruit de la voix de stentor du capitaine, eut apporté les consommations, le marin leva son verre en disant les mots consacrés :

— Bonne chance!

— Si vous saviez... répondit Ferrers en riant! La chance ne me sourit guère!

Le capitaine remarqua l'air surexcité de son ami, sa voix qui dissimulait mal un trouble profond, et il demanda brusquement :

— Quelque chose dans l'air?

— Oui. Quelque chose qui va vous suffoquer et vous faire jurer!

— Bien des choses me font jurer, répliqua le petit homme en clignant de l'œil. Chaque fois, je me mets à l'amende de deux sous... pour acheter des culottes aux petits nègres! J'ai une tirelire sur ma table rien que pour ça! Mais l'habitude est plus forte et prend constamment le dessus! Et puis, dans chaque port, Mac ouvre la boîte et achète du whisky. Il dit que les nègres sont des païens et que les culottes ne serviraient qu'à atténuer les fessées qu'ils méritent! Et maintenant, qu'est-ce qui vous préoccupe, mon fils?

Ferrers lui exposa rapidement la situation. Billy Boston écouta jusqu'au bout sans interrompre, ses yeux gris s'enflammant peu à peu de colère. A la fin, il éclata :

— Bon Dieu! fit-il, et ces misérables métis gardent Dave en prison sous une fausse accusation!

— Exactement.

— Et dans cet antre infernal de peste! Le purgatoire doit être un palais comparé à cette geôle! Et vous voulez le délivrer, naturellement? Je marche avec vous. Qui est cette face jaune qui vous espionne?

— Un métis dont je ne sais pas le nom, mais qui fait partie de la bande qui retient Dave prisonnier.

— Si je le rencontre... commença le marin avec fureur.

Ferrers intervint en hâte :

— Lui, personnellement, est sans importance. Le tout est de l'empêcher de nous suivre, car s'il arrive à Mozambique avant la délivrance de Dave, nous n'aurons aucune chance de réussir. Le mieux est donc de l'éviter et de filer sans qu'il s'en aperçoive. Quand levez-vous l'ancre?

— Ce soir même, et le Mozambique est sur ma route; je devais m'y arrêter de toute façon. Je rejoins le bord dans une heure, et si vous voulez venir avec moi...

— Non, mon cher ami, j'attendrai la nuit. Si « face jaune » me voyait partir avec vous, il devinerait la vérité et télégraphierait aussitôt la nouvelle. Qu'une de vos chaloupes m'attende près du ponton quand il fera sombre et je pourrai m'y glisser inaperçu.

— Vous avez raison, sage Salomon. Nous ferons peut-être bien d'éviter d'être vus ensemble. Si ce Dago vous surveille, il serait capable de deviner la vérité. Ne restons pas sous la véranda. Nous pourrons nous retrouver dans l'intérieur de l'hôtel.

— Parfait, et comme je meurs de faim, allons déjeuner dans un coin reculé de la salle à manger.

Pendant le repas, Ferrers demanda :

— Quel heureux hasard vous a amené à Dar-es-Salaam, Billy?

— Appelons ce hasard Providence, et sourions, mon fils!

— Je l'appelle Providence et je ne souris pas, répliqua Ferrers.

— La Providence, reprit Billy, et un peu de contrebande aussi! Le ciel aide ceux qui s'aident eux-mêmes, vous savez bien! Et je suppose que si je n'avais pas à bord une cargaison intéressante, je ne serais pas ici!

— Enfin, vous y êtes, mon vieux, et c'est l'essentiel. Je me demandais avec anxiété ce que je ferais de Dave après l'avoir délivré. Maintenant, je vois qu'il pourra se réfugier sur *Les-Sept-Sœurs*.

— Aussi aisément que de dire : « Passez muscade ! », acheva, en riant, le capitaine.

— Combien de temps pourrez-vous nous attendre? demanda Ferrers.

— Tant qu'il faudra. Dave ne mérite pas qu'on le laisse pourrir dans ce trou infect, torturé par ces démons.

— Il me faudra bien deux jours pour préparer sa fuite, au moins...

— Une poignée de pièces d'or vous aidera mieux que tout. Pas un métis ne résiste à l'attrait de ce vil métal.

— Je le crois; mais il faudra que je m'assure de ne pas être vendu par l'homme que j'emploierai.

— Cet enfer devrait être bombardé et détruit par la Société des Nations ou toute autre organisation de ce genre! Il est une honte pour l'humanité. Enfin, nous tirerons Dave de là! Je suis rudement heureux de vous avoir rencontré, fiston!

Ferrers, lui, était plus qu'heureux. Le bon capitaine Billy, avec son vieux rafiot, lui fournissait le meilleur moyen de mener à bien son entreprise et de fausser compagnie à son poursuivant. Il n'y avait pas d'autre bateau en partance pour plus d'une semaine, et même si l'homme devait louer un « dhow » lorsqu'il s'apercevrait de la disparition de Ferrers, il arriverait, certes, au Mozambique après la délivrance de Dave. Ferrers avait envie de rire à la pensée de la fureur de « face jaune » réduit à l'impuissance.

Il laissa partir Billy Boston sans avoir l'air de le connaître et attendit patiemment le soir tout en inspectant, discrètement, les issues de l'hôtel.

Il dîna, tandis que le tonnerre grondait, et eut soin de prendre son café sous la véranda au cas où son ennemi le surveillerait. Puis il rentra tranquillement dans l'hôtel pendant que l'orage éclatait et que la pluie tombait à torrents.

Une fois à l'intérieur de la maison, Ferrers agit avec promptitude. Il avait remarqué une pièce dont les fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient larges. Il en enjamba une très facilement et, se laissant glisser sans bruit sur le sol, se hâta vers son rendez-vous.

Un éclair lui indiqua la route déserte, ce dont il se réjouit. La pluie faisait rage. En quelques pas, Ferrers fut trempé jusqu'aux os. Il ne voyait plus rien sous ce déluge et eut du mal à trouver le ponton qu'il avait désigné au capitaine. Enfin, il y arriva, mais il y eut tout à coup une flamme soudaine — trop faible pour que ce fût un éclair — et une détonation à demi étouffée par le bruit

de la pluie. Le casque du jeune homme fut brusquement arraché de sa tête comme par une main invisible, mais, en réalité, il le savait, par une balle.

Ferrers fit volte-face et, à la lueur d'un éclair, vit à quelques mètres de lui une figure jaune dont les yeux luisaient férocement. Un autre éclair fit briller un revolver que l'homme tenait à la main. Instinctivement, Ferrers se baissa pendant que son assaillant tirait de nouveau, et, dans l'obscurité revenue, en un bond, sauta sur l'assassin et engagea avec lui une lutte sans merci.

CHAPITRE V

A MOZAMBIQUE

Ferrers, de sa main droite, tâtonnait pour trouver le revolver. Il toucha le canon encore chaud de l'arme, mais avant qu'il pût s'en emparer, elle lui fut arrachée et il sentit qu'on la lui enfonçait dans les côtes.

L'instant était critique. Avant que son ennemi ait eu le temps de tirer, le jeune homme lui envoya un violent coup de butor en plein face, si violent, qu'il en chancela lui-même et sentit le sang couler sur son visage. Cet acte si prompt lui sauva la vie. Son antagoniste trébucha, tout en faisant feu de nouveau. La balle effleura Ferrers, qui, en un clin d'œil, tordit le poignet de l'homme sauvagement. L'arme tomba et les deux hommes reprirent leur lutte ardente et silencieuse.

Ils glissèrent tous deux sur l'herbe mouillée, roulant sur le talus en pente, jusque sur la plage. L'orage continuait pendant ce combat terrible où chacun des deux adversaires avait alternativement le dessus. L'assassin était aussi souple qu'un serpent, et le jeune homme se rendit compte avec horreur que cette véritable brute

essayait de lui crever les yeux! Cette constatation lui donna le courage du désespoir. N'ayant pas réussi à réduire son ennemi à l'impuissance par un nouvel upercut en pleine figure, il se rappela un coup appris autrefois d'un lutteur : saisissant l'homme d'un bras, il rassembla toute sa force, le souleva et le fit basculer par-dessus son épaule. Haletant, il respirait à peine, le cœur prêt à éclater de l'effort, lorsqu'une voix tonitruante lui déchira les oreilles :

— Par toutes les flammes de l'enfer... Que diable!

— C'est un homme, capitaine, que quelqu'un vient de jeter sur vous, répondit une autre voix.

— Billy, Billy, mon vieux... arriva à balbutier Ferrers.

Billy Boston saisit son ami par le bras :

— Que se passe-t-il, mon fils, vous vous êtes battu?

— C'est ce démon jaune... Il m'a tiré dessus!

— Nous avons entendu des détonations et avons pensé qu'il se passait quelque chose de louche! Nous sommes venus voir ce que vous deveniez! Qu'un de vous, matelots, regarde de près ce bandit. S'il vit, un bon coup de pied le fera détaler.

— Il m'a tout l'air de s'être rompu le cou, capitaine! Il ne bouge pas plus qu'un mort.

— Tant pis! Laissez-le où il est. Quelqu'un le trouvera un jour, ou bien la pluie le réveillera! Ce n'est pas notre affaire, mais celle de la Société des Nations, puisque ce territoire est placé sous son mandat. Allons, Ferrers, le bateau attend et

si quelques policiers indigènes ont aussi entendu les coups de feu, ils sont capables de prendre leur parapluie et de venir voir ce qui se passe! Plus tôt nous gagnerons la haute mer, mieux cela vaudra pour nous!

Ferrers partageait pleinement cet avis. Toute intervention de la police dans cette affaire ne ferait que retarder encore le projet d'évasion du pauvre Dave, et qui sait ce que l'avenir lui réservait.

— La vie de ce malandrin ne vaut pas deux sous de gin, conclut philosophiquement le capitaine Billy. Cette espèce n'est que trop connue sur la côte et l'administration ne le pleurera pas, soyez-en certains. Quelle sale pluie! Un véritable déluge!

Ils arrivèrent à la chaloupe et gagnèrent *Les Sept-Sœurs*. Peu après, l'orage ayant cessé, Ferrers, du haut du pont, put voir s'éloigner les lumières de Dar-es-Salaam. Il songeait, non sans inquiétude, à l'aventurier laissé étendu sur la plage, et qui avait eu, par quelque moyen secret, connaissance du rendez-vous avec Billy Boston. Il avait suivi Ferrers depuis l'hôtel et avait probablement aperçu le bateau. Si l'homme survivait, il se rendrait compte que Ferrers était parti, et ne voyant plus *Les Sept-Sœurs* dans le port, se douterait bien de la vérité. Il alerterait par télégramme, sans nul doute, les ennemis de Christow, mais ce serait là tout ce qu'il pourrait tenter.

Du reste, il ne servait à rien d'entasser hypothèse sur hypothèse : il fallait sauver Dave à tout

prix, et, par conséquent, franchir tous les obstacles, quels qu'ils fussent.

Une phrase d'Emerson lui revint à la mémoire: « L'homme juste ne doit pas trop obéir aux lois. » Absorbé longtemps dans ses réflexions, Ferrers ne s'était pas aperçu de la fuite des heures. Quand il releva la tête, il constata que les lumières de Dar-es-Salaam avaient disparu, que les étoiles brillaient dans le firmament et que, dans la quasi-obscurité, se répandait une lueur opaline qui annonçait le lever prochain de la lune.

. . . . . .

— Et nous y voilà, mon fiston!

Ce disant, capitaine Billy indiquait de la main la ville de Mozambique avec ses kilomètres de toits plats, son château-prison haut perché sur le roc, muni de ses vieux canons rouillés pointés vers la mer comme au temps des aventuriers portugais qui l'avaient construit.

Ferrers regarda longuement la cité, puis la position du soleil. Le marin devina sa pensée :

— Il fera nuit dans une demi-heure. Voudrez-vous alors descendre à terre?

— Si cela ne vous ennuie pas, Billy.

— M'ennuyer! s'écria Billy. Ne vous ai-je pas dit que je suis corps et âme avec vous dans cette affaire? Je descendrais bien avec vous, mais je suis connu et il serait plus prudent qu'on ne nous voie pas ensemble. J'aurai cependant l'œil sur vous en cas de danger. Je connais les indigènes!

— J'irai d'abord à l'hôtel, dit Ferrers.

— Très bien. Faites-moi savoir lequel.

— Et dès demain je verrai ce que je peux faire.

— Essayez de leur graisser la patte. Vous trouverez bien des mains ouvertes et sales par-dessus le marché!

— Je crains justement que les pots de vin à donner ne soient trop chers pour moi, Billy. Les bandits qui détiennent Dave là-haut, pour lui arracher son secret, doivent être puissants!

Le capitaine Billy cracha consciencieusement par-dessus bord :

— Probablement. Ce sont des fonctionnaires. Si nous connaissions la nature du secret de Christow, cela nous serait bien utile. Ce doit être quelque chose de joliment important pour qu'on ait suivi Latrobe jusqu'à Londres et qu'on l'ait assassiné!

— « Une immense fortune », disait la lettre de Dave. Je n'en sais pas davantage.

— Il s'agit sûrement d'or, d'ivoire ou de diamants, ce dont les indigènes raffolent. Nous avons une rude tâche devant nous, mon fils! Ce sera aussi dur que d'enlever un morceau de viande à un terrier qui déjeune. Le terrier mord!

— Il faut que je risque ce danger, Billy.

— Dites *nous*, pas *je!* Nous sommes deux, vous savez!

Il demanda brusquement :

— Vous avez un revolver?

Ferrers se mit à rire et extirpa de sa poche le dangereux joujou trouvé dans sa cabine du *Rein-*

land. Le capitaine Billy fit entendre un grognement désapprobateur :

— Ce n'est pas une arme, fit-il, mais une amusette. Je vais vous donner ce qu'il vous faut, mon fils !

Il s'éloigna et revint peu après portant un revolver de respectable dimension et des balles.

— Voilà, dit-il, quelque chose de sérieux et qui arrêtera net un homme dans son élan! Gardez-le toujours sur vous. J'espère que vous n'aurez pas besoin de vous en servir, mais on ne sait jamais! En tout cas, méfiez-vous des poignards. C'est l'arme favorite des indigènes et ils savent les lancer de loin aussi habilement que des jongleurs. J'en ai vu transpercer un timbre-poste qui était collé sur une porte! Donc, attention aux couteaux... et aux fonctionnaires.

« Ce sont des démons, ceux-là, continua le capitaine avec animation. Ils vous arrêtent pour un rien et vous dépouillent jusqu'aux os pendant qu'ils vous tiennent!

— A ce point! s'exclama Ferrers, sachant que tout officiel était la bête noire de son ami. Je serai prudent.

— Et méfiez-vous aussi de ce qu'on vous donnera à boire. On a vite fait de vous droguer ici, je vous en réponds !... Attention aux femmes! Celles que je connais sont de vrais tigresses! Elles ne vous feraient grâce de rien!

Ferrers ne put s'empêcher de rire en entendant les avis paternels du marin. Puis il redevint grave en se souvenant de Benicia de Barros. Sans doute se trouvait-elle dans la ville où les lumières

commençaient à scintiller. D'elle, sûrement, il aurait à se méfier. Si l'homme laissé inerte sur la plage était revenu à la vie, elle devait déjà être avertie de son arrivée. Qui sait, peut-être, en ce moment même, surveillait-elle la mer ? Elle connaissait le bateau et serait prête à tout. Enfin, c'était une chance de plus à courir.

La mer était très sombre. A terre, les lumières se multipliaient. Elles brillaient sur la hauteur, dans la prison et clignotaient sur la rive comme des vers luisants.

Tout près de Ferrers retentit la voix grave du capitaine Billy.

— Charley, le bateau est prêt.

— Très bien, je pars.

Ferrers se dirigea vers la chaloupe tout en écoutant les dernières instructions de son ami.

— Faites bien attention à vous, mon fils, et rappelez-vous mes conseils!

— Vous pouvez en être sûr! répondit Ferrers en riant, tandis que la chaloupe se détachait du bord.

En débarquant, Ferrers trouva un porteur endormi qui le conduisit à l'hôtel qu'il avait en vue. Là, après avoir retenu une chambre, fait monter sa valise et signé sur le registre d'arrivée, il pénétra dans la salle à manger. Un seul coup d'œil lui suffit pour se rendre compte qu'il n'y avait qu'un Anglais dans la pièce : un homme de son âge à peu près, très maigre, les tempes déjà grisonnantes et le regard glacé. Ses yeux rencontrèrent ceux de Ferrers avec indifférence et il les détourna avec la même froideur.

Connaissant ses compatriotes, le jeune homme ne fut pas étonné de cette attitude, et, tout en s'esseyant à une petite table, il examina les autres passagers.

La plupart étaient Allemands ou Portugais, il y avait un petit nombre de Grecs mêlés à des individus sans nationalité bien définie, comme on en trouve tant sur la côte. Il y avait aussi cinq femmes trop maquillées, habillées trop richement et dont l'éclat gênait. Elles étaient escortées de compagnons à l'allure aussi équivoque que la leur.

Ferrers poussa un petit soupir de soulagement. Quoique une demi-douzaine des hommes présents eussent pu être frères du meurtrier de Latrobe, il ne connaissait aucun d'eux et personne ne semblait lui prêter le moindre intérêt. Tout en mangeant, il examina plus minutieusement trois hommes assis à une table voisine. Deux d'entre eux avaient bien le type portugais de la côte : élégants, d'expression méchante, les moustaches cirées, les yeux aussi mobiles que ceux des oiseaux. Ils fixaient intensément le troisième individu. Celui-ci, gros, commun, les cheveux coupés ras, des bourrelets de graisse rattachant sa nuque à sa tête, attirait surtout l'attention par ses yeux clairs et gonflés.

De la manière avec laquelle il s'adressait à ses compagnons, on sentait une forme brutale, et bien qu'il parlât portugais, quelques mots qui arrivèrent jusqu'à Ferrers le fixèrent sur sa nationalité.

« Un Teuton », pensa le jeune homme. Et il

se demanda ce qui pouvait agiter si fort le gros Allemand par une nuit aussi chaude. En effet, l'homme parlait avec véhémence, gesticulant et soulignant ses phrases de coups frappés sur la table. Il pointa un instant son index dans la direction d'un de ses auditeurs qui cilla et secoua la tête.

— Mais je dis... commença l'Allemand qui, tout occupé à dévisager son camarade, frappa de nouveau la table au hasard, cassant un verre rempli de vin qui se répandit en éclaboussant les trois convives.

L'Allemand jura sans se gêner :

— *Gott...*

Mais il s'arrêta court devant l'apparition, dans la pièce, d'un nouveau venu qui aurait pu être le jumeau d'un des individus au regard d'oiseau. L'arrivant, après avoir jeté un rapide coup d'œil dans la salle, se dirigea tout droit vers le trio. L'Allemand, toujours jurant et se tamponnant la blessure qu'il s'était faite en cassant le verre, s'écria subitement :

— Sébastien!

Les deux autres se retournèrent et le nouveau venu, se penchant rapidement sur la table, se mit à parler à voix basse avec rapidité.

Il n'avait pas terminé que le gros homme, lâchant sa serviette, se leva avec une agilité qui surprit Ferrers :

— *Der Teufel!* s'exclama-t-il dans sa langue maternelle, ajoutant en portugais : « Ce n'est pas possible ! »

Mais ce devait l'être, puisque celui qu'il avait

appelé Sébastin parut répéter ses dires avec force gesticulations et une pantomime expressive.

Soudain, l'Allemand l'interrompit d'un grognement indistinct et quitta brusquement la salle à manger. Ses compagnons le suivirent docilement.

Quand ils eurent disparu, Ferrers vit que le grand Anglais le dévisageait avec une expression curieuse. Ce regard ennuya Ferrers. Il se demanda pourquoi cet homme, d'abord si indifférent, semblait à présent s'intéresser à lui. Faisait-il partie de la bande dont le jeune homme avait à se méfier?

A peine s'était-il posé cette question que l'Anglais, se voyant observé, reprit sa pose impassible. Un peu piqué au jeu, Ferrers continua à le surveiller sans en avoir l'air. De nouveau, l'inconnu parut l'examiner curieusement et, lorsque, son repas terminé, il se leva et passa près de la table de Ferrers pour sortir, celui-ci eut l'impression que son compatriote avait hésité un instant, comme désireux de lui parler; mais il ne se décida pas et continua son chemin sant mot dire.

De plus en plus intrigué, Ferrers le regarda partir, puis appela le garçon nègre :

— Qui est ce monsieur? demanda-t-il.

— Un Anglais, répondit promptement le noir, M. Bellew. Il tue éléphants...

— Habite-t-il ici?

— Oui, quand il ne tue pas éléphants.

Ferrers ne put en apprendre davantage. Le

renseignement était vague. Un homme quelconque, arrivant au Mozambique, lorsqu'il ne s'adonnait pas à la chasse de l'éléphant, pouvait n'être qu'une sorte d'aventurier comme il en pullulait sur la côte.

Il se décida à demeurer sur ses gardes. M. Bellew pouvant être, en somme, associé aux persécuteurs de Dave.

Ayant terminé son dîner, Ferrers sortit dans la rue. Mozambique, mortellement ennuyeuse pendant la chaleur intense du jour, se réveille vers le soir, quand la population prend l'air et se distrait par tous les moyens qui lui sont offerts. La rue principale était animée, les tables, placées à l'extérieur des cafés, étaient toutes occupées, et, aux coins des impasses étroites et obscures, des hommes vêtus de blanc, presque tous armés de couteaux, s'appuyaient nonchalamment aux murs. Quelques-uns d'entre eux étaient des blancs, mais la plupart — allant du café au lait au jaune citron — comptaient parmi toutes les nuances de métis possibles. Ils jetaient aux passants des regards d'oiseaux de proie, et Ferrers jugea bon de ne pas montrer en quel mépris il les tenait. Un voyageur était trop facilement poussé dans une de ces ruelles et retrouvé un couteau planté dans le cœur, et dépouillé entièrement.

De nombreuses femmes, de toutes couleurs également, vêtues d'étoffes flamboyantes, circulaient dans la foule. Elles dévisageaient cet Anglais élégant. Une superbe créature, au type de Junon, retirant de ses lèvres sa cigarette, lui

jeta au visage un compliment non déguisé et se mit à rire à gorge déployée devant l'indifférence du jeune homme. Ferrers connaissait à fond les villes de la côte, mais le véritable kaléidoscope qu'offraient leurs rues n'avait jamais cessé de l'intéresser.

De temps en temps, parmi ces flâneurs et ces buveurs accoudés dans les bars ouverts à tous venants, il apercevait un visage à coup sûr britannique de quelque malheureux compatriote tombé dans le vice et la débauche. La côte Est de l'Afrique est un refuge pour ces rebuts de l'humanité.

Etant très las et ayant soif, Ferrers entra dans un des cafés qui lui parut le plus convenable. La salle n'était qu'à moitié pleine et son regard rencontra presque aussitôt celui de Bellew, l'Anglais de son hôtel.

A son grand étonnement, Bellew l'invita, d'un signe de tête, à venir à sa table. Impulsivement, Ferrers vint à lui et s'assit à ses côtés.

— Que prendrez-vous? demanda son compatriote, dont la parole, légèrement embarrassée, laissait deviner qu'il n'en n'était pas à son premier verre de la soirée.

— Du whisky, si vous voulez bien, répondit le jeune homme étonné des avances inattendues de Bellew.

Le garçon ayant déposé devant eux une bouteille entière de la liqueur demandée, Ferrers arrêta, en riant, le bras de son compagnon, qui le servait trop généreusement et s'administrait également une dose exagérée.

— Doucement, fit-il, mon ami. Pas tant pour moi!

— Eh bien! moi, je ne trouve jamais que c'est assez, répondit Bellew, en riant aussi, mais d'un rire sans gaîté. A votre santé, ajouta-t-il en avalant d'un trait la moitié de sa ration pure.

— A la vôtre! répondit Ferrers.

Il y eut un instant de silence, puis, brusquement :

— Je m'appelle Bellew, fit son compagnon.

— Je le sais! Et aussi que vous êtes un grand chasseur d'éléphants!

— Si je ne chassais que cela!...

Il s'interrompit net, et une crispation de souffrance passa sur son visage pour disparaître aussitôt.

— Ne vous appelleriez-vous pas Ferrers, par hasard? ajouta-t-il un moment après.

— Parfaitement! Charles Ferrers, pour être plus exact, répondit celui-ci, se demandant où Bellew voulait en venir.

— Grands dieux! je l'avais deviné.

Le chasseur tourna et retourna son verre dans sa main comme s'il allait boire encore, s'arrêta, et de nouveau, avec la brièveté de paroles qui le caractérisait :

— Prenez garde! dit-il.

— Oui, je sais, répondit tranquillement Ferrers. Mais vous, qui vous a dit?

— J'ai entendu, sans le vouloir, la conversation de ces malandrins, à table. Vous les avez remarqués? Je vous ai vu les regarder. Les connaissez-vous?

— Je ne soupçonnais pas leur existence avant ce soir.

— Cependant ils parlaient de vous, et pas en termes d'amitié! Vous êtes venu de Dar-es-Salaam dans un steamer, *Les Sept-Sœurs?*

— Inutile de le nier, je vois, répondit le jeune homme franchement, mais cependant sur ses gardes car son interlocuteur lui semblait trop bien renseigné sur son compte. Les hommes en question le savent-ils aussi?

— Ils avaient été prévenus de votre arrivée. J'ai entendu le gros Allemand l'expliquer aux autres, mais ils ignoraient que vous aviez déjà débarqué; c'est le quatrième arrivant qui le leur a appris. La nouvelle a paru les troubler et vous avez dû voir qu'ils ont coupé court leur repas et sont sortis. Il y a là un mystère! Je n'avais jamais vu auparavant un Allemand renoncer à son dîner! Je suppose qu'actuellement ils vous cherchent.

— Je le crois aussi.

— C'est une bande de vauriens, reprit Bellew. A votre place, je retournerais au bateau.

— Ce n'est pas possible pour le moment, répondit Ferrers, commençant à faire confiance à son interlocuteur. Je suis obligé de rester à terre un jour ou deux.

— Mon cher, vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire, mais en qualité de compatriote, je tenais à vous avertir. Ce Schwartz est une crapule, et les deux autres ont la pire réputation à Mozambique où la canaille abonde cependant. Soyez sur vos gardes !

— C'est convenu, et merci, répondit Ferrers dont le rire s'arrêta si court que Bellew se retourna vivement pour voir d'où venait la cause de ce brusque changement d'attitude.

Ferrers fixait l'entrée du bar. Une jeune femme au visage clair, délicat comme une fleur et dans lequel brillaient des yeux noirs, entra en souriant avec douceur. Bellew, qui suivait le regard du jeune homme, poussa une exclamation :

— Par tous les diables! vous connaissez Benicia de Barros?

— Dites plutôt qu'elle me connaît! riposta Ferrers.

Toujours gracieuse, Benicia, de la main, fit un petit signe à Ferrers et se dirigea vers sa table. Avant qu'elle l'eût atteinte, Bellew dit à mi-voix :

— La chasse commence!

— Quoi?

Ferrers qui, jusqu'alors, n'avait pas quitté des yeux la fine silhouette de la jeune femme, jeta un coup d'œil vers la porte et laissa échapper un léger sifflement. Le gros Allemand, suivi de ses trois acolytes, pénétrait dans le bar.

CHAPITRE VI

SUR LES TOITS

Ferrers étudiait maintenant les quatre hommes et la souriante Benicia qui, il en était sûr, leur servait d'indicatrice. Le quator s'installa à une table près de l'entrée, tandis que Benicia s'écriait :

— Monsieur Ferrers ! Je n'en crois pas mes yeux! Vous, à Mozambique!

Ayant noté la position prise par les quatre hommes, le jeune homme ne s'occupa plus que de Benicia.

— Comme vous le voyez, senorita, répondit-il en riant et en lui offrant une chaise.

— Mais pour quelle raison, si je ne suis pas indiscrète?

Ferrers ne doutait pas un instant qu'elle ne fût parfaitement au courant.

— Regardez-vous dans votre miroir, senorita, commença-t-il.

— Là, là, fit-elle moqueuse, vous êtes très galant, mais je ne vous crois pas... Je ne suis pas si naïve!

— Vous ne l'avez jamais été, Benicia, intervint Bellew un peu gris.

— Oh! dit la jeune femme en haussant les épaules, c'est vous, monsieur Bellew!

— Comme vous voyez... et Ferrers est mon ami !

— Je vois qu'il boit avec vous, riposta Benicia en le regardant malicieusement.

Bellew se mit à rire bruyamment comme un homme que l'ivresse domine. Ferrers, lui, voyant les quatre inconnus qui barraient l'entrée, commençait à être inquiet. Sobre, son compagnon lui aurait été d'un grand secours; ivre, il ne ferait que le gêner. Une seconde après, Ferrers fut cependant rassuré sur ce point. Bellew se pencha vers lui et cligna de l'œil d'une manière significative.

— Ferrers, mon garçon, fit-il d'une voix mal assurée, à quoi pensez-vous? Cette jeune personne boira bien avec nous!

Il poussa si maladroitement la bouteille de whisky vers Benicia qu'elle se renversa et que la liqueur se répandit sur les genoux de la jeune femme. Il fit un effort pour réparer le désastre et n'aboutit qu'à envoyer la bouteille elle-même sur la robe déjà trempée de Benicia.

Celle-ci se leva d'un bond, tremblante de colère.

— Pardon... je regrette... balbutiait Bellew.

— Maladroit animal! vous avez abîmé ma robe! Je vous apprendrai à vous conduire, ivrogne !

La suavité de la jolie fille avait fait place à une rage folle de véritable virago. Se baissant rapide comme l'éclair, elle releva l'ourlet de sa

robe, et quand elle se redressa, un petit poignard brillait dans sa main.

Malgré le tragique de la situation, Ferrers, se rappelant ses conjectures, ne put s'empêcher de sourire. Ainsi, elle avait bien un poignard dans sa jarretière!

Les lèvres retroussées sur ses dents blanches, criant des injures, enlaidie par la fureur, Benicia leva l'arme sur Bellew qui, lui saisissant le bras, lui arracha le poignard et la repoussa violemment loin de lui. Elle pivota sur elle-même, renversant deux tables avant que de tomber sur le plancher.

Les quatre hommes s'étaient levés, l'Allemand hurlant de colère.

— Par ici, fit vivement Bellew, attrapant Ferrers par le bras et l'entraînant au fond de la salle.

Le café était bouleversé. Ferrers vit les quatre hommes se ruer dans sa direction, un revolver à la main. Un grand métis se leva pour barrer le passage aux deux Anglais; il tenait une bouteille de vin et son aspect était des moins rassurants. Bellew lui envoya un magistral coup de poing qui l'atteignit à la gorge. Le métis chancela et tomba évanoui sur le parquet. Les deux amis arrivèrent jusqu'à une porte par où ils sortirent et qu'ils refermèrent à clef derrière eux, au nez des poursuivants conduits par le gros Allemand.

Bellew entraînait Ferrers dans une obscurité complète, le long d'une ruelle remplie de débris de toutes sortes.

— Ne lâchez pas ma veste, murmura Bellew, et rasez le mur.

Ils glissèrent ainsi pendant quelques minutes, dépassant un couple qui parlait à voix basse, mais l'obscurité fut bientôt trouée d'une vive lumière qui venait de la porte ouverte du café, et des hurlements leur parvinrent, dominés par une voix féminine qui criait en portugais sur le mode aigu.

Ferrers et Bellew arrivèrent dans une autre ruelle qui coupait la leur à angle droit. Ils espéraient avoir dépisté leurs poursuivants, mais un bruit de pas précipités et proches leur enleva cette illusion, si bien qu'ils durent recommencer à courir dans la nuit. Bellew semblait connaître parfaitement son chemin, mais Ferrers trébuchait à chaque pas sur les détritus et s'attendait à s'étaler par terre d'une instant à l'autre. Enfin, son compagnon s'arrêta, frotta une allumette et poussa un soupir de soulagement.

— Nous y voilà, dit-il. Dieu soit loué!

Ferrers n'y voyait toujours rien, mais il entendit Bellew tâtonner puis soulever un loquet et enfin pousser à mi-voix un énergique juron :

— Zut! la serrure est fermée! Vite, il faut l'enfoncer. Ferrers, adossez-vous au mur d'en face, là, et appuyez un pied contre la porte. Quand je vous le dirai, poussez de toutes vos forces. Notre vie en dépend!

Ce qui fut dit fut fait : un craquement se fit entendre, le battant céda et les deux hommes furent précipités en avant la tête la première. Ils se relevèrent promptement et refermèrent la

porte tant bien que mal au moment même où le rayon d'une lampe électrique tombait sur eux et que des clameurs sauvages leur apprenaient qu'ils étaient découverts.

Bellew, saisissant en hâte la main de Ferrers, le guida à tâtons vers un escalier ; ils débouchèrent sur le toit plat d'une maison. Ferrers respira avec délices l'air pur de la nuit après les émanations désagréables des passages parcourus. Les étoiles brillaient dans un ciel de velours noir. Son compagnon ne lui laissa pas le temps de savourer ses sensations.

— Vite, ordonna-t-il, ils sont encore sur nos talons!

Et continuant à guider Ferrers, ils arrivèrent en haut de la terrasse, escaladèrent un petit mur, prirent pied sur un autre toit.

— C'est un jeu que je connais, celui des toits! murmura gaiement le chasseur. Ah ! baissons-nous derrière ce parapet, les voilà!

Cachés par ce rempart, ils attendirent, haletants. Ferrers entendait le battement de son cœur. Des bribes de phrases leur arrivaient, puis un bruit de pas sur le toit qu'ils venaient de quitter et où des silhouettes se profilaient. Enfin le silence se fit.

— Partis! murmura Bellew. Continuons notre escalade!

De dangereuse qu'elle était, cette promenade devint des plus périlleuses. Les toits n'étaient pas au même niveau, les parapets étaient de différentes hauteurs. Il fallait se laisser glisser au hasard dans ce noir au risque de se rompre les

membres et de recevoir un coup de couteau de quelque habitant surpris dans son sommeil.

Comme les fugitifs atteignaient une terrasse — qui parut à Ferrers, harassé, la centième — Bellew lui saisit le bras subitement :

— Bon, fit-il, nous voilà dans la gueule du loup!

Ferrers entrevit, dans la pénombre, une sorte de tente tendue dans l'angle du toit et qui abritait une famille endormie. A ce même moment une forme blanche se dressa hors de la tente et se dirigea vers le coin où étaient blottis les deux amis.

— Si on nous aperçoit, on nous prendra pour des séducteurs envahissant un harem! murmura encore l'incorrigible Bellew. Restons dans l'ombre, et si nous sommes découverts, détalons.

La femme dont la silhouette blanche se profilait dans la nuit dut entendre les chuchotements car elle se retourna brusquement. Au même instant, sa voix rauque appela :

— Fatima!

Il y eut un mouvement sous la tente et une seconde forme blanche rejoignit la première : c'était un homme. Tous deux échangèrent quelques mots en arabe et, tout à coup, l'homme poussa un cri de surprise :

— Par Allah!

Il venait d'apercevoir Bellew et Ferrers. Tout en repoussant brutalement sa compagne, l'homme courut vers eux en vociférant.

— Déguerpissons! s'exclama Bellew à la vue

d'un objet brillant que brandissait le maître du logis.

Ils bondirent vers l'extrémité de la terrasse, escaladèrent un nouveau parapet, et Ferrers, se retournant pour s'assurer de la présence de son ami, le vit qui tenait un indigène en respect avec son revolver. Le camp tout entier s'était réveillé et les femmes poussaient des cris perçants à ameuter tout le quartier.

— Nos ennemis arrivent! cria Bellew en bondissant à la suite de Ferrers, mais Ibrahim va les arrêter, les prendre aussi pour des voleurs. Dépêchons-nous, tout Mozambique sera sur les toits dans quelques instants!

Tandis qu'ils couraient, les clameurs allaient grandissantes, et, aux glapissements des femmes, s'étaient joints les hurlements des enfants apeurés.

Lorsque les deux fugitifs eurent traversé une bonne douzaine de terrasses et franchi deux fois autant de parapets, ils s'arrêtèrent, hors d'haleine.

Poursuites et rumeurs avaient cessé et la nuit recouvrait son calme et son silence. Mais ce répit fut de courte durée. A quatre ou cinq toits de distance parut un rayon de lumière, émanant d'une lampe électrique, qui fouillait les coins obscurs. Fort heureusement, un escalier, méritant plutôt le nom d'échelle d'incendie, partait d'un côté du toit où se trouvaient les jeunes gens et le reliait avec le sol.

— Je vais passer le premier, dit Bellew. Dieu

sait ce qui nous attend en bas! Je sifflerai si la voie est libre.

Ferrers, penché en avant, attendait anxieusement, lorsque un craquement sinistre se fit entendre. Le bois pourri de l'escalier avait cédé sous le poids de Bellew et ce dernier était sûrement tombé dans la ruelle. Oubliant le danger qu'il courait pour ne penser qu'à celui de l'homme qui l'avait sauvé, Ferrers, cramponné au parapet, sondait l'abîme obscur, et, n'entendant plus rien, cria à haute voix :

— Bellew, êtes-vous là?

Aucune réponse ne lui parvint. Bellew était-il mort ou évanoui et que pouvait-il faire pour lui porter secours, sans aucun moyen de descendre à son tour dans l'impasse? Il regarda autour de lui et constata qu'il était pris comme un rat dans un piège. La lueur de la lampe se rapprochait de plus en plus, et Ferrers s'apprêtait à défendre chèrement sa vie quand un miracle se produisit.

A quelques pas de lui, une trappe se souleva, et une tête et des épaules surgirent du toit :

— Mon Dieu ! s'exclama le jeune homme, ahuri.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? répondit en anglais une voix féminine pleine d'autorité.

Le cœur de Ferrers battit de joie. Il fut complètement rassuré et répondit vivement :

— Un Anglais en danger de mort qui cherche à sortir de ce toit. L'escalier a cédé sous le poids de l'ami qui était avec moi et qui doit être tué ou blessé. Si vous vouliez bien me laisser descendre dans votre appartement...

— En danger de mort? reprit la voix. Mais comment?

— Regardez cette lueur qui approche : les quatre hommes qu'elle éclaire me tueront sous vos yeux s'il me trouvent ici!

Pendant quelques secondes l'apparition parut réfléchir, puis reprit en hésitant :

— C'est une histoire bien bizarre pour être vraie...

— Je vous jure que je dis la vérité !

— Alors, venez. Mais je vous avertis que je suis armée, et si vous me trompez...

Ferrers ne put s'empêcher de rire.

— Vous n'aurez pas besoin de vous servir de votre arme, madame... Merci de votre bonté !

— Faites attention, il y a des marches.

La tête et les épaules disparurent, et comme le jeune homme suivait en tâtonnant, il vit un disque de lumière éclairer le coin précis du parapet où il se tenait blotti il y avait à peine quelques minutes. Sans bruit, il se glissa dans l'ouverture et referma la trappe. Comme il en poussait doucement le verrou, des pas lourds ébranlèrent la terrasse.

— Ces hommes, vous ont-ils vu? murmura la voix de femme.

— Je ne le crois pas, chuchota Ferrers. Mais écoutez, nous serons fixés dans un instant.

Les pas retentissaient presque sur la trappe même, et on entendit distinctement une voix furieuse qui disait en portugais :

— Schwartz! l'escalier s'est effondré. Ces Anglais sont malins.

— Diable! vociféra le gros Allemand, qu'allons-nous faire?

Le reste des paroles se perdit.

En arrivant au bas de l'escalier, Ferrers sentit une main se poser sur son bras :

— Une partie de votre histoire est vraie, au moins... Venez avec moi, mais marchez avec précaution, la maison est habitée, murmura la voix à son oreille.

Suivant son guide, Ferrers arriva jusqu'à une porte sous laquelle filtrait un peu de lumière. Sa conductrice s'arrêta.

— Passez le premier, lui dit-elle.

Ferrers obéit, et lorsqu'il fut au milieu de la pièce éclairée, se retourna sur l'injonction de sa bienfaitrice. Il faillit crier de surprise. Il s'attendait à voir une femme d'un certain âge, impérieuse et désagréable, ou une créature semblable à celles qui hantent les bars de la ville, et il avait sous les yeux le frais visage d'une jeune fille aux grands yeux bleus, à la chevelure dorée, irradiant un charme infini. Une voix fraîche lui demanda :

— Pourriez-vous me dire votre nom?

— Avec plaisir, répondit-il en souriant. Je suis Charles Ferrers, ingénieur des mines.

Il ne put ajouter un mot de plus. La physionomie de la jeune fille se transfigura. Ses yeux brillèrent comme des escarboucles :

— Charles Ferrers, murmura-t-elle incrédule, Charles Ferrers ! Oh ! merci, mon Dieu ! Il est enfin venu !

CHAPITRE VII

SURPRISE

Stupéfait, Ferrers se contenta de dévisager la jeune fille comme pour y chercher la signification de ce mystère. Elle connaissait son nom et semblait attendre son arrivée! Elle devait donc être avertie de sa mission à Mozambique. Il demanda, brusquement soupçonneux :

— Qui êtes-vous?

— Moi? Mais je suis Molly Christow!

— Molly Christow! répéta Ferrers machinalement. Je ne savais pas... je... n'avais jamais entendu parler de vous!

— Mais, reprit la jeune fille, Jean Latrobe aurait dû vous dire que j'étais ici, et que je l'avais envoyé vous chercher!

— Je n'ai jamais parlé à Latrobe. Le soir même où nous devions nous rencontrer il a eu un... accident. Renversé par un taxi, il est mort sans avoir repris connaissance.

— Mort! murmura Molly les larmes aux yeux. C'était l'ami de mon frère, si loyal... David aura beaucoup de chagrin...

Elle se tut quelques instants, puis, s'essuyant

les yeux, elle demanda, en regardant en face Ferrers :

— Un accident, dites-vous? En êtes-vous sûr?

— Non, fit-il sincèrement. Je suis persuadé du contraire. Il a été poussé sous l'auto. J'ai vu toute la scène, quoique à ce moment-là sa signification m'ait échappé.

— Vous avez aperçu l'auteur de l'attentat ?

— Oui, un Portugais à teint jaune, à face de rat. Il a essayé de me tuer il y a quelques jours à Dar-es-Salaam, mais j'ai réussi à le dépister et à le laisser derrière moi.

La jeune fille parut confondue en entendant ce récit. Elle se tenait là debout, immobile, ses yeux bleus remplis de frayeur. Elle murmura enfin :

— Ainsi, il sait que vous êtes ici? Et quels sont ces hommes qui vous poursuivent sur les toits?

Ferrers l'interrompit soudain, en s'excusant :

— Miss Christow, dit-il, avant d'aller plus loin, il faut que je retrouve l'ami qui était avec moi... Je veux savoir ce qu'il est devenu.

— En effet, répondit simplement la jeune fille. Il le faut. Suivez-moi.

Prenant une petite lampe électrique, et jetant un léger manteau sur son déshabillé, miss Christow conduisit Ferrers jusqu'à la rue, sorte de voie un peu détournée et très tranquille. Ils ne rencontrèrent personne et pénétrèrent dans une impasse. Au bout de quelques pas, ils heurtèrent une masse de débris, vestiges de l'escalier effondré.

Ferrers, aidé des rayons de la lampe, inspecta minutieusement ces décombres, mais Bellew avait disparu, laissant seulement derrière lui son casque colonial marqué de son nom à l'encre sur la coiffe.

Ferrers poussa un soupir de soulagement. Sûrement son camarade, d'abord étourdi par sa chute, s'était relevé seul, et devait être de son côté à sa recherche. Satisfait de cette explication toute naturelle, le jeune homme rejoignit Molly et tous deux reprirent le chemin de la maison.

Une fois en sécurité dans la chambre de la jeune fille, celle-ci demanda :

— Dites-moi maintenant tout ce que vous savez sur Jean Latrobe.

Ferrers lui conta les événements qui s'étaient déroulés à Londres, ses soupçons et les incidents de son voyage. Lorsquil eut terminé, Molly Christow affirma énergiquement que les hommes qui poursuivaient Latrobe connaissaient certainement ses projets.

— Et ils l'ont tué, murmura la jeune fille d'un ton tragique, comme ils tueront David quand... quand ils auront obtenu de lui les renseignements qu'ils désirent!

— Nous n'en arriverons pas là, miss Christow, je vous le jure! Mais voulez-vous me mettre complètement au courant de l'affaire? Je n'en sais que ce que m'en dit votre frère, et c'est très peu.

— Je ne peux malheureusement pas vous dire grand'chose de plus. Je suis venue ici il y a cinq mois pour voir David, et, entre mon départ d'Angleterre et mon arrivée, David a été arrêté. On

l'a accusé d'avoir tué un Portugais métis... quand il était à deux cents kilomètres de l'endroit où l'homme fut trouvé mort ! Mais on fait semblant de ne pas le croire.

— L'a-t-on déjà jugé? demanda Ferrers.

— Non. Ici, la justice n'est jamais pressée. De plus, Latrobe était convaincu que Dave ne serait jamais amené devant un tribunal.

— Pourquoi croyait-il cela?

— Parce qu'il avait pu communiquer avec Dave. Du reste, moi aussi j'ai vu mon frère.

— Comment y êtes-vous arrivée, miss Christow?

— Oh ! assez facilement. La prison, vous le savez, est une des curiosités de Mozambique. Quand les paquebots arrivent ici, les touristes montent là-haut munis d'appareils photographiques... et l'on prend en photo ces malheureux. Je me suis jointe à une bande de visiteurs, je m'étais habillée à peu près comme eux et avais mis de grosses lunettes noires. Personne n'aurait pu me reconnaître. J'ai fini par retrouver David — non sans peine, il est vrai — en faisant le tour de cette affreuse cour, allant de cellule en cellule tout en fredonnant une certaine chanson.

— Une chanson! s'exclama Ferrers. Je devine. Ce devait être *Le Musicien ambulant!*

— Oui. C'est le seul air que David sache par cœur. Il le sifflait constamment, surtout le matin dans son bain... Je savais que mon frère le reconnaîtrait s'il ne me reconnaissait pas, moi, affublée comme je l'étais. Ah! quelle horreur de le voir derrière ces barreaux... Sans ses yeux, sa

voix, je n'aurais jamais pu croire que c'était lui! Il avait eu la grippe espagnole et était maigre comme un squelette. Et puis, il avait été privé de nourriture, il avait été battu, employé aux tâches les plus rebutantes...

La voix de la jeune fille se brisa et elle réprima un sanglot.

— ... Il put me raconter ses souffrances, tout en ajoutant que s'il consentait à révéler tout de suite certaines choses connues seulement de Latrobe et de lui, on le relâcherait sans doute. Il n'a pas voulu me confier ce que c'était, disant que moins j'en saurais, mieux cela vaudrait pour moi. Mais j'ai compris qu'il s'agissait d'une découverte faite par les deux amis...

— Vous avez raison, c'est ce que David m'a écrit, interrompit Ferrers.

— C'est alors que mon frère m'a priée d'envoyer Latrobe vers vous, assuré qu'il était que seul vous pourriez le délivrer de cet odieux cachot. Quand je racontai à Latrobe la conversation que j'avais eue avec mon frère, il était désespéré, et c'est alors qu'il m'a avoué qu'il craignait fort que David ne fût jamais jugé. Latrobe s'était adressé au consul anglais, un vrai rond-de-cuir qui n'avait rien voulu tenter, disant que si un sujet britannique contrevenait aux lois du pays, il était juste qu'il soit puni. Jean Latrobe ne pouvait rien faire seul, car il était beaucoup trop connu. Schwartz le surveillait, et un jour, à son hôtel, un fonctionnaire portugais essaya de le provoquer afin de l'attirer dans une histoire compromettante. On a, à deux

reprises, perquisitionné dans sa chambre. Enfin, il courait ici de grands dangers et est parti pour Londres quand il a su que vous y étiez.

— Et les deux hommes qui le suivaient ont pris le même bateau que lui !

« Je me demande si Latrobe connaissait Benicia de Barros?

— Je ne sais pas. Il ne m'en a jamais parlé. Une seule fois, il m'a fait allusion à une femme, une vraie Dalila — il riait en parlant d'elle — mais il ne l'a pas nommée.

— C'était elle! s'exclama Ferrers convaincu.

— Et elle sait qui vous êtes! fit la jeune fille avec désespoir. Comme il faudra que vous soyez prudent!

Ferrers le savait bien, aussi réfléchit-il un instant avant de demander :

— Les ennemis de votre frère savent-ils que vous habitez ici?

— Je ne le crois pas. Jean Latrobe ne s'est jamais montré en public avec moi et avait trouvé une bonne raison pour justifier ma présence à Mozambique.

— Laquelle ?

— Je suis secrétaire d'un homme d'affaires qui est camarade de Latrobe. Mon service n'est pas pénible, mais je vais tous les jours au bureau, et cette situation est pour moi un sûr garant.

Pour la première fois depuis leur rencontre, Molly Christow se mit à rire. La gaîté la transfigurait. Ferrers admira en silence sa beauté et son

courage, mais il était inquiet pour la sécurité de la jeune fille.

— Prenez beaucoup de précautions, conseilla-t-il, vous ne connaissez pas comme moi ces métis de la côte. Ils sont capables de tout!

— Oh! je suis prudente, mais je risquerais ma vie pour David.

— Vous ne devez rien risquer, reprit-il avec fermeté. Laissez les autres s'exposer au danger! C'est à vous et à votre frère que je dois la vie, c'est à moi de le sauver!

— Mais... vous ne me devez rien à moi!

— Comment! Si vous n'aviez pas apparu ce soir comme un diable d'une boîte — s'il m'est toutefois permis d'employer cette expression! — j'aurais été obligé de me battre contre plusieurs hommes sur le toit ou de sauter du parapet dans la ruelle. Dans l'un ou l'autre cas, je ne m'en serais guère tiré indemne!

— Et c'est vous qui me recommandez d'être prudente!

— Naturellement. Un homme peut risquer plus qu'une femme et j'ai deux amis sur lesquels je puis compter au besoin. Au large, il y a un bateau dont le capitaine est aussi un ami de votre frère. Il nous attend. Dès que j'aurai tiré David de sa prison, le reste sera facile.

— Comment allez-vous faire?

— Je n'en sais rien encore, mais je le ferai! Je dois trop à David pour le laisser mourir dans cette maudite forteresse!

Il regarda sa montre et se leva.

— Maintenant, il faut que je parte, ajouta-

t-il. Je voudrais retrouver Bellew. Lui m'aidera sûrement dans mes projets. Le capitaine Billy se joignant à nous, nous sommes sûrs de réussir. Si vous avez quelque chose à me dire, ne m'écrivez pas à l'hôtel, mais aux bons soins du capitaine Billy, bateau *Les-Sept-Sœurs*. Il me fera parvenir promptement votre message.

— Très bien! répondit la jeune fille en prenant l'adresse. Puis elle lui tendit une carte. Voilà le nom de la maison où je travaille chaque jour. Ici, nous sommes au n° 1, Janellas Verdas.

— Je ne l'oublierai pas!

— Et vous me préviendrez dès qu'il y aura un résultat à vos démarches?

— Je vous le promets. De votre côté, tenez-vous prête à embarquer sur *Les-Sept-Sœurs*. Nous aurons sans doute à exécuter une retraite précipitée, ajouta-t-il en riant.

— Je serai prête, répondit gravement Molly Christow.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte de la rue et lui tendit la main en répétant à voix basse :

— Promettez-moi d'être prudent!...

— C'est juré, répondit-il en riant pour la rassurer.

Une fois la porte refermée, il prit le chemin du retour par la ruelle obscure et déserte. Comme il arrivait au bout de cette ruelle, ce qu'il aperçut le fit s'arrêter brusquement dans l'ombre d'où il n'était pas encore sorti : sur le seuil d'un café éclairé, deux hommes et une femme causaient. Les premiers lui tournaient le dos, mais la femme était en pleine lumière... Benicia!

Comme Ferrers hésitait sur le parti à prendre, le groupe se sépara : les deux hommes entrèrent dans le café et Benicia traversa la rue, venant droit sur lui. Elle n'était pas femme à passer à côté de lui sans chercher à voir qui se dissimulait dans l'obscurité, et si elle le reconnaissait, Dieu sait ce qui s'ensuivrait! Le jeune homme eut une inspiration : faisant face à la porte devant laquelle il s'était arrêté, il affecta de ne pouvoir trouver la serrure, tout en grommelant quelques mots en portugais. Il entendit Benicia rire ironiquement en le dépassant et lui-même se mit à sourire quand le bruit de ses hauts talons sur les pavés se fut atténué.

Puis, tout à coup, il se demanda :

— Où va-t-elle ?

Tourmenté malgré lui par une sorte de pressentiment, il rebroussa chemin et, à pas de loup, se mit à suivre la jeune femme. Inconsciente de la présence de Ferrers, Benicia marchait sans hâte. Arrivée devant la maison que Ferrers venait de quitter, elle s'arrêta, introduisit une clé dans la serrure, ouvrit tranquillement, et referma la porte derrière elle.

Ferrers attendit un instant, puis examina de près l'habitation pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Il frotta même une allumette pour vérifier le numéro. Aucun doute n'était possible. Ou bien Benicia de Barros habitait la même demeure que Molly Christow, ou bien elle était assez intime avec les propriétaires pour avoir une clé de leur maison. Savait-elle que la jeune fille anglaise logeait sous le même toit? Sans

doute. Car si la vie est remplie de coïncidences, l'aventurière s'entendait assez à les provoquer !

Le jeune homme conclut que l'incognito de Molly n'était pas aussi parfait qu'elle se l'imaginait et il se demanda ce qu'il devait faire.

Sa première impulsion le poussait à frapper pour avertir Molly. Mais ce faisant, c'était risquer de se dévoiler aux yeux de Benicia et s'exposer à toutes les représailles, d'elle et de ses complices. Il valait mieux attendre. Dès le lendemain matin il enverrait au bureau de Molly une lettre l'avertissant du danger qu'elle courait et lui conseillerait de se réfugier tout de suite auprès du capitaine Billy. Mieux, il irait lui-même afin de la persuader plus sûrement.

Cette décision prise, il revint sur ses pas, évita le café éclairé et se retrouva enfin dans l'artère principale. La foule y était toujours dense, mais ce n'était plus la même. Certes, des femmes de basse condition et des hommes de sac et de corde s'y trouvaient encore, mais le nombre des blancs avait augmenté : on remarquait des costumes de toile immaculés et bien coupés, et quelques femmes de la bonne société, venus certainement les uns et les autres des principaux hôtels pour se divertir tout à loisir.

N'ayant plus rien à faire dans ces parages, Ferrers reprit le chemin de son hôtel tout en observant les alentours d'où pouvaient surgir Schwartz et ses dignes associés. Mais avant d'atteindre son but, il eut une agréable surprise. Comme il passait devant un café brillamment éclairé, une main se posa sur son épaule. Déjà

le jeune homme faisait un bond de côté, s'apprêtant à l'attaque, mais en se retournant brusquement, il se trouva en face de la bonne figure souriante du capitaine Billy.

— Dieu soit loué! rugit le marin. Pour de la chance!... Un de vos amis et moi étions en train de passer au peigne fin cette ville d'assassins pour vous y retrouver. Et vous voilà bien vivant. Grâce soit rendue aux saints!

— Quel ami?

— Celui qui vous attend là, sous la tente du café. Il est gris, mais quel homme! Un vrai Dempsey! Si vous l'aviez vu étendre d'un coup de poing un nègre qui voulait l'ennuyer il y a environ dix minutes, cela vous aurait mis en joie!

Bellew s'avançait, en effet, raide comme le buveur qui sait avoir dépassé la limite et s'efforce de sauvegarder les apparences. Ses cheveux étaient en désordre et son mouchoir lui tenait lieu de bandage improvisé autour de la tête. Sur sa joue se voyaient des traces de sang, et il fixait Ferrers d'un air vague. Tout à coup il le reconnut et grimaça un sourire.

— Ça va, vieux frère? dit-il d'une voix plutôt pâteuse.

— Ça va, répondit Ferrers. Heureux de vous voir sain et sauf!

— Ah! ah! grommela l'explorateur. Quant à ça!... Ces sales escaliers ont croulé, je n'ai pu remonter! Désolé, désolé, répétait-il en regardant alternativement le jeune homme et le capitaine.

Ce dernier se mit à rire :

— Je commence à le savoir, Bellew, affirma-t-il comiquement, et quoique votre histoire soit un peu fantasque, je vous crois! Mais nous ne sommes pas bien pour causer ici. Allons au bar Lazarus.

Il cligna de l'œil en regardant Ferrers, et tous deux, soutenant Bellew, se dirigèrent vers l'hôtel. Le capitaine demanda un salon particulier, et quand le garçon se fut éloigné avec la commande, il dit brusquement à Ferrers :

— Le sale jaune dont vous me parliez est ici.

Ferrers n'eut pas besoin de plus de détails pour comprendre de qui il s'agissait, mais il n'en pouvait croire ses oreilles.

— Comment le savez-vous? demanda-t-il.

— Je l'ai vu débarquer il y a une heure.

— Mais il n'y a pas de bateau venant de Dar-es-Salaam avant huit jours!

— Vous vous trompez, mon fils. Un de ces rafiots qui font la côte pour touristes à bon marché est entré ce soir dans le port et j'ai eu le pressentiment que votre oiseau s'y trouvait. Aussi j'ai attendu au débarcadère et il était dans la première chaloupe, facile à reconnaître. Il a dû débourser un pourboire pas ordinaire ou imaginer une mère gravement malade pour qu'on le prenne à bord! Ces bateaux-là sont très difficiles quant au choix de leurs voyageurs. Bref, l'individu a filé vers le centre de la ville en vitesse!

« Je suis venu vous en prévenir. Ne vous trouvant pas, j'étais en train de demander à l'hôtel depuis combien de temps vous étiez sorti, quand surgit le camarade Bellew. Il me raconte

que vous êtes copains et me fait le récit ahurissant d'une course sur les toits, poursuivis par trois métis et un nommé Schwartz. Nous nous mettons en campagne pour le trouver et lui arracher la vérité si nous ne vous découvrions pas, lorsque nous vous apercevons. Quel bonheur, fiston! Mais comment avez-vous pu quitter vos toitures?

Ferrers raconta son sauvetage et le capitaine Billy demanda vivement :

— Quel est le nom de cette jeune fille?

— Molly Christow, la sœur de Dave!

— Bon Dieu! Maintenant, je crois à la Providence...

Puis il ajouta :

— Mais vous dites qu'elle est dans la même maison que ce chat-tigre de Benicia! Elle n'est pas en sûreté, cette petite, il nous faut la tirer de là avant même de libérer son frère.

Bellew, qui jusque-là était resté étendu dans son fauteuil, les yeux fermés, la tête inclinée sur la poitrine comme un homme qui s'endort, leva son front bandé et demanda :

— Comment vous y prendrez-vous, pour délivrer le prisonnier?

— Dieu seul le sait! répondit le capitaine, mais il faut que ce soit fait, et promptement encore!

— Pas commode!... J'ai été enfermé là dedans, moi...

— Est-ce possible? Mais alors vous pouvez nous dire comment nous devons nous y prendre?

— Voyons... Laissez-moi réfléchir...

Bellew pouvait avoir quelque difficulté à énoncer ses pensées, mais celles-ci étaient fort nettes cependant. Aussi, après s'être recueilli :

— La première chose est de savoir où se trouve exactement la cellule de Christow, dit-il. Chose assez facile. L'un de nous n'aura qu'à se joindre à la foule des touristes. Pas moi, car je suis trop connu là-haut. Le capitaine, dont le bateau est nécessaire pour emmener votre ami, ne peut pas se risquer à être soupçonné. Alors, Ferrers, je ne vois que vous affublé comme un de ces idiots de touristes, pour aller en reconnaissance.

Sa voix s'éteignit, son regard redevint vitreux, et Ferrers, craignant qu'il ne tombât ivre mort, cria :

— Ensuite ! Ensuite !

Bellew sursauta et continua :

— Ensuite nous achetons ou nous maîtrisons un des gardes, empruntons ou prenons son uniforme, et le passons à votre ami qui n'a plus qu'à sortir.

— Cette forteresse a des portes fermées à clef, grommela le capitaine Billy, vous l'oubliez, Bellew!

— Non, je ne l'oublie pas... Il y a des clefs et des gardiens, mais je trouverai l'homme qui, pour cinquante milreis, laissera la porte ouverte. Le tout est de passer tranquillement devant le factionnaire et de ne pas perdre son sang-froid!

Ferrers revit en pensée une forêt, un éléphant furieux qui chargeait, et Dave Christow s'inter-

posant avec calme entre lui et cette montagne de chair en furie.

— Ne craignez rien, dit-il, Dave a tout le sang-froid humainement possible.

— Alors, alors...

Bellew passa sa main sur ses yeux, ouvrit la bouche, essaya de parler, mais les mots ne vinrent pas et Ferrers comprit qu'il était arrivé au point final de l'ivresse. Bellew lui-même s'en rendit compte, eut un sourire stupide, fit un effort et parvint à prononcer :

— Ça y est...

Sa tête retomba en avant, il glissa du fauteuil et, sans la table d'une part et le capitaine Billy de l'autre, il aurait roulé sur le plancher.

Le marin se leva.

— Oui, ça y est, répéta-t-il.

Et, se tournant vers Ferrers, il ajouta :

— Il est plein à ras bord! Mais c'est un gentleman. Il cherchait une échelle pour aller vous rejoindre sur votre toit et essayer de vous délivrer... Que pensez-vous de son plan?

— C'est faisable, il me semble.

— Alors, vous marchez? J'en étais sûr. Seulement, ne manquons pas notre coup! Ces damnés métis ne nous manqueraient pas, eux!

Il regarda sa montre.

— Il est temps que je rentre à bord, mais auparavant, je vais vous aider à coucher Bellew, nous lui devons bien ça!

Une fois l'opération terminée, Billy suggéra :

— Vous devriez venir avec moi, Charles.

— Non, mon ami, je reste ici.

— Alors, enfermez-vous à clef et poussez une chaise contre le loquet pour mieux le bloquer. Et ouvrez l'œil pour Schwartz et Cie. Je viendrai dans la matinée.

— Venez de bonne heure, car je me transformerai en touriste avant le grand déjeuner.

— Parfait, dit le marin en riant.

Et tout en s'éloignant, il ajouta impérativement :

— Restez là. J'ai vu voler plus d'un couteau sur le seuil d'une porte éclairée, dans ce charmant pays! Bonsoir...

Le capitaine Billy, sachant bien que dans le Mozambique les rues obscures sont pleines de périls, prit le chemin des écoliers pour revenir à son bateau. Il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il était suivi. Aussi quand il atteignit sa chaloupe, il n'embarqua pas tout de suite, mais murmura quelques instructions aux deux matelots qui l'attendaient. Ceux-ci s'éloignèrent sans bruit, mais pleins d'entrain.

Le capitaine s'assit tranquillement sur une borne et alluma sa pipe. Il paraissait rêver et regarder dans le vague; en réalité, il ne perdait pas des yeux un homme qui, immobile sur l'appontement, le surveillait. Mais deux ombres surgirent tout à coup derrière le guetteur et avant qu'il ait pu se retourner, l'avaient empoigné et le transportaient en courant sur le bord du quai. Là, ils le balancèrent pour lui donner de l'élan et, avec un vigoureux coup de pied, le jetèrent dans l'eau, où il tomba avec un grand bruit.

Le capitaine Billy entendit le plongeon, vit

jaillir une gerbe d'eau et confia son appréciation à la nature :

— Cela lui apprendra ! Je n'aime pas l'espionnage, c'est un jeu malpropre!

Puis, ses hommes revenus, il reprit dignement le chemin de son bateau.

CHAPITRE VIII

UNE PRISON SOUS LES TROPIQUES

Ferrers verrouilla sa porte et, suivant le conseil du capitaine Billy, cala la serrure avec le dossier d'une chaise. Les événements de la nuit justifièrent cette mesure de prudence.

Fatigué de sa journée, il s'était endormi promptement, quand au bout d'un certain temps il s'éveilla sans raison apparente et demeura immobile, écoutant le léger bruit d'ailes d'un insecte enfermé dans la chambre et le murmure plus éloigné de la mer. Il allait se rendormir quand un son métallique se fit soudainement entendre. Le jeune homme se redressa, chercha à tâtons le revolver déposé sur une chaise à côté de lui et, se glissant doucement par terre, gagna à pas feutrés, l'autre extrémité de la pièce. Il y eut un nouveau déclic, puis un silence. On tourna avec d'infinies précautions la poignée de

la porte. Ferrers attendit, prêt à bondir. La chaise suffirait-elle à maintenir la porte fermée?

La pression augmentait, le dossier de la chaise craqua mais ne céda pas. Le jeune homme fut tenté d'interpeller le maraudeur nocturne mais résista à la tentation.

De nouveau, on essaya d'ouvrir. La chaise résista. Alors, Ferrers entendit jurer à voix basse, puis la poignée claqua, subitement relâchée, et des pas furtifs s'éloignèrent.

Retirant alors l'obstacle sauveur, Ferrers ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir éclairé par une seule ampoule. Le couloir était désert, le silence régnait et, sans le fait indéniable que la serrure n'était plus fermée à clef, il aurait cru avoir rêvé. Comme il se demandait s'il devait explorer les environs, il entendit qu'on refermait avec soin une porte, la quatrième du couloir, à ce qu'il put juger. Puis, plus rien ne bougea.

Ferrers rentra tout doucement dans sa chambre, boucla de nouveau sa porte et remit la chaise en position, augmentant ses moyens de défense en introduisant la lame de son canif sous la clef, rendant ainsi toute manœuvre impossible.

Le jeune homme se recoucha perplexe, fut longtemps sans pouvoir se rendormir et ne s'assoupit qu'à l'aube.

Quand il se réveilla, tard dans la matinée, son premier soin fut de retirer sa barricade et de sonner la femme de chambre. Quand elle entra, il posa une pièce d'argent sur la table, et répon-

dant à son bonjour, dit dans un anglais des plus comiques, il ajouta :

— Aimeriez-vous, Mary, gagner ce milreis?

Un large sourire illumina le visage de la négresse.

— Bien, continua Ferrers. Je veux savoir le nom du monsieur qui occupe la quatrième chambre dans ce couloir, sur la gauche. Dès que vous l'aurez dit, cette pièce est à vous.

La bonne rejeta en arrière sa tête crépue et fut secouée d'un rire bruyant. Elle répondit en minaudant :

— Oh! vous... les hommes !

Surpris, le jeune Anglais demanda :

— Je ne vois pas ce que ma question a de si drôle, Mary?

— De drôle! (Les dents blanches étincelèrent de nouveau.) C'est que... il n'y a pas de gentleman!

— Mais pourtant!

— Non. C'est une jolie femme, monsieur!

Craignant d'avoir fait erreur, Ferrers ajouta :

— Et dans la troisième chambre, qui est-ce?

— Il n'y a personne, monsieur. Elle est vide.

Ferrers redevint perplexe, réfléchit un instant puis regardant la face épanouie de Mary :

— Prenez l'argent, dit-il enfin, mais dites-moi le nom de la dame!

— Elle est mariée! riposta la soubrette d'un ton moqueur.

— Ça, c'est triste! répondit Ferrers sur le même ton.

— Mais son mari voyage au loin... reprit

Mary comme pour lui donner de l'espoir. Il est parti pour longtemps!

— Alors, vite son nom! Voilà un autre milreis!

— Elle s'appelle senora Henriquez!

— Parfait!

Et tirant une autre pièce de sa poche, le jeune homme la lança à la négresse qui l'attrapa adroitement au vol.

— Faut-il dire à la dame que vous l'aimez? demanda-t-elle malicieusement.

Ferrers se mit à rire.

— Si vous faisiez chose pareille, je vous battrais, Mary! Pas un mot, vous entendez?

— Je comprends... (La femme de chambre était secouée d'un rire enfantin.) Je ne dirai rien...

— C'est promis, sinon je ne vous le pardonnerai pas, Mary.

— Peut-être voulez-vous que je porte une lettre?

Ferrers déclina, en riant de nouveau, cette offre obligeante.

— Pas encore, répondit-il, la senora pourrait se fâcher!

— Oh ! non. (Les yeux noirs brillaient de malice.) Elle m'a demandé hier soir quelle était votre chambre!

— Grands dieux! s'écria Ferrers stupéfait.

Un instant, il dévisagea, incrédule, la servante, puis il demanda :

— Elle a dû se tromper et me prendre pour un de ses amis?

— Non, non. Votre nom est Ferrers, et la senora m'a demandé où dormait le senor Ferrers, je suis sûre !... Mais n'ayez pas peur, elle ne vous veut pas de mal!

Ferrers accepta gaiement cette assertion rassurante.

— Mary, fit-il, vous êtes une messagère de bonnes nouvelles, mais pas un mot à la senora, n'est-ce pas?

La négresse scella sa promesse d'un signe du doigt sur sa gorge noire.

— Que j'aie le cou coupé si je parle, commença-t-elle.

Mais la sonnerie se fit entendre et, bien qu'ennuyée de cette interruption, elle partit en courant.

Resté seul, Ferrers laissa échapper un juron des plus énergiques. Puis il commença sa toilette tout en se posant une foule de questions au sujet de la senora Henriquez et du but qu'elle poursuivait en voulant s'introduire dans sa chambre la nuit dernière. Le jeune homme n'acceptait nullement la version flatteuse de Mary. Quelque chose de plus important qu'une visite amoureuse se cachait derrière la tentative d'effraction de la senora. D'une façon ou d'une autre, tout cela devait se rapporter à l'affaire de Londres et à l'emprisonnement de Dave, mais comment? Qui était Henriquez, le mari absent? Un Portugais, évidemment, et si l'on en jugeait par les actes de sa femme, un ennemi!

Quand il descendit à la salle à manger, Ferrers regarda de tous côtés avec l'espoir de décou-

vrir sa visiteuse nocturne, mais il ne vit que deux vieilles dames au teint très jaune et une grosse Allemande qui parlait affaires avec un marchand portugais. Cependant, au moment où il achevait son déjeuner, une femme jeune et très belle apparut. Ses yeux noirs semblèrent s'illuminer en rencontrant le regard de Ferrers, mais elle détourna promptement la tête et prit place à une table éloignée de la sienne. Tandis qu'elle consultait le menu, Ferrers put, malgré tout, l'examiner à loisir.

Non seulement belle, la jeune femme révélait une vitalité qui semblait intense. La vie bouillonnait en elle, chacun de ses mouvements l'indiquait et Ferrers eut l'impression que, provoquée, cette femme se transformerait en une rapide et redoutable adversaire.

Quand elle appela le garçon nègre, ce fut avec un geste impérieux qui fit s'empresser cet individu nonchalant.

« Une femme peu ordinaire, pensa Ferrers, et dangereuse. »

Mais ayant beaucoup de choses à faire, le jeune homme ne voulut pas s'attarder en conjectures. Il acheva son repas et se rendit au fumoir pour y écrire deux lettres, l'une pour Dave, l'autre pour Molly Christow. Il les mit dans sa poche et, allumant une cigarette, monta dans sa chambre.

Il en ressortit coiffé d'un chapeau à larges bords. Comme il descendait l'escalier, il vit la senora Henriquez, debout dans le hall, paraissant attendre quelqu'un. Elle ne lui accorda qu'un

regard distrait, et au même moment il fut victime d'un accident sans importance, mais parfaitement ridicule. Un garçon nègre, portant un plateau lourdement chargé, surgit brusquement d'une porte. Ne regardant pas où il marchait, il se heurta à Ferrers avec une telle force que celui-ci chancela et tomba.

Sa déconfiture fut achevée par le déluge de plats, d'assiettes et de verres qui s'abattirent autour de lui.

Le jeune garçon, auteur du désastre, demeura un moment les yeux écarquillés de frayeur et s'en fut au galop.

Deux valets de l'hôtel se précipitèrent au secours de Ferrers et le relevèrent. L'un d'eux était noir d'ébène, mais l'autre exhibait une face jaune de métis. Ce dernier, qui semblait exercer une certaine autorité dans la place, se répandit en excuses et insista pour brosser lui-même les vêtements de Ferrers. Il le fit avec une minutie qui agaça le jeune Anglais.

— C'est assez, merci! dit-il enfin.

— Encore un instant, senor, il y a là une petite tache...

— Tant pis pour la tache! reprit le jeune homme excédé.

Le métis continuait à tripoter la veste de Ferrers tout en parlant avec volubilité.

— Le senor ne se ressentira pas de l'accident, dit-il. Mais ce garçon, je lui donnerai une bonne correction et le chasserai. Renverser un voyageur et casser toute cette vaisselle!

Ferrers, se rendant compte que la senora Hen-

riquez surveillait la scène d'un air moqueur, coupa court :

— Faites ce que vous voudrez, répondit-il sèchement, mais à votre place, je ne renverrais pas ce nègre, il ne l'a pas fait exprès!

Toujours énervé, il regagna la rue. Aucun homme n'aime se rendre ridicule aux yeux d'une femme quelle qu'elle soit, même s'il juge cette femme bien capable de le poignarder! Et la lueur de malice qui brillait dans les yeux noirs le contrariait davantage que l'accident lui-même.

Il se hâta de tourner le coin de la rue et d'échapper à cette raillerie muette. Heureusement, la senora n'était pas venue jusque sur le seuil de la porte et Ferrers pressa le pas. Mais au bout de quelques instants il ralentit son allure, réfléchissant que personne, à Mozambique, ne marchait vite sans motif déterminé et qu'il était tout à fait inutile de se faire remarquer : il pouvait y avoir des espions invisibles. Il prit donc la démarche du flâneur et bientôt s'arrêta pour acheter des cigarettes. Puis après avoir jeté autour de lui un coup d'œil averti, il entra dans un grand magasin de confection et en ressortit transformé.

Un casque colonial blanc, des lunettes noires, un appareil photographique en bandoulière et une ombrelle verte à la main firent de lui le type parfait du touriste.

Certain de ne pas être filé, Ferrers demanda quelques renseignements au premier agent de police qu'il rencontra sur son chemin et arriva bientôt au bureau du commerçant chez lequel

Molly Christow travaillait. L'employé à qui il s'adressa lui répondit que Miss Christow n'était pas arrivée, mais qu'un message lui serait remis si le senor voulait bien en confier.

— Je vais vous donner une lettre pour cette jeune fille, dit Ferrers en riant, ce sera plus sûr que de compter sur votre mémoire! Mais veillez à ce que cette lettre soit remise dès l'arrivée de miss Christow. C'est urgent.

— Vous pouvez en être sûr, senor.

Ferrers plongea la main dans sa poche et en ressortit une enveloppe : c'était celle qu'il destinait à Dave, car elle ne portait ni nom, ni adresse. De nouveau, il fouilla dans sa poche, mais n'y trouva plus rien. Il eut beau se tâter et explorer les autres parties de son vêtement, il n'y avait pas trace de l'autre lettre. Pourtant, il était sûr d'avoir mis les deux dans la même poche. En aurait-il perdu une dans la rue ou dans les magasins où il était entré? Ou bien l'avait-il laissée sur sa table, à l'hôtel? Mais non... il se revoyait encore glissant les deux enveloppes dans la poche de droite de son veston.

Tout à coup, le regard railleur de la senora Henriquez lui revint à la mémoire. Il se rappela l'empressement exagéré du métis à brosser ses vêtements et à vouloir en faire disparaître le moindre grain de poussière. Avait-il été habilement fouillé, ou dans sa chute, la lettre destinée à Molly Christow avait-elle été projetée hors de sa poche et ramassée subrepticement? Avait-il été le jouet d'un complot adroitement organisé?

La voix de l'employé rompit le cours de ses pensées.

— Vous avez perdu la lettre, senor?

— Oubliée, plutôt, fit le jeune homme avec insouciance. Puis-je en écrire une autre ici?

— Certainement, senor.

Ferrers écrivit donc un autre mot pour Molly Christow, sans oublier d'inscrire sur l'enveloppe la mention : *Très pressée*, et, la cachetant, il la tendit à l'employé en la lui recommandant encore.

Après avoir quitté les bureaux, il demeura un instant immobile dans la rue, cherchant quel était le meilleur parti à prendre. Il allait se décider à attendre Molly pour la persuader d'embarquer immédiatement sur *Les-Sept-Sœurs*, lorsqu'un incident vint modifier cette intention : il aperçut une bande de touristes qui venait du débarcadère, ayant probablement débarqué du paquebot visible dans la baie. Lorsqu'ils se furent rapprochés de lui et qu'il eut entendu les paroles de leur guide, Ferrers n'hésita plus. La caravane se rendait à la prison et lui offrait ainsi l'occasion si ardemment désirée.

D'un air détcahé, il se glissa près du dernier groupe de touristes et passa ainsi sans difficulté la grille de la prison sous les yeux de l'officier portugais et de la sentinelle nègre.

La grande cour, sous la chaleur impitoyable, faisait songer à l'antichambre de l'enfer. La poussière brûlait les pieds, les rayons du soleil aveuglaient. Suivant l'exemple de ses compa-

gnons, Ferrers ouvrit sa ridicule ombrelle verte, et de cet abri surveilla les alentours.

A une faible distance de lui se tenaient une double rangée de prisonniers blancs et noirs mélangés. Ferrers eut soudain peur que celui qu'il cherchait fût parmi eux. Un soldat portugais, muni d'une feuille de papier, se mit à faire l'appel. Le jeune homme se rapprocha vivement et scruta les visages des malheureux. Dans leurs rangs, une douzaine d'hommes blancs présentaient le plus lamentable des spectacles... Les appareils photographiques se déclenchaient déjà pour l'intérêt ou le plaisir des parents et amis lointains de New-York ou de Boston...

Dans son anxiété à sonder les figures émaciées par la faim et la maladie, Ferrers oublia de se servir de son kodak. Mais il poussa un soupir de soulagement : David Christow n'était pas présent parmi ces tristes épaves.

Le soldat cria un ordre et la misérable troupe se mit en route pour aller travailler sous le soleil impitoyable. Les touristes se dispersèrent en petits groupes, avides, aurait-on dit, de contempler l'horreur et la souffrance, et Ferrers, sous le couvert de son ombrelle, examina anxieusement cet horrible square à l'air lourd et empesté des relents d'une humanité malpropre et malade. Tout autour, en effet, de cette cour intérieure se trouvaient des cages fermées de barreaux derrière lesquels étaient emprisonnés des êtres moins privilégiés que ne le sont ordinairement les animaux sauvages dans les jardins zoologiques.

Quelque part dans un de ces trous pestilentiels vivait son ami, innocent, condamné par des juges vendus à ses ennemis. Mais comment le découvrir? Il se rappela ce que lui avait dit Molly au sujet de la chanson *Le Musicien ambulant*, et il allait essayer de cette supercherie lorsque une face jaune apparut à travers des barreaux que serrait une main crispée. Une voix demanda:

— Cigarettes!

Ferrers se rappela que, dans toutes les prisons du monde, existe ce désir frénétique du tabac défendu. Profondément ému, le jeune homme vida la moitié de son étui dans la main du malheureux, mais, sollicité ensuite de toutes parts, il dut lutter contre sa pitié afin de garder au moins quelques-unes des précieuses cigarettes pour Dave qui devait tant souffrir du manque de tabac.

Seules parmi toutes les autres de ce lieu d'horreur, trois fenêtres sans vitres, mais munies de barreaux, demeuraient vides. Là on ne voyait ni face humaine aux regards désespérés, ni mains tendues aux générosités des touristes. Ferrers les remarqua. Ces cachots étaient-ils vides ou habités par ceux des forçats partis au travail? Ou encore, les pauvres prisonniers gardant un vestige d'orgueil et de dignité, refusaient-ils de se livrer en pâture au public? Son ami, alors, serait sûrement de ceux-là?

Comme il s'avançait vers les cellules, une voix dit tout près de lui :

— Voulez-vous un guide? Je vous ferai visiter la prison...

Le jeune homme se retourna. Un prisonnier,

en guenilles, les jambes énormes déformées par l'éléphantiasis, se tenait debout devant lui. Ferrers frissonna d'horreur à la vue du pauvre diable qui affirma aussitôt :

— Je suis ici depuis sept ans, je connais parfaitement les lieux.

Sept ans! L'homme devait, en effet, connaître les moindres coins de cet enfer et les moindres détails concernant ses habitants! Ferrers s'empressa de l'engager comme guide et, le suivant, vécut des instants de cauchemar. L'homme lui montra successivement, au milieu de condamnés ordinaires, un écrivain, un ancien chef de parti à Lisbonne, une femme blanche d'excellente famille enfermée avec deux négresses.

— Elles ont toutes trois tué leurs maris, expliqua-t-il.

Enfin, ils approchèrent des cachots qui semblaient vides. Le cœur de Ferrers battait violemment. Il s'efforça de questionner son cicérone avec une indifférence affectée :

— Il n'y a personne ici? demanda-t-il.

L'homme esquissa un sourire qui était plutôt une grimace.

— Dans celui-ci, répondit-il, il y a une femme trop malade pour bouger. Dans l'autre, c'est un Anglais qu'on ne voit jamais. Vous pouvez l'appeler, il ne viendra pas !

Ferrers était convaincu du contraire, mais avant de tenter l'expérience, il voulait éloigner le guide. Tournant le dos à la cellule désignée, il tendit à l'homme une poignée de monnaie :

— Tenez, fit-il, voilà votre salaire. Tâchez de

rejoindre les autres touristes et d'augmenter votre gain.

— Mais je voulais vous montrer... commença le forçat.

— Non, c'est assez. Je suis écœuré. Je vais monter aux bastions respirer un peu l'air pur. Si ces vieux canons rouillés, là-haut, étaient chargés, par Dieu! je les pointerais sur ces taudis et je les réduirais en poussière!

— Le senor plaisante, répondit le prisonnier en riant.

— Non, je parle sérieusement! Mais allez, j'attendrai ici mes amis pour monter aux bastions.

L'homme remercia et s'éloigna en traînant ses pieds enflés. Quand il eut disparu derrière un groupe de touristes et qu'il n'y eut aucune crainte de le voir revenir, Ferrers fit face à la cage et se mit à siffler les premières mesures de la chanson favorite de David Christow.

Quelques instants après, un faible cri, poussé par une voix chevrotante, s'éleva de l'intérieur du cachot :

— Mon Dieu ! Ayez pitié !...

Une figure ravagée, envahie par la barbe, jaunie par la fièvre et encadrée de longues mèches grises apparut derrière la grille. L'homme s'y accrocha pour se retenir. Ferrers, stupéfait, restait immobile, comme médusé par la pitoyable apparition. Il ne reconnaissait pas ce visage; seuls les yeux hagards lui rappelaient son ami.

La voix tremblante reprit enfin :

— Ferrers ! Charley Ferrers ! Dieu !

CHAPITRE IX

DAVE CHRISTOW

Ferrers surmonta l'horreur qui l'avait envahi et retrouva la parole pour chuchoter vivement :

— Oui, c'est moi, Dave. Tendez la main pour que je vous donne une lettre, mais vite, vite. Ensuite il serait peut-être trop tard.

David Christow obéit, et Ferrers glissa dans la main décharnée, avec la lettre, une boîte de cigarettes dans laquelle il y avait quelques billets de banque.

— Lisez attentivement, Dave, murmura-t-il. L'argent peut vous être utile pour sortir d'ici.

— Il faudra faire vite, reprit la voix tremblante.

— Aujourd'hui ou demain sans faute! La lettre vous expliquera. Mais... Chut !... quelqu'un vient!

Un petit noyau de touristes approchait. Délibérément, Ferrers s'adossa aux barreaux de la cellule et attendit qu'ils fussent passés. Des fragments de conversation arrivèrent jusqu'à lui.

— C'est tout à fait sensationnel, déclarait une voix féminine.

— Infect et brutal! répondait un homme avec une colère légitime.

Les voix s'éloignèrent, et tout en continuant à faire face à la cour, le jeune homme reprit :

— Soyez bien persuadé, cher Dave, que vous ne resterez pas ici une seconde de plus que cela ne sera nécessaire.

— Jean Latrobe vous a trouvé? Est-il avec vous?

— Oui, il m'a trouvé, répondit Ferrers évasivement.

Mais le ton de ces paroles frappa Christow, qui demanda avec angoisse :

— Jean n'est pas ici, à Mozambique?

— Non, Dave... Et j'ai une triste nouvelle à vous apprendre. Latrobe a été renversé par un taxi à Londres...

— Il... il est mort?

— Tué net.

— Alors, ce sont ces démons qui ont fait le coup! Ah! quand je serai sorti d'ici...

Sa voix avait monté, du diapason ordinaire presque jusqu'au cri. On sentait que la crise de nerfs était proche et Ferrers put juger ainsi de ce qu'avait dû endurer Dave, l'homme qui avait le sang-froid le plus extraordinaire qu'il eût jamais connu.

— Du calme, Dave, je vous en prie, fit-il avec douceur. Vous avez raison, je le sais! La même bande qui vous a fait enfermer ici l'a tué. Mais en ce moment la seule chose qui importe est de vous arracher de ces murs. J'ai un associé merveilleux pour cette entreprise : Billy Boston, pas

moins! Son bateau vous attend. Mais il faut agir avec prudence : Schwartz et ses acolytes sont ici et soupçonnent quelque chose !

— Ils vous connaissent? demanda anxieusement Christow.

— Je le crains!

— Alors, qu'allons-nous faire? Ils sont tout-puissants dans l'Administration et...

— Ne vous tourmentez pas, Dave, je suis prudent, et comme preuve de précaution, je vais partir. Mais ce soir ou demain je vous ferai parvenir un uniforme et un rasoir, et dans la soirée votre porte sera ouverte. Vous n'aurez qu'à passer tranquillement devant la sentinelle... et nous serons dehors pour vous recevoir. D'ici là, ne vous trahissez pas!

— Vous n'avez pas besoin de me le recommander! Je ferai le mourant... ce qui ne me sera pas difficile!

— Alors, c'est bien compris, Dave, une fois habillé et votre porte ouverte, il faudra que vous franchissiez la grille sans faiblir.

Un rire morne lui répondit :

— Soyez tranquille! Quand je devrais assassiner le poste de garde entier...

— Chut! Chut!... Voici un officier. Il ne faut pas attirer son attention. Je pars.

— Auparavant, Charley, une allumette pour l'amour du ciel! Ces démons me privent de tout...

Ferrers jeta une boîte d'allumettes à travers les barreaux en se cachant derrière son ombrelle, et répéta encore :

— Soyez prudent!

Puis il se dirigea vers la sortie. Il lui fallait être circonspect car l'officier en question semblait l'observer attentivement. Pour dissiper tout soupçon, il s'approcha d'un couple de touristes et demanda :

— Pouvez-vous m'indiquer le chemin du bastion? Je voudrais y monter pour jeter un coup d'œil sur le paysage.

— Tous mes regrets, répondit l'interpellé, je n'en sais rien. Mais voici un capitaine qui vous renseignera, si ce faisant il ne s'abaisse pas trop!

Et, avec le superbe aplomb de sa race, l'Américain arrêta l'officier qui traversait la cour.

— Dites-moi, colonel, fit-il, comment grimpe-t-on là-haut?... Pour y voir de près l'artillerie, ajouta-t-il en désignant les canons rouillés datant des jours aventureux d'Albuquerque.

Le capitaine se mit à rire, et ayant indiqué le chemin, passa en plaisantant. Ferrers remarqua qu'il n'avait même pas jeté un coup d'œil dans la direction de Christow.

— Il est bien gai pour un homme qui est obligé d'habiter cette prison infecte, fit remarquer le touriste.

— Oh! on s'habitue à tout, je suppose, répondit son compagnon avec insouciance, mais si je suis jamais condamné, j'espère être enfermé dans la prison d'Atlanta. Au souvenir de ce que je vois ici, je me croirai au paradis!

Ferrers ne monta pas au bastion, mais se joignit à un groupe fatigué du pitoyable spectacle et qui se dirigeait vers la grille de sortie. Là, une jeune femme pleine d'entrain avait persuadé le

poste de garde de se laisser photographier, et les hommes prenaient des poses avantageuses à la pensée que leurs traits seraient contemplés par des belles dames de New-York ou d'autres grandes villes.

Après le déclic final, l'officier se mit à causer avec la jeune femme, et Ferrers, sans se presser, regagna la ville au milieu de la foule des voyageurs. Dans l'artère principale, il se heurta littéralement à Billy Boston qui, sous son accoutrement bizarre, ne le reconnut pas au premier abord.

— Ne me parlez pas, mon fils, murmura le marin. Un espion me guette sur l'autre trottoir et Bellew et moi le surveillons de notre côté. Ecoutez bien ce que je vais vous dire : Regardez là-bas dans la rue, et grâce à vos lunettes vous pourrez voir mon pisteur sans qu'il devine qui vous êtes. Le voyez-vous? Cet animal à teint jaune, juste devant le café?

— Oh! c'est l'homme qui a tué Latrobe!

— Et de qui l'on peut s'attendre à tout, je suppose, répondit calmement le capitaine Billy. Avez-vous vu Daye?

— Oui.

— Parfait! Eh bien! circulez à présent, mon ami. Rentrez à votre hôtel et restez-y en attendant que Bellew ou moi vous donnions des nouvelles. Compris?

Ferrers continua sa doute sans se retourner, pendant un assez long moment. Quand il jeta un regard en arrière, le capitaine Billy et l'homme à face jaune avaient disparu. Se demandant ce

qui se passait, Ferrers s'arrêta un instant dans le magasin où il avait acheté son équipement. Là, il demanda au propriétaire qui le recevait à bras ouverts — escomptant d'autres emplettes — de lui rendre le chapeau qu'il avait laissé chez lui quelques heures auparavant.

— Gardez tout ceci, ajouta-t-il en se débarrassant du casque colonial, des lunettes et de l'ombrelle. J'en aurai peut-être besoin encore une fois, ensuite, ils vous appartiendront. Mais pas un mot de cette transaction!

— Bien entendu, senor, je comprends... les petites affaires de cœur!

— Je vois, répondit Ferrers en riant, que j'ai affaire à un homme d'expérience!

— Oh! senor, à Mozambique, nous avons tous nos petites intrigues amoureuses pour passer le temps.

Le jeune homme prit alors congé du commerçant et se rendit à son hôtel où une surprise l'attendait. Le métis, qui avait montré tant d'empressement lors de sa collision avec le plateau de vaisselle, s'avança au-devant de lui.

— Senor, vous avez une lettre. Nous l'avons trouvée après votre départ. Vous avez dû la perdre pendant ce regrettable accident. Je vais la chercher.

Il s'empressa, et Ferrers, en l'attendant, ne put s'empêcher de sourire, car, ne s'abusant pas sur cette fable, il préférait laisser croire au métis qu'il ne suspectait pas sa bonne foi.

L'autre revint presque aussitôt, portant la missive sur un plateau.

— J'ai corrigé ce garçon pour sa maladresse, dit-il, et je l'ai renvoyé.

— C'est très bien! répondit tranquillement Ferrers tout en déposant une pièce de monnaie sur le plateau et en prenant la lettre.

Dissimulé derrière des palmiers de la véranda, le jeune homme, après avoir examiné l'enveloppe avec soin, s'aperçut qu'elle avait été ouverte à la vapeur, puis recollée. C'était indéniable, mais de peu d'importance après tout puisque Molly Christow avait sûrement en main la seconde missive, et devait, à l'heure actuelle, être à bord des *Sept-Sœurs*. Tout au moins il l'espérait. Il regretta de ne pas en avoir demandé la confirmation au capitaine Billy et se promit de réparer cet oubli dès l'arrivée du marin qui ne saurait tarder. En attendant, de sa place, il faisait le guet. Mais il n'aperçut ni la senora Henriquez, ni Schwartz ou quelque autre membre de sa bande.

Une heure après, le capitaine Billy entrait dans l'hôtel et ses premiers mots furent :

— Avez-vous vu Bellew?

Devant la réponse négative du jeune Anglais, la figure réjouie du marin se rembrunit.

— J'espère, fit-il, inquiet, que rien de fâcheux ne lui sera arrivé pendant qu'il empruntait ou réquisitionnait un uniforme. Je l'ai laissé dans un café avec un de ces soldats de fantaisie qui gardent la prison. L'ennui, avec Bellew, est sa tendance à boire. On peut toujours craindre qu'en voulant griser quelqu'un il ne succombe lui-même aux effets du whisky.

Je ferais mieux d'aller en reconnaissance. Nous ne devons rien laisser au hasard.

— Certes non, car Dave est à bout de forces. Si nous ne le délivrons pas immédiatement, sa raison sombrera ou il mourra.

— Je le sais, mon fils, mais nous allons le sortir de là, foi de Billy! En ce moment, ce qu'il nous faut, c'est Bellew.

— Un instant, capitaine, interrompit Ferrers, Molly Christow est-elle à bord?

— Elle n'y était pas il y a dix minutes. J'ai une chaloupe qui attend à la jetée, et les hommes qui y sont viennent de me dire qu'il n'y avait rien de nouveau. Avez-vous vu la jeune fille, ce matin?

— Non. Je suis allé à son bureau, mais elle n'était pas encore arrivée. J'ai envie d'y retourner.

— Je crois que c'est une sage précaution, mais ouvrez l'œil! Surtout n'allez au n° 1 Janellas Verdas qu'en cas d'absolue nécessité.

— C'est convenu.

Ils se séparèrent et bientôt Ferrers questionnait l'employé qu'il avait déjà vu — et cela assez anxieusement — car il apercevait sur son bureau la lettre qu'il lui avait confiée trois heures plus tôt.

— Miss Christow n'est pas venue, senor. Je ne peux comprendre pourquoi.

— Vous l'attendiez? demanda Ferrers de plus en plus angoissé.

— Mais oui, senor, elle vient tous les matins. C'est incompréhensible!

L'employé était visiblement surpris de l'absence de la jeune fille et Ferrers se sentit envahi par de sombres pressentiments.

— Ne pourriez-vous lui faire parvenir cette lettre par quelqu'un de votre maison? Pour une raison personnelle, je ne peux aller moi-même chez elle.

— Mais, senor, je vais avancer l'heure de mon déjeuner et aller à l'appartement de la senora.

— Je vous en serais très obligé... Pour tout dire, je suis un peu tourmenté à son sujet.

L'employé regarda Ferrers.

— Je vous comprends, senor, quoique vos craintes se trouveront sans doute injustifiées. Le senor Latrobe nous avait demandé de veiller sur la senora, mais il y a longtemps qu'elle est avec nous et rien ne lui est jamais arrivé.

— Si vous le voulez bien, je vous attendrai ici, interrompit le jeune homme impatient.

— Certainement, senor. Je ne serai pas long avant de vous rapporter la réponse. Excusez-moi!

Ferrers n'avait jamais excusé quelqu'un aussi volontiers. Il s'assit près de la fenêtre et laissa libre cours à ses sombres pensées. Quiconque avait décacheté et lu sa lettre savait qu'il recommandait à Molly de se rendre sur *Les-Sept-Sœurs*. D'un autre côté, la senora Henriquez était certainement l'auteur de cette indiscrétion, et son association avec les ennemis de Dave Christow ne faisait aucun doute.

Le fait que Benicia de Barros fréquentait ou habitait 1, Janellas Verdas n'était pas rassurant

non plus. Apparemment, toute la bande de Schwartz connaissait la présence de la jeune fille à Mozambique et n'attendait qu'une occasion de se servir d'elle pour obtenir de son frère les renseignements désirés.

Les craintes de Ferrers allaient augmentant quand l'employé arriva en courant. Ferrers s'avança précipitamment à sa rencontre :

— Senor... commença l'homme essoufflé, la senorita est partie !

— Partie?...

Et bien qu'il se fût attendu aux pires nouvelles. Ferrers chancela sous le coup.

— Oui, senor, il y a deux heures. Une dame lui a apporté une lettre et miss Molly est partie avec elle en toute hâte.

— Avez-vous demandé où elles sont allées?

— Oui, senor, mais on n'a pu me le dire. Tout ce que j'ai su, c'est que la senorita paraissait vivement émue, comme si elle avait reçu de bonnes nouvelles.

— Et le porteur de la lettre, demanda Ferrers, qui était-il?

— Le propriétaire n'a pu me dire qu'une chose, senor : c'était une jolie, très jolie femme!

— Je m'en doutais, fit le jeune homme d'un air sombre.

— Ah! vous connaissez cette dame, senor?

— Oui. Je ne la connais que trop!

— Vous avez l'air de craindre qu'il soit arrivé quelque chose de fâcheux à la senorita? demanda le secrétaire anxieux.

— Je ne sais pas... j'en ai peur. Je vais tout

de suite m'informer davantage. En tout cas, je vous laisse cette lettre pour miss Christow si elle venait, mais j'en doute...

Ferrers quitta le bureau sans trop savoir ce qu'il faisait, longeant le quai en proie à une appréhension croissante. Sa première impulsion fut de se rendre au n° 1, Janellas Verdas, mais en réfléchissant il comprit qu'il n'obtiendrait là aucune autre éclaircissement et, changeant de route, il se dirigea vers son hôtel. Il y trouva le capitaine Billy et Bellew qui l'attendaient.

— Tout va bien, commença le marin qui s'interrompit brusquement devant l'expression consternée de Ferrers. Qu'y a-t-il ?

— Molly Christow a disparu!

— Bon Dieu! Mais comment?... Où?

Ferrers donna aux deux amis un compte rendu succinct des événements : la tentative d'effraction de sa chambre, la veille au soir, sa visite au bureau où travaillait la jeune fille, enfin la démarche de l'employé et son résultat. Lorsqu'il eut terminé, le capitaine Billy fit entendre un juron énergique :

— Ce sont ces métis! Ils l'ont enlevée!

— C'est certain, ajouta Bellew. Mozambique n'est pas un endroit sûr pour une jeune fille européenne, et seule surtout.

— Que faut-il faire? Prévenir la police? demanda Billy.

— Inutile! N'oubliez pas que votre ami Dave ne pourrait être retenu en prison si ses ennemis n'étaient de connivence avec quelque haut personnage de la police même! Il faut donc que

nous nous débrouillions tout seuls. Et malgré ce nouvel obstacle, ne perdons pas de vue que Christow doit être délivré ce soir si possible.

— Mais, cria Ferrers, nous ne pouvons pas non plus laisser miss Molly entre les mains de ces misérables!

— Non, certainement, mais nous avons cinq heures devant nous avant le coucher du soleil, moment où Dave aura à franchir la porte de la forteresse. C'est assez de temps pour fouiller tout Mozambique. L'uniforme que doit revêtir votre ami est dans ma chambre, son propriétaire est ivre mort et enfermé jusqu'à la nuit. De toute façon — Bellew se mit à rire — même à Mozambique on ne peut se permettre de sortir en plein jour sans être habillé décemment.

— J'ai pourtant connu, commença le capitaine Billy, un marin qui est sorti dans la rue drapé simplement de journaux, et...

Bellew l'interrompit sans cérémonie :

— Le portier de la prison est acheté. Il laissera la porte entr'ouverte. La seule difficulté est de remettre l'uniforme à Christow. Nous ne pouvons nous fier à aucun de ces bandits qui s'intitulent guides.

— Alors, il faut qu'un de nous se risque, dit le capitaine.

— Je ne peux pas, répliqua Bellew. Vous savez pourquoi. Ferrers s'occupe de la jeune fille...

— J'ai une idée, s'écria le capitaine Billy. Deux de mes marins monteront visiter la forteresse. Personne ne les remarquera. Ils feront

semblant d'être un peu gris et distribueront du tabac aux prisonniers... et les vêtements à Dave. Il me faut, par exemple, un topo tout simple et bien net de la cour où sera marqué l'endroit exact de la cellule de Dave. De cette façon nous serons libres tous les trois de nous occuper de miss Molly. Ça va?... Bon! Maintenant, êtes-vous sûr que miss Christow ait quitté le n° 1 de cette rue au diable de nom?

Ferrers tressaillit. Il n'avait pas envisagé cette éventualité. Bellew, s'écria, lui, déjà convaincu :

— Je parie que le capitaine a raison! Ferrers, vous avez vu Benicia entrer hier soir, dites-vous?

— Oui, oui!

— L'avez-vous revue ce matin?

— Non.

— Elle doit probablement surveiller miss Molly, avec cette autre femme.

— Là vous vous trompez, Bellew, interrompit vivement Ferrers, car cette femme vient d'entrer tout justement à l'hôtel. Sans doute pour déjeuner. Si nous la suivions l'un ou l'autre quand elle sortira?

— Bonne idée, fit Billy. L'un de vous, mes enfants, va la filer. Si Bellew veut bien répartir les effets destinés à Dave en petits paquets, je vais les emporter pour les remettre à mes hommes.

Bellew approuva et se dirigea vers sa chambre. Le marin tendit alors à Ferrers une feuille de son calepin et un crayon :

— Faites-moi le plan, dit-il, et marquez d'une croix le cachot de Christow.

Quand le jeune homme eut terminé le dessin rudimentaire, le capitaine Billy s'en empara et l'enfouit au plus profond d'une de ses poches intérieures.

— Parfait, dit-il, mes deux bonshommes comprendront sûrement.

Quelques instants après, Bellew revenait, chargé de plusieurs petits paquets.

— Dieu merci, dit-il, la toile kaki se plie facilement! Voilà, capitaine.

— Bien ! Alors, je pars. Soyez sobre, Bellew, et méfiez-vous des beaux yeux de madame. Je reviendrai aussitôt que j'aurai remis ces vêtements à mes marins.

Il prit les paquets et, quittant ses amis, s'engagea de sa démarche balancée dans la rue brûlante du soleil torride.

— Vous venez déjeuner? demanda Bellew à Ferrers quand le capitaine eut disparu.

— Impossible, mon cher! Je ne pourrais avaler une bouchée ! Surveillez cette femme. Je vais me déguiser en touriste et je reviens. Dans vingt minutes, je serai sur le trottoir d'en face avec une ombrelle verte. Faites-moi signe si tout va bien et je me chargerai de la senora Henriquez.

Vingt minutes plus tard, en effet, Ferrers vint s'installer vis-à-vis de l'hôtel. Bellew ne tarda pas à paraître et lui désigna du doigt l'intérieur de la maison. Ferrers en conclut que la senora Henriquez devait se préparer à la sieste, et comme la rue était une véritable fournaise, il se

réfugia dans un café d'où il pouvait surveiller la porte de l'hôtel.

Au bout d'une heure environ apparut un homme qui se dirigeait vers l'hôtel. Ferrers eut l'impression d'avoir déjà rencontré le personnage, et tout à coup reconnut le Portugais qui avait poussé Latrobe à la mort. L'homme entra dans l'hôtel et en ressortit quelques minutes plus tard en compagnie de la femme. Ferrers eut soudain une révélation : « C'est Henriquez! » pensa-t-il.

Il observa le couple qui allait tourner le coin de la rue. Alors, il ajusta son casque, ouvrit son ombrelle, et le suivit de loin, se demandant où il allait être entraîné!

CHAPITRE X

ÉVASION

Ferrers ne resta pas longtemps dans l'incertitude. L'homme et la femme ne tardèrent pas à s'engager dans une petite ruelle qui aboutissait à la rue bien connue de Janellas Verdas. Ferrers vit entrer le couple au n° 1. Alors, il s'installa à la terrasse d'un café qu'il avait remarqué la veille au soir et d'où il découvrait la rue entière.

La venue des deux complices dans cette maison était une preuve flagrante que Molly Christow y était encore, elle aussi, et le jeune homme, à cette pensée, éprouva une réelle satisfaction. « Si elle est là, pensa-t-il, nous saurons bien l'en sortir! »

Mais pour l'instant Ferrers ne pouvait faire autre chose que d'attendre, et comme il semblait devoir rester à son poste d'observation un temps indéterminé, il commanda à déjeuner. Lorsqu'il eut fini, aucun événement nouveau ne s'étant produit, il se hasarda à marcher jusqu'au bout de la rue, en s'abritant de son ombrelle. Il remarqua que la maison voisine du n° 1 parve-

naient les sons d'un phonographe accompagnés d'éclats de rire féminins.

N'osant pas rester trop longtemps dans les parages, Ferrers tourna dans l'impasse où Bellew était dégringolé la nuit précédente. Les débris de l'échelle avaient été enlevés et la surface du mur paraisait absolument lisse. Ferrers marcha jusqu'au bout de l'impasse. Il pouvait voir ainsi l'arrière de la maison et les trois fenêtres de l'étage supérieur dont les jalousies étaient relevées. Son cœur ne fit qu'un bond dans sa poitrine, car subitement, à l'une des fenêtres, il aperçut la tête et les épaules de Molly Christow!

Le capitaine Billy avait deviné juste! Molly était retenue prisonnière. Et elle était là, à quelques pas. Ferrers eut d'abord la pensée d'attirer l'attention de la jeune fille par un moyen quelconque, mais il réfléchit que ce serait dangereux car, ce faisant, il pourrait aussi attirer les soupçons des adversaires.

Tant que les geôliers croyaient que la présence de Molly au n° 1 restait ignorée, ils ne songeraient pas à l'en éloigner, mais s'ils soupçonnaient leurs ennemis de la connaître, ils sauraient bien cacher leur proie dans un recoin de Mozambique où personne ne la découvrirait jamais.

Ferrers attendit un peu, mais Molly ne reparut pas; par contre, l'homme à face jaune se dessina de profil à la fenêtre voisine, et Ferrers se glissa le long du mur et s'en fut rejoindre ses amis.

Vivement il leur raconta la découverte qu'il avait faite, ajoutant :

— Quel est votre avis? Devons-nous agir dès maintenant?

— Pas avant la nuit! répondit Bellew carrément. A ce moment-là il ne sera sans doute pas difficile de pénétrer dans la maison. Les toits de Mozambique ont été faits pour les cambrioleurs et les amoureux! Ferrers connaît l'emplacement de la trappe, tout ira bien!

— Surtout que la maison voisine est vide, interrompit Ferrers. Si nous pouvons nous y introduire, ce sera infiniment plus rapide et moins dangereux que de grimper sur tous ces parapets!

— Une maison vide! Toutes les chances, s'écria Bellew. Nous sortirons miss Molly de ce guêpier en un clin d'œil! Mais qui trop embrasse mal étreint : l'évasion de Christow est la plus pressée.

Il se leva et ajouta :

— Je vais acheter des outils. A tout à l'heure!

Mais une fois sur le pas de la porte il revint vers ses camarades :

— Capitaine Billy, dit-il, il y a là deux marins qui flânent sur le trottoir et semblent attendre quelqu'un.

Capitaine Billy se dirigea vers la rue et revint bientôt, un large sourire sur sa face épanouie :

— Tout va bien, dit-il satisfait. Mes hommes ont passé les vêtements à Dave. Maintenant nous n'ayons plus qu'à attendre la nuit, aller au-devant de Christow et le prendre par la main!

Ferrers doutait que l'affaire fût aussi simple, mais il garda ses réflexions pour lui, Bellew repartit faire ses achats. A son retour, le capitaine dit à ses amis :

— Ce n'est pas la peine d'attendre ici où la bande pourrait nous remarquer. Il ne fera pas nuit avant deux heures et nous serions plus en sûreté sur mon bateau. Nous reviendrons à terre quand nous le voudrons. Si ces bandits nous surveillent, ils n'y comprendront rien. Apportez votre attirail de cambrioleur, Bellew, ajouta-t-il en riant.

Et tous les trois, ils prirent le chemin de la mer.

Deux heures et demie plus tard, ils accostèrent loin du débarcadère habituel et le marin déclara qu'il sentait venir la pluie, ce qui ne pouvait qu'être favorable à leurs projets. Il donna des instructions à ses hommes et, suivant le plan initial, les trois camarades se séparèrent et se rendirent à la prison par des voies différentes.

La pluie se mit à tomber comme Ferrers gravissait la colline et se changea bientôt en déluge. Le jeune homme, aveuglé, trébuchait dans ce chemin qu'il ne connaissait pas, l'eau ruisselait en cascades sur la pente, il avait peine à distinguer à travers l'averse les formidables contreforts de la prison.

Enfin, après cette pénible ascension, il eut le réconfort de trouver, près de la porte de la forteresse, les silhouettes claires de Billy et de Bellew qui l'avaient précédé.

— Les gardes jouent aux cartes avec la senti-

nelle, lui annonça Bellew avec son flegme habituel. La porte est seulement poussée. Souhaitons que la pluie continue!

— Jamais nous ne reconnaîtrons Christow quand il sortira! grommela le marin.

— Mais si! Ne craignez rien, répondit Bellew. La guérite de la sentinelle est vide, je vais m'y installer et...

— Pas du tout, interrompit Ferrers, c'est moi qui vais m'y mettre, car si quelque incident survenait, on vous reconnaîtrait, tandis que je peux être un touriste égaré qui se met à l'abri de l'orage.

Ce disant, il passa rapidement devant la fenêtre éclairée du corps de garde et se glissa dans la guérite, tout étonné de voir que la sentinelle y avait laissé son fusil et sa baïonnette. Ce relâchement de la discipline tournait en faveur de l'évasion.

Après quelques minutes d'attente — qui lui parurent bien longues — Ferrers commença à s'inquiéter sérieusement : Christow n'apparaissait pas et il n'entendait que le bruit de la pluie sur le toit de bois de la guérite. Que se passait-il? Le geôlier les avait-il trahis? Les marins du capitaine avaient-ils été imprudents, ou son pauvre ami était-il trop malade ou affaibli pour profiter de l'occasion inespérée qui s'offrait à lui?

Incapable de subir plus longtemps cette anxiété, Ferers se décida à quitter son abri et, s'emparant du fusil, s'approcha de la grande porte que Bellew avait affirmé n'être pas fermée, s'apprêtant à jouer le tout pour le tout et aller

chercher Dave jusqu'au fond de sa cellule. Quand, tout à coup, la poterne s'ouvrit lentement et une silhouette apparut : un homme au visage blafard éclairé par la lampe du corps de garde.

— Dave! cria Ferrers joyeux. Dave!

Un son inarticulé sortit des lèvres de l'apparition, qui avançait lentement, à pas chancelants, et qui trébucha et tomba quelques mètres plus loin. Comme l'homme, épuisé, faisait un effort pour se relever, Billy sortit de l'ombre et courut à son secours. Bellew se précipita également et aida le marin à charger Dave sur ses épaules.

Pendant cette opération. Ferrers, fusil en main, fixait la fenêtre du corps de garde, en proie à la plus vive inquiétude. Si la porte s'ouvrait, quelle tragédie à l'horizon! Il était prêt à une résistance désespérée si la liberté de Christow était menacée.

Jetant un rapide coup d'œil vers ses amis, Ferrers vit que le marin, accompagné de Bellew, s'éloignait doucement avec son fardeau. Le jeune homme commençait à espérer en la réussite finale, quand les choses changèrent brusquement d'aspect : une forme blanche accourait sous la pluie, dans la direction du corps de garde. Ferrers devina immédiatement que l'homme — quel qu'il fût — avait surpris l'évasion et se disposait à donner l'éveil. Le jeune homme s'avança pour lui barrer le chemin et reconnut l'individu quand il passa la zone éclairée : c'était Henriquez. Ce dernier poussa un cri de bête fauve destiné à alerter la garde, et un couteau brilla dans sa

main. Ferrers, voyant le geste, le para avec son fusil, mais il comprit instinctivement quelle folie il ferait en tuant le misérable. Un meurtre, même à Mozambique, demanderait justice et Henriquez était sans doute tout-puissant. Ferrers, avec la rapidité de l'éclair, se contenta d'assener un violent coup de crosse sur la tête de son ennemi.

A ce moment précis, la porte du corps de garde s'ouvrit; alors, Ferrers épaula et tira par la fenêtre sur la lampe allumée dans la pièce. Puis il jeta son fusil près du corps d'Henriquez et prit la fuite au milieu des cris de consternation des soldats stupéfaits.

Toujours en courant, il soupesait les chances de réussite de l'évasion. La garde perdrait du temps dans la confusion qui avait suivi son coup de feu, et, à moins qu'il y ait eu une autre lampe à portée, se débattrait dans l'obscurité. La découverte d'Henriquez la retarderait encore; et quant à ce dernier, il ne serait pas en état de parler avant quelques heures.

Ferrers souhaitait avec ferveur que la pluie continuât! Ses amis ne pouvaient que progresser lentement, il est vrai, mais mieux valait cette tempête qu'un magnifique clair de lune...

Le jeune homme rattrapa enfin ses camarades et, en quelques mots, leur cria la scène qui venait de se dérouler. Bellew décida aussitôt de se placer en arrière-garde, réglant son allure sur celle du marin.

Quelques minutes s'écoulèrent et la pluie cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé. Au-

dessous de la petite caravane brillaient les lumières de la ville tandis qu'au-dessus d'elle scintillaient des myriades d'étoiles.

Ferrers s'arrêta pour écouter et inspecter l'horizon. Le fantôme massif de la prison dominait l'île et l'on entendait seulement le murmure des palmiers agités par le vent.

— Pas de poursuite! fit laconiquement Bellew.

— Non, répliqua le jeune homme avec ferveur, et tant que le bandit que j'ai assommé ne pourra parler, il n'y en aura pas! Les gardes ne doivent savoir où donner de la tête!

— Oh! ils ne se tourmentent pas outre mesure, répondit Bellew en riant. Ces métis sont trop paresseux pour s'en faire! Ils sont bien capables de laisser l'homme sans secours jusqu'au matin!

Sur ces mots, il prit à son tour Dave sur ses épaules afin de soulager le capitaine et, évitant les rues centrales de la ville, emprunta les coins les plus obscurs de Mozambique, qu'il connaissait admirablement. Les trois amis se plongèrent dans un véritable labyrinthe de ruelles toutes plus malpropres les unes que les autres. Ils enfonçaient dans une boue visqueuse et malodorante, au point que Ferrers se demanda si les habitants de cette ville soupçonnaient l'usage des poubelles!

Ils croisèrent bien quelques passants attardés, mais qui semblaient craindre une rencontre plutôt que la provoquer, et ils arrivèrent enfin à un square dont l'air pur les frappa agréable-

ment. De l'église, qui occupait le fond de la place, partait un chant religieux.

— Une église! s'exclama Ferrers comme surpris d'une telle oasis dans cette ville infernale.

— Oui ! répondit Bellew en riant; s'il y en a une en enfer, elle y est sûrement moins nécessaire qu'ici!

Enfin, les amis débouchèrent sur le quai, respirant avec un plaisir sans mélange la brise marine. Le débarcadère, désert, luisait mouillé sous la lueur des lampes. Le capitaine siffla, deux hommes surgirent de l'ombre et descendirent Christow des épaules de Bellew.

Ferrers s'avança et, se penchant sur son ami :

— Vous voilà sauvé, Dave, lui dit-il doucement.

Dave ouvrit les yeux, regardant dans le vague, et Ferrers comprit qu'il subissait la réaction des souffrances endurées depuis des mois et de la tension nerveuse des dernières heures.

Le capitaine Billy, toujours pratique, déclara que ce qu'il fallait à Christow, c'était surtout manger et boire et qu'il se chargeait de le remettre sur pied promptement. On plaça avec précaution le pauvre garçon à demi conscient dans la chaloupe et Billy y sauta en disant à ses camarades :

— Je vous renverrai les hommes et le bateau pour que vous me rameniez la jeune dame. Voilà votre attirail de cambrioleur, Bellew. Ne vous faites pas pincer et méfiez-vous des lanceurs de couteaux encore une fois! La chaloupe sera prête à vous recevoir. A bientôt, mes fils!

Sur ces mots, la barque s'éloigna. Ferrers la suivit du regard et se retourna ensuite vers son compagnon :

— Vous connaissez le chemin, je vous suis, dit-il.

Ils reprirent le passage qui menait à l'église aux lumières en veilleuses et au jardin du square dont les senteurs exquises embaumaient la nuit tropicale.

CHAPITRE XI

SITUATION DÉSESPÉRÉE

Du square, les amis se plongèrent de nouveau dans le labyrinthe malsain, débouchant enfin dans un endroit tout à fait inconnu de Ferrers. On y voyait, éclairé, un café de troisième ordre, plein d'une clientèle suspecte, passant par toutes les nuances du café au lait au noir d'ébène, sans oublier le jaune citron. Des couteaux ornaient la plupart des ceintures.

Bellew s'arrêta :

— Il faut que je boive quelque chose, dit-il.

Ferrers pensa que ce n'était guère le moment mais il garda un silence sur lequel, du reste, Bellew ne se fit pas d'illusion, car il se mit à rire.

— Je vois que vous me désapprouvez, Ferrers, mais il est nécessaire que je boive maintenant. Je suis trempé jusqu'aux os et j'ai eu les fièvres. Dans une demi-heure, je claquerai des dents et ne serai plus bon à rien si je ne me réchauffe pas avec de l'alcool!

Bellew était certainement sincère, et bien que Ferrers ne pût s'empêcher de penser à la

jeune fille enfermée à Janellas Verdas, il répondit aimablement :

— Oh! s'il le faut, ça va! Mais rappelez-vous les recommandations du capitaine.

— Soyez tranquille, fit Bellew amusé, tout en se dirigeant vers le bar.

Ferrers, resté dans la rue, le vit boire sucessivement trois verres de cognac pur, ce qui ne fut pas pour le rassurer car la tâche qui leur restait à accomplir demandait du sang-froid. Et c'est presque exaspéré qu'il vit un quatrième verre suivre le chemin des trois autres. Sachant qu'un buveur invétéré glisse subitement à une ivresse totale après avoir pris une certaine quantité d'alcool, Ferrers eut la conviction que Bellew ne lui serait d'aucun secours, qu'il allait rester là à s'abrutir jusqu'à ce qu'il tombât assommé sur la table.

Mais en cela Ferrers se trompait. Le quatrième verre vidé, Bellew se détourna du bar et ressortit dans la rue. Ferrers le regarda attentivement. Il était trop tôt pour que l'alcool eût produit son effet, mais déjà Bellew ne semblait pas le même et le jeune homme se demanda s'il ne ferait pas mieux d'entreprendre seul la tentative si hasardeuse de délivrer Molly Christow.

Ils marchaient en silence lorsque Bellew prit la parole :

— Je me sens maintenant tout dispos à jouer le rôle de chevalier galant qui m'est dévolu, dit-il gaiement.

Ferrers demanda, un peu brusquement :

— Qu'allons-nous faire en arrivant au n° 1?

— Cambrioler le n° 2, répondit vivement Bellew. Vous entrerez, grimperez sur le toit et pénétrerez au n° 1 par la trappe pour chercher la jeune fille. Je resterai dans la rue afin de créer un incident si besoin est. Je crois que ce sera très simple.

— Je l'espère, répondit Ferrers, mais en cas de difficultés, je suis décidé à tout plutôt que de ressortir sans miss Molly!

— Voilà ce qui s'appelle parler, reprit Bellew en riant.

Et il ajouta, la langue un peu pâteuse :

— Je ferai de même pour vous rejoindre si vous n'êtes pas sorti dans un délai raisonnable!

Ferrers remarqua l'élocution difficile de Bellew et pensa en lui-même : « Voici le commencement et, quant à la fin... »

Bellew s'arrêta dans le passage qu'ils traversaient et désigna du doigt la lumière qui filtrait d'une maison par les lames des jalousies baissées. Ferrers se rendit compte, subitement, qu'ils étaient à deux pas de la rue Janellas Verdas.

— Je vais en reconnaissance, murmura Bellew. Gardez mes outils, je reviens.

Ferrers prit les outils et Bellew disparut dans l'obscurité. Deux minutes plus tard, il était de retour.

— Tout est tranquille, déclara-t-il, pas une âme à l'horizon. Il y a juste un café ouvert à l'extrémité de la ruelle. Le sort nous favorise.

Ils avancèrent sans bruit jusqu'à la maison vide, et Bellew se mit à l'œuvre, pendant que Ferrers surveillait les alentours.

Enfin, les volets et la fenêtre cédèrent. Bellew tendit à son camarade une petite lampe de poche en même temps qu'une poignée d'outils.

— Vous en aurez probablement besoin, dit-il; mais ayez soin de ne pas éclairer la rue avec votre lampe. Je vais être l'oreille aux aguets, prêt à vous porter secours si j'entends du bruit. Avec un peu de chance, vous devez pouvoir délivrer la jeune fille sans que personne s'en aperçoive.

— Espérons-le, répondit Ferrers.

Et il entra dans la maison.

La lueur de sa lampe lui montra une pièce vide, envahie de poussière et de moisissure. Une porte conduisait à un escalier dans le même état de délabrement. Il monta doucement. A travers le mur contigu, il entendait le va-et-vient de plusieurs personnes du n° 1. Comme il gagnait l'étage supérieur, il n'entendit plus rien. Il se trouvait sous le toit.

La trappe qui y conduisait n'avait pas été ouverte de longtemps et le verrou qui la fermait était si rouillé que Ferrers ne put l'ouvrir qu'à l'aide du ciseau à froid de Bellew. Le jeune homme mit le pied sur le toit, espérant que le craquement assez violent de la trappe n'avait pas éveillé l'attention des voisins. Il écouta. Rien ne bougea.

Les lumières de Mozambique brillaient autour de lui, mais il paraissait être le seul promeneur nocturne des terrasses. Laissant la trappe ouverte pour se ménager une issue en cas de retraite précipitée, Ferrers s'avança à pas de

loup vers le parapet qui séparait les deux maisons, le franchit et se trouva sur le toit du n° 1.

La trappe qu'il connaisasit était fermée de l'intérieur. Le jeune homme s'y attendait, et, se mettant à plat, commença à la forcer.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait dans un escalier obscur et, risquant le tout pour le tout, l'éclaira un instant de sa lampe. Un murmure de voix montait de l'étage inférieur. Ferrers descendit les marches avec précaution et aboutit à un palier, juste devant une porte ouverte. Il se pencha sur la rampe de l'escalier et vit une raie de lumière s'échapper d'une porte entre-bâillée, puis entendit une voix irritée qui criait :

— Vous écrirez cette lettre tout de suite. Je saurai vous y obliger! Oui, oui, ma petite! Sébastien vous dira comment!

C'était la voix de Schwartz. Ferrers attendit impatiemment la suite. A qui parlait le gros homme? Il y eut un court silence, puis Schwartz reprit :

— Vous avez compris, fraülein ? Vous écrirez la lettre.

— Non!

Le mot prononcé nettement sonna comme un défi aux oreilles attentives de Ferrers. « C'est Molly Christow, pensa-t-il. Qu'exige-t-on d'elle? Et de combien de bourreaux est-elle entourée?

— Ecoutez-moi bien, fraülein, reprit la voix de Schwartz, qui faisait effort pour se contenir. Vous ne m'avez pas compris. Vous écrirez la lettre et dès que votre frère aura répondu

vous serez libre et lui aussi. C'est très simple : une petite lettre et tous les ennuis sont finis! Voilà la plume, l'encre et le papier. Allez-vous écrire, fraülein ?

De nouveau, un « non » décisif se fit entendre. La colère de Schwartz ne connut plus de bornes :

— Ah! c'est ainsi! cria-t-il brutalement. Eh bien! vous l'écrirez tout de même. Vous vous figurez peut-être que cet idiot d'Anglais que vous avez appelé va venir à votre secours ! Il est mort! Henriquez s'en est chargé, et votre frère mourra aussi dès demain si vous ne lui écrivez pas que vous êtes en danger, qu'il ne peut vous sauver qu'en nous disant ce que nous voulons savoir. Si vous ne voulez pas écrire, une lettre partira avertissant votre frère de ce qui vous arrivera à vous. Tenez, Sébastien va vous dire ce que nous ferons de vous. Vous ne connaissez pas Sébastien? Eh bien! je vais vous le présenter...

L'Allemand eut un gros rire et indistinctement Ferrers entendit une autre voix qui chuchotait — sans doute la menace faite à la jeune fille. Ses craintes se trouvèrent confirmées en entendant soudain Molly crier avec horreur :

— Oh ! vous ne seriez pas aussi misérables, aussi vils!...

Un brusque silence suivit ces paroles, puis une femme dit en portugais :

— Vous avez trop effrayé cette sotte! La voilà évanouie et maintenant il faut attendre qu'elle revienne à elle!

— C'est possible! Mais en retrouvant ses sens elle se rappellera et écrira la lettre. Vous verrez ! C'était le meilleur moyen...

Les phrases qui suivirent devinrent inintelligibles à Ferrers qui comprit que Schwartz et ses associés discutaient la situation. L'Allemand donna ensuite un ordre :

— Portez-la dans sa chambre, dit-il, et laissons-lui une heure pour réfléchir. Si elle ne cède pas, tant pis pour elle!

Ferrers frémissait de colère. Il fut tenté de faire une brusque entrée chez ces bourreaux, revolver en main. Si Molly n'était pas évanouie, il aurait pu risquer cette tentative, mais l'état dans lequel elle était l'empêcherait d'agir comme il le faudrait. Il valait mieux qu'on la transportât chez elle, là il pourrait sans doute la rejoindre et dès qu'elle aurait repris ses sens, il l'emmènerait par le chemin dont il s'était servi pour venir.

Un bruit de pas interrompit ses réflexions et une voix de femme se fit entendre :

— Inutile de monter l'escalier. Déposez-la chez Benicia, c'est plus près.

Ferrers maudit l'inconnue pour ce changement inopportun. La tâche qui paraissait facile allait s'en trouver beaucoup plus ardue. Dissimulé dans l'ombre, le jeune homme vit deux hommes qui portaient Molly Christow ouvrir une porte juste au-dessous du palier où il se tenait blotti. Puis, leur fardeau déposé, ils rejoignirent Schwartz et la femme qui étaient restés dans la pièce.

Tandis qu'il hésitait, se demandant quel était le meilleur plan à adopter, il entendit parler les bandits entre eux.

La voix de femme disait :

— Juan est bien en retard! Ce maudit Anglais...

Juan désignait Henriquez, sans aucun doute. Dans ce cas, en effet, il serait bien en retard! La porte s'ouvrit toute grande et la grosse masse de Schwartz apparut. Quelqu'un dut lui poser une question de la chambre, car il répondit à cet interlocuteur invisible :

— Une heure, pas plus et nous en finirons avec cette affaire!

Schwartz sortait ! Ferrers aurait pu crier de joie car Schwartz était, en somme, l'âme de la bande et le plus dangereux de ces bandits. Son absence était pour le jeune homme un atout inespéré. L'escalier craqua sous le poids de l'Allemand et la porte de la rue se referma bruyamment.

Pourvu que Bellew ne se trouve pas nez à nez avec lui, pensa Ferrers, et que Schwartz ne remarque pas la fenêtre ouverte de la maison voisine! Il tendit l'oreille anxieusement. Aucun bruit suspect ne lui parvint. Ce fut seulement le tintement de verres et quelques bribes de phrases venant d'en dessous qui apprirent à Ferrers que les hommes restés dans la pièce buvaient en jouant aux cartes.

Le moment était venu. Il quitta ses souliers, les attacha par les lacets autour de son cou et commença à descendre l'escalier avec des pré-

cautions infinies. Sur le palier, il y avait deux portes : l'une fermée, l'autre entr'ouverte. N'ayant point entendu de porte se refermer après le transport de Molly, Ferrers en déduisit que la jeune fille devait reposer dans la pièce entr'ouverte. Il s'y glissa. A l'intérieur régnait une complète obscurité. Ferrers ne distinguait rien, n'entendait pas un souffle, et pourtant il sentait une présence.

Il souhaitait que Molly Christow fût encore évanouie, tant il craignait que son apparition innattendue pour elle lui arrachât un cri.

Il alluma sa lampe dans sa poche afin que le déclic du bouton ne le trahît pas et projeta avec précaution un rayon de lumière, découvrant ainsi le lit sur lequel gisait la jeune fille, les yeux fermés. Son intense pâleur faisait ressortir la finesse de ses traits, et l'attitude pitoyable de ce corps charmant, immobile comme la mort, émut Ferrers au plus profond de lui-même. A ce sentiment se joignit une indignation violente quand il s'aperçut que les frêles poignets et les chevilles délicates étaient enchaînées. « Les brutes! pensa-t-il. Traiter de cette sorte une enfant sans défense! »

Ces chaînes d'acier compliquaient encore la situation. Il s'approcha, et la lumière tomba d'aplomb sur le doux visage. Les paupières battirent et les grands yeux s'ouvrirent pendant qu'un soupir s'échappait de la poitrine de Molly.

— Chut ! fit vivement le jeune homme, à voix basse, afin de prévenir toute exclamation dangereuse. C'est moi, miss Christow. Ferrers... Ne

parlez pas, ne bougez pas, sinon ces malandrins vont se précipiter ici s'ils savent que vous êtes revenue à vous.

— Je... je me suis évanouie?

— Non sans cause, je suppose!

— Oh! frissonna Molly, cet homme!

— Ne craignez rien, interrompit Ferrers. Ces misérables perdent leur temps. Votre frère est sauvé et en sûreté sur le bateau du capitaine Billly, depuis deux heures.

— Mon Dieu! Mon Dieu! quel bonheur! murmura Molly d'une voix entrecoupée.

— Chut ! Chut ! Ces ruffians pourraient entendre. Il faut que je vous emmène d'ici au plus vite. Laissez-moi regarder ces chaînes.

Quand il eut terminé son examen, il voulut dissimuler son ennui aux yeux bleus fixés sur lui avec tant de gratitude et d'anxiété.

— Elles sont fines mais solides, dit-il. Avec mes outils, je pourrais sans doute en venir à bout, mais il faudrait du temps et le bruit nous trahirait. Je vais vous porter.

— Oh! oui, oui, tout pour quitter cette maison! fit la pauvre Molly.

— Alors, essayons. Schwartz est sorti. Les autres boivent et jouent aux cartes en attendant votre réveil. Partons au plus vite.

Il posa sa lampe sur le plancher et se baissa pour prendre la jeune fille dans ses bras. Le regard de Molly se remplit de larmes :

— Sans vous, murmura-t-elle plus bas encore, Dave et moi...

— Je vous en prie, chuchota Ferrers. Dave est mon ami et vous...

Il n'acheva pas sa phrase, mais reprit :

— Nous allons gagner le toit, descendre dans la maison vide; j'ai un ami qui attend dans la rue.

Il souleva la jeune fille, et en la voyant rougir, sentit son cœur battre de façon désordonnée. Les cheveux blonds frôlaient son visage et il fut tenté de lui dire à l'oreille des mots auxquels il ne songeait pas quelques instants auparavant. Mais le bruit de la porte de la rue se refermant avec fracas le ramena à la réalité. Quelqu'un était entré et montait l'escalier. Schwartz, peut-être? Il allait apercevoir la lumière. En un clin d'œil, Ferrers éteignit sa lampe.

— Attendons, murmura-t-il, nous ne pouvons sortir maintenant.

Fous d'inquiétude, ils se turent, immobiles. Les pas se rapprochaient. On entendait, dans la pièce voisine, les exclamations communes d'un joueur malheureux. Ferrers songeait qu'à peine l'inconnu serait entré à côté qu'il lui faudrait tenter de fuir avec son précieux fardeau.

Les pas se rapprochaient toujours. Quelqu'un s'arrêta devant la porte entr'ouverte et écouta. Puis on entendit gratter une allumette qui ne prit pas feu. L'inconnu fit un pas en avant. Le cœur de Ferrers battait à se rompre. Il sentait Molly trembler contre lui. Enfin une autre allumette s'enflamma et la fumée odorante d'une cigarette toucha leurs narines.

Ferrers devina un visage plutôt qu'il ne le vit. Une voix féminine fit entendre un éclat de rire et s'écria ironiquement :

— Quelle situation vraiment romanesque, monsieur Ferrers!

Benicia! Avant que Ferrers ait pu faire un mouvement, la jeune femme recula, ferma la porte et donna l'alarme.

CHAPITRE XII

LA FUITE

Molly étouffa un soupir d'angoisse. Ferrers se pencha vers elle :

— Le moment est terrible, murmura-t-il, je le sais, mais ne perdez pas courage.

— Ils vont vous tuer, sanglota la jeune fille comme il la déposait sur le lit.

— Peut-être, fit-il gravement, mais ce n'est pas sûr. Schwartz n'étant pas là, la bande n'osera pas user de moyens extrêmes.

Il y eut sur le palier des pas précipités, puis la porte s'ouvrit brusquement et un flot de lumière inonda la pièce. L'homme appelé Sébastien se tenait sur le seuil, une grosse lampe à la main.

Voyant le revolver de Ferrers braqué dans sa direction, le bandit s'arrêta subitement. La peur se lisait sur son visage et la lampe tremblait dans sa main. Il ne s'attendait certes pas à ce spectacle. Mais d'autres individus se pressaient derrière lui, deux hommes et une femme. Une voix masculine cria avec colère :

— Poussez-vous, idiot!

Sébastien obéit et déposa la lampe sur une table auprès de lui.

— Maintenant, vous! hurla le nouveau venu à Ferrers, lâchez votre arme.

Ferrers se mit à rire.

— Non, mon ami, dit-il, je ne lâcherai rien du tout.

Une lueur féroce passa dans les prunelles du bandit. Ferrers, devinant son intention, fit un bond de côté au moment où une balle alla fracasser deux lames de la jalousie avant de se perdre dehors. Instantanément, Ferrers tira à son tour et le bandit poussa un cri de douleur : il avait le poignet cassé.

Sébastien, affolé, battit en retraite. A travers la fumée, le jeune Anglais aperçut la figure cramoisie de rage de senora Henriquez. Mais sur un ton doucereux qui contrastait étrangement avec la fureur qui brillait dans ses yeux sombres, elle demanda en portugais :

— Senor, que faites-vous dans cette maison?

Ferrers, dans la même langue, lui répondit :

— Est-il nécessaire de me poser cette question, senora?

— Vous l'avouez, alors! cria-t-elle oubliant toute douceur, vous êtes venu ici pour cette petite idiote ?

— Pour miss Christow, oui.

— Et vous espérez l'emmener avec vous?

— J'ai, en effet, cet espoir, répondit Ferrers tout en ne perdant pas de vue le groupe.

— Fou que vous êtes! Dans quelques instants vous n'existerez plus!

— Je n'éprouve pas encore de symptômes d'agonie, répliqua-t-il avec un sourire qui masquait une véritable appréhension.

— Tout viendra en son temps! Nous avons la nuit devant nous, et si vous pensez vous échapper, vous vous trompez étrangement. Nous sommes quatre pour vous barrer la route et bientôt nous serons deux de plus.

— Une armée ! ricana le jeune homme, espérant la pousser à bout et obtenir des détails.

— Oh ! repartit la senora, vous faites le brave, mais vous ne tarderez pas à déchanter. Vous ne semblez pas vous rendre compte de la situation. Vous vous êtes mêlé de ce qui ne vous regarde pas et...

— Excusez-moi, senora, je ne suis pas de votre avis!

Un instant, la colère étouffa littéralement la jeune femme et elle ne put prononcer une seule parole. Pendant ce court silence, Ferrers entendit un léger bruit venant de l'escalier, que personne autre que lui ne sembla remarquer.

Tout à coup, la senora cria avec rage :

— Je vais vous prouver que j'ai raison!

Et avant même que Ferrers ait pu s'en apercevoir, il fut empoigné et des mains vigoureuses lui emprisonnèrent le cou. Il se débattait sans pouvoir se délivrer, et sentit bientôt le sang affluer à son cerveau. Ses oreilles se mirent à bourdonner. Il étouffait. Quelqu'un bouscula la lampe qui s'éteignit. Ce fut un moment de confusion. Puis il sentit une main qui tâtonnait sa

poitrine. La pointe d'un couteau perça ses vêtements.

— Vous sentez cela, l'Anglais? ricana senora Henriquez.

Mais ses paroles s'achevèrent là. Soudain, l'obscurité fut rayée d'un jet lumineux déconcertant par son apparition inattendue. Ferrers cligna des paupières et l'homme et la femme qui allaient le poignarder reculèrent d'un pas.

— Lâchez ce couteau ! Et vite, par Dieu !

Bellew, d'une voix épaissie par la boisson, mais d'un ton péremptoire, commandait à ses ennemis.

Le couteau tomba et rebondit sur le parquet. Le rayon lumineux dépassa la figure de Ferrers et alla éclairer celle de la femme qui se tenait derrière lui.

— Et quant à vous, reprit Bellew, tâchez de ne pas embrasser de nouveau ce monsieur!... Sinon, je vous promets de viser une jolie oreille et de la détacher!

La senora cracha une injure et recula d'un autre pas.

— Frottez une allumette, mon vieux, dit encore Bellew en s'adressant à Ferrers, et donnez de la lumière si possible. Je tire sur le premier qui bouge.

Ferrers aspira une longue bouffée d'air, extirpa de sa poche sa boîte d'allumettes et alluma la lampe.

Voici le tableau qui s'offrit à ses yeux : senora Henriquez, debout, tremblait de rage ; Benicia, tout contre le lit où était allongée Molly

Christow, semblait prête à défendre sa proie si on essayait de la lui enlever ; l'homme blessé par Ferrers s'appuyait au mur et Sébastien s'était accroupi dans le coin le plus près de la porte.

Sur le seuil se tenait Bellew qui dévisageait tout ce monde d'un regard un peu trouble, mais la main qui menaçait ne tremblait pas.

Alors, la senora Henriquez qui, elle aussi, l'avait dévisagé, s'écria :

— Vous, vous, est ce possible?

Bellew s'inclina, et, ironiquement :

— Toujours à votre service, Isabella !

La jeune femme donna libre cours à son courroux, mais Bellew n'y prit point garde.

— Tous dans ce coin, ordonna-t-il, près de la dame qui rugit, et vite!

Malgré sa parole embarrassée, Bellew était redoutable et les bandits le comprirent. Les uns après les autres ils rejoignirent la senora.

— Maintenant, mon ami, fit-il en s'adressant à Ferrers, si vous voulez prendre miss Christow, je tiens cette vermine en respect.

Ferrers s'approcha vivement du lit où Molly le regardait avec autant de peur que de gratitude. Il se rappela tout à coup les chaînes.

— Un de ces individus a sûrement la clef de ce cadenas, dit-il à Bellew.

— La clef! fit Bellew d'un accent sauvage.

— Nous ne l'avons pas, répondit promptement Sébastien, Schwartz l'a emportée.

— La peur fait jaillir la vérité! ricana Bel-

lew. Je crains, Ferrers, que vous n'ayez à vous passer de cet instrument.

Ferrers prit Molly dans ses bras et sortit de la pièce. Sur le palier, il entendit des pas incertains venant de la rue, puis quelqu'un qui essayait d'ouvrir la porte extérieure. A voix basse, il recommanda à Bellew de se méfier, et, au lieu de descendre, il monta l'escalier qui devait les conduire sur le toit. Au moment de franchir la trappe il entendit la porte d'entrée se refermer. Il aurait aimé assister Bellew mais avec Molly dans les bras, il ne pouvait attendre davantage, et Bellew, du reste, était de taille à se défendre. Il reprit donc, pour sortir avec son précieux fardeau, le même chemin qu'il avait emprunté pour entrer et se retrouva bientôt dans la rue. Il faisait très sombre et l'orage ayant transformé la poussière en une boue épaisse, le chemin était glissant et dangereux. Les quelques personnes qu'ils croisèrent passèrent comme des ombres sans s'occuper de Ferrers ni de sa compagne. Enfin, le jeune homme atteignit le tournant de la ruelle d'où l'on pouvait déjà apercevoir une étendue plus claire qui laissait deviner la mer. Un peu haletant, car malgré ses forces le poids de la jeune fille se faisait sentir, Ferrers vit arriver avec joie le moment où Molly serait enfin en sûreté dans la chaloupe du capitaine Billy.

Mais cette joie fut de courte durée, car à cet instant précis une masse sombre s'interposa soudain entre les jeunes gens et la lueur qui venait de la mer. Quelqu'un arrivait en sens inverse,

qui allait les croiser. Ferrers ne distinguait qu'une épaisse silhouette et espérait que ce promeneur attardé les dépasserait simplement comme les autres quand, à environ trois mètres de distance, l'homme braqua sur eux une lampe électrique et une exclamation rompit le silence:

— Par l'enfer!

Schwartz ! Ferrers reconnut aussitôt sa voix. L'heure la plus critique avait sonné. Ferrers le comprit et se demandait ce qu'il devait faire quand retentit le gros rire de son ennemi.

— Est-ce vraiment M. Ferrers et la petite fraülein ? Vous allez respirer l'air du large ? Mais ce n'est pas bon, la nuit, pour la jeunesse! Alors, demi-tour, je vous prie, jusqu'à la maison! Je fermerai la marche!

Pour un homme adossé à un mur, une femme dans les bras, la situation semblait désespérée!

Cependant, Ferrers serra les dents et ne céda pas.

— Non, Schwartz, dit-il, je ne bougerai pas!

L'Allemand eut un ricanement sauvage :

— Non? Vous voulez que je porte moi-même la petite fraülein ? Vous êtes fou, mon ami ! Du reste, gare à vous si dans deux minutes vous n'avez pas pris la direction de la maison.

— Oh ! faites ce qu'il vous dit ! implora Molly, tremblante.

Mais Ferrers ne remua pas d'une semelle. De nouveau, la lueur venant du port avait disparu, masquée par une autre personne qui entrait dans la ruelle. Ce pouvait être un complice de Schwartz ou un passant qui ne voudrait pas se

mêler à une querelle entre inconnus! Mais il y avait aussi une chance sur cent pour que ce soit un citoyen courageux qui viendrait à l'aide!

— Et qu'est-ce que vous me ferez, quand je serai rentré? demanda-t-il pour prolonger la conversation.

— Je vous jure... commença Schwartz.

— Vous peut-être, interrompit Ferrers, mais les autres? Fortuna a le bras cassé...

— Quoi? Vous avez blessé Fortuna?

— Hélas! par une regrettable nécessité...

Le jeune Anglais, tout en parlant, mesurait la distance qui les séparait encore de l'homme qui avançait.

— Alors, vous accumulez des griefs contre vous, reprit l'Allemand. Mais, enfin, je vous promets de vous défendre.

Le passant, au même instant, glissa dans la boue, et à ce bruit, Schwartz éteignit sa lampe.

— En route! Ou gare à vous deux! grogna-t-il entre ses dents.

Ferrers eut envie de rire de cette menace ridicule, car il savait bien que Schwartz, pour rien au monde, ne chercherait à se venger sur la jeune fille avant d'avoir obtenu de son frère les renseignements qu'il désirait. Mais l'intrépide jeune homme feignit une extrême frayeur :

— Seigneur! fit-il à voix basse, vous auriez tout de même pitié d'une jeune fille, Schwartz!

— Marchez! grogna encore une fois le gros homme.

Ferrers ne bougea pas. Le passant était maintenant tout près d'eux. Quelques secondes

encore et Ferrers pourrait risquer la chance de l'interpeller. Mais l'inconnu glissa de nouveau dans la boue et vint s'étaler presque aux pieds du petit groupe.

— Oh! zut! commença l'homme.

Au son de cette voix, le cœur de Ferrers se dilata d'aise. Sans perdre un instant, de son bras gauche il serra la jeune fille contre lui, et, dégageant sa main droite, il envoya à son ennemi un vigoureux coup de poing qui l'atteignit à l'épaule, tout en criant :

— A mon secours, Billy !

Schwartz jura violemment et essaya d'arracher de sa ceinture une matraque qui y était suspendue. Mais le capitaine Billy fonçait déjà sur lui et lui décochait une bourrade qui le fit chanceler en arrière.

— Ça va, mon fils? cria le marin en voyant Ferrers adossé au mur.

— Oui, Billy, mais attention à la matraque!

Cependant l'Allemand ne voulut point en entendre davantage et tout en blasphémant se mit à fuir dans la nuit.

Capitaine Billy écouta les pas lourds s'éloigner en pataugeant, et éclata de rire.

— Quel vieux poltron! fit-il de sa voix tonitruante.

Puis il s'arrêta brusquement en entendant un choc sourd.

— Il s'est heurté contre quelqu'un, continua-t-il. Ecoutez-moi ce bruit !... Mais c'est Bellew?

Il hurla :

— Bellew!

C'était bien Bellew en effet qui, dans l'obscurité, ne reconnaissant pas le passant, s'excusait de façon bourrue.

— Ne vous excusez pas, Bellew, criait toujours le capitaine. Cognez sur ce malandrin. C'est Schwartz! Tapez dessus et venez nous rejoindre avant que tout ce raffût n'ait attiré sur nous la damnée police de la ville!

Le conseil était sage. Il était temps de mettre Molly Christow en sûreté.

Ferrers reprit sa marche et la jeune fille murmura :

— Comment pourrai-je assez vous remercier?

— Oh ! répondit-il en riant, nous verrons ça plus tard!

— Quel est cet homme? demanda-t-elle. Pas l'Allemand, l'autre?

— Le capitaine Billy Boston, un ami de votre frère, et le mien, et le maître du bateau sur lequel nous allons nous réfugier.

— Et celui qu'il a interpellé?

— L'ami qui a tenu tête à la bande pendant que je vous emportais et qui nous a sauvés à ce moment-là.

Ils atteignirent le bord de la mer, et, suivi de Billy et de Bellew, se hâtèrent d'embarquer dans la chaloupe prête à les recevoir. Elle s'éloigna aussitôt du bord le plus rapidement possible et le capitaine eut un rire bref.

— Sauvés!... Pour le moment!...

— Pour le moment? dit Ferrers.

— Mais oui! Nous n'avons que peu d'avance sur la bande, et s'ils nous rejoignaient, c'est

l'emprisonnement général pour nous! Sûrement le métis que vous avez mis knock-out près du corps de garde est revenu à lui. Et il aura parlé. Ah! mais du reste, Bellew l'a vu...

— Oui, reprit le chasseur, c'est lui qui est entré au n° 1 après votre départ, Ferrers. Je l'ai de nouveau assommé mais il avait certainement raconté son histoire à la prison.

— Donc, nous n'avons qu'à lever l'ancre le plus vite que nous le pourrons, continua le capitaine, sinon on mettra l'embargo sur mon bateau. Heureusement qu'il est sous pression ! Le voilà le vieux rafiot! Dieu soit loué!

Il regarda en arrière :

— Rien encore à l'horizon. Avec un peu de chance nous nous en tirerons. Mais du courage et de l'allure, mes fils, sinon, pour nous ce soir la forteresse de Mozambique!

CHAPITRE XIII

SAUVÉS

Vingt minutes plus tard, appuyé au bastingage des *Sept-Sœurs*, Ferrers fixait la terre par delà l'eau scintillante sous les étoiles. Une certaine activité régnait sur le quai. Il vit une chaloupe éclairée par une lanterne s'approcher de l'embarcadère.

— Soldats et policiers! dit-il à Bellew cramponné près de lui.

— Oui! répondit celui-ci dans un rire étrange, tout en pointant le doigt dans la direction de la vieille forteresse, qui se détachait, masse sombre, dans la nuit étoilée. Voilà où nous irons si nous sommes pris!

Ferrers frissonna. Il fixa de nouveau l'embarcadère. La lanterne brillait toujours dans la chaloupe mais des ombres y semblaient maintenant entassées.

— Ils s'embarquent, murmura-t-il.

Le capitaine cria des ordres. Un bruit sourd, une vibration continue annoncèrent que le navire se mettait en route.

Ferrers regarda encore la terre. La chaloupe la quittait!

— Nous avons gagné... tout juste d'une demi-tête! dit Bellew.

Les *Sept-Sœurs* prenaient de la vitesse. Ferrers sentit un poids glisser de ses épaules.

De la chaloupe partaient des coups de sifflet stridents qui signifiaient au vapeur de stopper. Le capitaine Billy les entendit peut-être mais n'y prit point garde. Les coups de sifflet redoublèrent. La sirène des *Sept-Sœurs* leur répondit d'un accent ironique. Quelqu'un de la chaloupe cria dans un porte-voix. Les paroles n'étaient pas distinctes, mais c'était, à coup sûr, un nouvel ordre de stopper. Le bateau passa outre. Sa vitesse s'accrut et la chaloupe perdait de la distance. Soudain des éclairs en sortirent. Un tir en règle était lancé contre les *Sept-Sœurs*. Des balles frappèrent l'eau.

— Ils tirent! Mon Dieu! Baissez-vous, Ferrers, Bellew!

Les deux amis s'aplatirent sur le pont. Une nouvelle volée de balles s'abattit tout près du bateau. Le capitaine Billy jura comme un forcené, puis il cria à ses camarades :

— Les bandits! Tirer sur le navire d'une nation alliée! Pour deux sous je... Les misérables!

Le reste de ses paroles se perdit dans le vent et Ferrers, se soulevant avec précaution, vit que la chaloupe avait cessé la poursuite. Elle décrivait un arc de cercle pour rentrer au port.

Un gros soupir de soulagement lui échappa :

— Nous sommes définitivement sauvés! dit-il joyeusement.

— Oui, répondit Bellew. Grâce au ciel, ils n'ont pas de croiseur à proximité. Il est temps d'aller prendre un verre.

Ferrers n'essaya pas de le dissuader. Même si le brave garçon buvait maintenant jusqu'à être ivre mort, les services qu'il avait rendus permettaient de fermer les yeux sur sa faiblesse! Bellew s'esquiva et Ferrers monta sur la passerelle rejoindre le capitaine Billy.

Le brave homme bouillait d'indignation :

— Tirer sur des gens désarmés, répétait-il furieux. Ils auraient pu blesser l'un de nous!

Ferrers, se rappelant quelques épisodes de la carrière de Billy, demanda d'un ton sérieux :

— Sommes-nous aussi innocents que cela?

— Que voulez-vous dire, mon fils?

— Que dans vos cales, il me semble que j'ai aperçu...

— Oh! je ne nie pas que les *Sept-Sœurs* recèlent quelques fusils. Dans ces parages, il faut bien pouvoir être prêts à se défendre puisque personne ne vous protège! Mais ces métis ignorent ma cargaison et ont cependant ouvert le feu sur nous! Si j'avais obéi à leurs sommations, nous serions déjà en route pour la belle prison que vous connaissez. Et vous appelez ça honnête?

Ferrers réprima une violente envie de rire devant la vertueuse déclaration du marin, mais il s'amusa à le taquiner davantage.

— En effet, répondit-il, mais ils trouveront peut-être à redire à votre attitude?

— Ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent!

Nous avons fait une bonne action en délivrant Christow, eût-il même été coupable du meurtre dont il était accusé!

— Pour cela, je suis de votre avis.

— Songez donc qu'il était anéanti quand je l'ai amené à bord. S'il avait passé une semaine de plus dans cet enfer, il n'aurait pas survécu.

C'était juste. Ferrers, en arrivant sur les *Sept-Sœurs*, était descendu voir son ami. Il l'avait trouvé couché, les yeux fermés, et si émacié, si livide qu'il avait cru qu'il avait devant lui un moribond. A l'heure actuelle, Molly, déjà transformée en infirmière, ne quittait pas son chevet, et l'on ne pouvait qu'espérer que Dave se remettrait. Mais sa convalescence serait sûrement lente.

— Et quels sont vos projets maintenant ? demanda Ferrers.

— Il ne faut pas que je songe, répondit le marin, à aborder dans aucun port de la côte portugaise. Je devrai me tenir en dehors de la zone internationale, sinon quelque croiseur m'enverra un boulet et confisquera mon navire. Non seulement, on reprendrait Dave et on nous arrêterait par la même occasion; mais on visiterait à fond mon vieux rafiot, et alors...

Il fit une grimace.

— J'ai de la contrebande. Non pas que ces fonctionnaires y attachent ordinairement aucune importance, puisque cela leur vaut des bénéfices illicites, mais, par vengeance, ils mettraient l'embargo sur les *Sept-Sœurs*. Donc, il faut que j'évite Quilmane, Beïra, Laurenço où

j'avais pensé faire escale, et nous filerons droit sur Durban où nous serons tous, alors, hors de danger.

— Parfait, répliqua Ferrers, mais, et votre cargaison?

Le marin cligna de l'œil malicieusement :

— C'est du matériel qui peut attendre. De l'acier... que je le vende ici ou là, aujourd'hui ou demain, il y aura toujours amateurs...

— Mais les ports de la côte vous seront fermés un bon bout de temps, Billy?

Le capitaine haussa les épaules :

— Vous ne connaissez pas les fonctionnaires! Ils ne sont pas millionnaires, ils ont besoin d'hommes comme moi pour mettre du beurre sur leur pain! Soyez tranquille, je leur manquerai, et avant qu'il soit longtemps, ils me recevront en fanfare. Ne vous en faites pas, mon fils, je suis rompu au métier!

Rassuré, sur un cordial « good-bye », Ferrers se dirigea vers sa cabine. En passant devant le carré, il vit Bellew attablé devant une bouteille encore bouchée et deux verres vides, qui fumait tranquillement sa pipe. Un tire-bouchon gisait auprès de la bouteille. Surpris de cette abstention, Ferrers regarda le chasseur qui répondit à sa question muette sur un ton de légère amertume :

— Je meurs de soif, mais je vous ai attendu. Boire seul, c'est, pour un homme, la preuve qu'il est tombé bien bas.

Ferrers, sans en demander davantage, déboucha le whisky et poussa la bouteille vers Bellew.

— Non, fit ce dernier, vous d'abord...

Ne voyant en cela qu'un acte de politesse, Ferrers se servit très modérément et son étonnement grandit encore lorsque Bellew s'empara du verre en disant :

— Si cela ne vous fait rien, je prendrai cela pour moi... Vous savez que je ne sais pas me modérer !

Ferrers garda le silence, mais après avoir trinqué avec Bellew, il se demanda pour quelles raisons ce brave garçon était descendu sur cette pente dangereuse de l'ivresse, qu'il essayait avec courage de remonter.

Quelques minutes plus tard, Ferrers, allongé dans sa couchette, pensait à l'histoire que Dave, enfin en sûreté, leur raconterait prochainement sans doute et se demandait où allait aboutir l'aventure commencée dans une rue de Londres. Il pensait aussi à la jeune fille aux yeux bleus si clairs et si doux; et il prit la résolution d'aller jusqu'au bout de l'entreprise, devinant que les bandits de Mozambique ne se tiendraient pas pour battus, et que le frère et la sœur auraient certainement encore besoin d'aide.

CHAPITRE XIV

LE RÉCIT DE CHRISTOW

Quelques jours plus tard, les joues encore bien creuses, mais le regard brillant, Dave Christow raconta son odyssée à sa sœur et à ses amis qui l'avaient délivré.

— L'affaire, commença-t-il, naquit dans l'ancienne colonie allemande de l'Est. Jean Latrobe et moi nous cherchions de l'or, et n'ayant trouvé aucun filon, nous descendions la rivière Ravu, lorsqu'en aval, nous aperçûmes le camp d'un blanc. Nous étions en train de nous demander qui ce pouvait être, quand un grand nègre sortit en courant de la tente dressée près du rivage, et nous fit des signaux qui nous semblèrent désespérés. Il criait en swalihi comme un fou.

« Pensant bien qu'il se passait quelque chose d'anormal, nous nous approchâmes de la rive. Le nègre nous conduisit alors sous la tente d'un homme en proie à une fièvre ardente et blessé d'un coup de feu. La plaie, mal soignée, n'avait pas bon aspect. Il délirait et nous ne pouvions comprendre ce qu'il disait.

« Le Swalihi nous expliqua tant bien que mal que son maître était malade depuis six jours,

qu'auparavant il s'était passé des choses terribles et qu'un autre blanc était mort. Il ne put nous donner aucune explication sur la mort de cet autre blanc, et quand nous lui demandâmes de quelle manière son maître avait été blessé, il se renferma dans un mutisme complet. Ce ne fut que trois jours plus tard, après que la balle eût été extraite et que la fièvre fut tombée, que le blessé, nommé Burcott, put nous donner quelques précisions.

« Il possédait une sorte de petit bazar en bordure de la frontière et y était installé, lorsqu'un beau jour il vit arriver un métis malade. Bien que se méfiant de ce genre d'individus, celui-ci, lui paraissant convenable, il lui donna asile et le soigna. Au cours de son délire, l'étranger laissa échapper des phrases prouvant qu'il se nommait Covitham, qu'il détenait un secret et qu'il était loin d'être sans reproches. Lorsque le visiteur fut sur pied, Burcott eut beau s'y prendre de toutes les façons pour le faire parler, ce fut en vain.

« En général, dans la brousse, quand un homme est aussi réticent, cela signifie deux choses : ou bien qu'il a découvert un trésor, ou bien qu'il a quelque crime sur la conscience.

« Burcott ignorait quel était le cas, lorsqu'un jour, au coucher du soleil, il vit rentrer précipitamment dans le magasin Covitham qui était sorti prendre l'air. Il paraissait épouvanté. Burcott n'avait jamais vu un homme dans un tel état de terreur. Quand le métis put enfin retrouver la parole, il expliqua qu'il venait d'aperce-

voir dans la jungle trois hommes qui le brûleraient vivant s'ils le prenaient, et il impressionna si bien Burcott, que celui-ci, tout en croyant Covitham un peu fou, barricada le magasin en attendant les événements. Ce fut alors que Covitham se confia à son hôte. Il avait besoin de lui pour se défendre contre ses poursuivants et il lui proposa une association qui, disait-il, le rendrait riche. Lui, Covitham, avait découvert une vieille mine portugaise abandonnée depuis l'époque où le sultan Yusuf avait massacré Pedro de Gambon et toute la garnison de Mombase au XVII[e] siècle.

— Or ou diamants ? demanda le capitaine Billy.

— Ni l'un ni l'autre. Si vous saviez!... De l'or blanc... Vous comprenez?

— Du platine! fit Bellew à son tour. Et vous dites qu'il y en a beaucoup?

— C'est ce qu'affirmait Covitham, continua Christow.

— Jamais, remarqua Ferrers, je n'avais entendu dire qu'il y avait du platine en Afrique. Cet homme se trompait peut-être sur la nature du métal?

— Non, Covitham s'y connaissait, ayant séjourné à Goroblagodatsk, en Russie, dans les monts Oural, d'où vient presque tout le platine du monde.

— Et, ajouta Bellew, cela vaut dans les six livres l'once!

— Seigneur Dieu! s'écria le marin. Et vous en avez vu vous-même, Dave, de ce platine africain?

— Oui, un bloc de vingt onces environ. Burcott l'avait sur lui. C'était bien du platine, sans aucune erreur possible. Mais laissez-moi continuer.

« Pendant que Covitham lui parlait, tremblant de peur, écoutant le moindre bruit venant du dehors, Burcott se demandait s'il rêvait ou si son compagnon délirait, si le bloc gris-argent posé sur la table ne brillait pas du seul reflet de la lampe. Mais le fait était là, et la frayeur de Covitham n'était pas feinte. Burcott écoutait avec attention la description de la contrée où se trouvait la mine quand, soudain, un coup violent fut frappé à la porte, qui les fit tous les deux sursauter :

« — Qui est là? demanda Burcott.

« Une voix lui répondit en portugais :

« — Un chasseur qui désire acheter des provisions.

« — C'est Fortuna, ce démon, balbutia Covitham. Pour l'amour de Dieu, n'ouvrez pas!

« Burcott n'avait aucune envie d'ouvrir. Il répondit que, la nuit venue, il fermait le magasin, qu'il avait pris cette habitude à cause des indigènes et que, à son grand regret, le client devrait attendre jusqu'au matin.

« L'inconnu se fâcha et se répandit en injures, mais Burcott tint bon jusqu'au moment où il entendit qu'on essayait d'enfoncer le volet. Furieux, il prit son fusil, menaçant de tirer et, au même moment, le volet céda et une silhouette parut, tenant un revolver de chaque main. Burcott tira trop précipitamment et manqua

l'homme, qui fit feu à son tour, atteignant Covitham, qui se tenait derrière Burcott. Puis le meurtrier se retira en jurant et Burcott s'aperçut alors que son camarade avait reçu un coup mortel.

« Le colon, entendant des voix du dehors, réalisa le danger de sa situation. Si jamais on le découvrait seul en face du cadavre, ses explications ne convaincraient personne. De plus, les ennemis pouvaient revenir et achever leur œuvre en supprimant le témoin du meurtre. Burcott résolut donc de s'enfuir. Il mit le lingot dans sa poche, souffla la lampe et, empruntant une porte située à l'arrière du magasin, il parvint à gagner la brousse sans être découvert. Il y resta caché toute la journée du lendemain et, vers le soir, envoya en reconnaissance le Swalihi qui l'avait accompagné. Celui-ci revint, annonçant qu'à part l'homme assassiné, la cabane était déserte et qu'il n'avait rien vu aux environs. Burcott retourna donc chez lui et constata que le pauvre Covitham avait été minutieusement fouillé par ses ennemis. Il devina aisément que les inconnus avaient cherché sur lui des indications que le malheureux lui avait données de vive voix.

« Sans attendre davantage, et se considérant comme l'héritier naturel du Portugais, Burcott, aidé du Swalihi, enterra Covitham, chargea son canot des provisions nécessaires et, après avoir fermé et cloué portes et fenêtres de son magasin, s'embarqua avec le boy.

« Il se croyait hors d'atteinte; mais à peine

avait-il fait un kilomètre en canot que deux hommes apparurent sur la rive, lui intimant l'ordre de s'arrêter. Il n'obéit naturellement pas. et son serviteur et lui redoublèrent la vitesse de leurs rames. Mais les agresseurs firent feu et le blessèrent. Le noir, heureusement, était dévoué et fidèle. Il continua sa course et une fois loin des bandits, il aborda et soigna de son mieux Burcott qui ne reprit connaissance dans la tente où nous ne l'avions trouvé que quelques jours plus tard.

« En gage de reconnaissance, le colon nous mit au courant de la découverte de Covitham, nous montra le lingot de platine et nous demanda de nous joindre à lui pour retrouver la mine. Comme Latrobe et moi connaissions bien la contrée, nous acceptâmes, et, dès que Burcott fut en état de voyager, nous nous embarquâmes tous ensemble, à l'exception du Swalihi, qui refusa de venir vers la Côte.

« Dix jours après, nous arrivions à Pembini. village perdu et solitaire; mais, dès le lendemain. Burcott sorti pour faire un tour ne revint pas et nous le retrouvâmes poignardé! Tout comme Covitham, il avait été fouillé, et le lingot qu'il portait toujours sur lui avait disparu. Il était facile de comprendre que les mêmes hommes qui avaient poursuivi Covitham étaient aussi les meurtriers de Burcott et que la découverte du platine était cause de tous ces crimes, car personne d'autre ne connaissait le secret.

« Il ne nous restait plus qu'à nous éloigner de ce lieu désert par trop dangereux, et nous

reprîmes la rivière dans un canot indigène. Arrivés à Pemba, un petit steamer nous amena à Mozambique. Malheureusement, nous ne connaissions pas les bandits qui avaient assassiné Covitham et Burcott, et nous ne nous doutions guère de ce qui nous attendait dans cette ville maudite.

« Cinq jours après notre arrivée, Latrobe émit le désir d'aller visiter un paquebot qui venait d'accoster. Je préférai rester à l'hôtel et j'étais en train de dîner tranquillement, quand je fus soudainement appréhendé et arrêté sous l'inculpation du meurtre d'un Portugais quelque part dans le Senjenda... où je n'étais jamais allé. C'était un coup monté. Le magistrat métis, devant lequel je fus traduit, n'écouta même pas ma défense. Latrobe, plus heureux, ne fut pas inquiété, parce qu'on le réservait sans doute pour le cas où je ne voudrais pas parler: les bandits avaient besoin de nous pour les conduire à la fameuse mine. Je le compris d'autant mieux qu'un jour où j'étais de corvée, maltraité par le caporal mulâtre, deux hommes s'approchèrent et donnèrent l'ordre de me ramener dans ma cellule. Là, l'un d'eux, un Allemand...

— Schwartz! fit Bellew.

— Vous le connaissez?

Une flamme de colère s'alluma dans les yeux du convalescent.

— Un de ces jours, je le retrouverai... et alors...

Il ne put terminer, étranglé par l'émotion. Puis, se maîtrisant, il reprit :

— L'autre s'appelait Fortuna : c'était l'individu qui avait forcé l'entrée du magasin et tué Covitham. Les deux complices ne firent aucun mystère de leur conduite à mon égard, et m'exposèrent brutalement que si je leur donnais les renseignements que j'avais recueillis de la bouche de Burcott, je serais libre aussitôt qu'ils auraient eu la preuve de ma sincérité et qu'en attendant je serais traité avec ménagement par trois geôliers. Je refusai avec indignation. L'Allemand, convulsé de colère, m'insulta et me menaça grossièrement, ajoutant que dans moins d'une semaine je le réclamerais à grands cris pour lui avouer ce qu'il désirait savoir.

« A partir de ce moment-là, mon supplice commença. Rien ne me fut épargné : coups, travaux au-dessus de mes forces, privations de nourriture, horrible promiscuité. Chargé de chaînes, je tombai malade de la fièvre et fus laissé sans aucuns soins. Enfin Latrobe parvint à me faire passer une lettre et je pus lui répondre. Puis, le délire me prit et je dus révéler inconsciemment une partie de mon secret, car Schwartz revint et essaya encore de me l'arracher.

« Molly arriva alors à Mozambique. J'avais oublié sa venue et je fus désespéré de la savoir seule dans un endroit aussi dangereux, et qu'elle me trouvât dans un état si lamentable! Je la suppliai de dire à Latrobe de rechercher Ferrers.

— Je suis heureux que vous ayez pensé à moi, Dave, interrompit chaleureusement Ferrers.

— Je savais que vous viendriez et que vous

me sauveriez, mon vieux... Mais quelle attente! Je ne peux pas vous dire ce qu'elle a été. Rien ne vous donnera une idée des tortures qu'on m'a fait subir pour me forcer à parler!...

Sa voix se brisa. Une expression d'horreur se peignit sur son visage et il se mit à trembler.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit Ferrers très ému. Oubliez cette affreuse période. Nous savons...

— Non, non! cria soudain Christow, comme s'il était devenu fou. Personne ne saura jamais, ne pourra comprendre...

Il s'arrêta et fixa un moment la mer calme et bleue, puis il murmura d'une voix sans timbre, d'où toute passion semblait morte, mais d'autant plus terrible :

« Un jour, je retrouverai Schwartz, et je le tuerai comme un chien enragé!

CHAPITRE XV

CRAINTES

Pendant le temps que mit le bateau à atteindre Durban, Dave Christow fit, physiquement, de grands progrès. Sa santé s'améliorait de jour en jour et il engraissait visiblement. Mais Bellew attira l'attention de Ferrers sur une autre question, alors que ce dernier lui faisait remarquer la rapidité de la convalescence de Dave.

— Oui, en effet, approuva le chasseur, son corps est en bien meilleure condition, mais pourrions-nous dire de lui : *Mens sana in corpore sano?*

— Ah! vous aussi, vous avez remarqué?

— Naturellement! Mentionnez le nom de Schwartz devant lui et sa raison paraît l'abandonner. C'est mauvais signe. Ce ne sont pas des accès de colère — ce qui aurait mieux valu — c'est une idée fixe chez lui. Si jamais il rencontre Schwartz, aucune considération, divine ou humaine, ne l'arrêtera!

— Dieu merci, dit Ferrers, il y a peu de chance pour que Dave se retrouve en présence

de cet homme-là. Nous ne retournerons jamais à Mozambique.

— Je le crois sans peine! Mais l'Allemand peut ne pas y être à demeure, vous savez. Il pourrait se faire qu'il vînt de ce côté.

— Mais il ne sait pas que nous sommes ici? Et de toutes façons nous n'y resterons pas longtemps!

— Non, et j'en suis bien aise... J'ai décidé de vous accompagner dans votre expédition, pas pour le platine, mais pour me distraire, et aussi pour vous être utile! Je connais bien ce pays et je préfère explorer et chasser avec vous que seul avec des nègres.

— Voilà une bonne nouvelle, mon cher ami! Vous m'en voyez ravi! Bellew, c'est très chic de votre part!

— Pas du tout. J'agis en égoïste! riposta Bellew en riant. J'ai mes raisons et je vous les confierai un jour ou l'autre! Miss Christow fait-elle partie de la caravane?

— Oui.

— N'est-ce pas un peu risqué de sa part?

— Oh! de nos jours, les femmes n'ont peur de rien...

— Je le sais, mais ce n'est pas une expédition ordinaire que celle-ci, Ferrers. Il peut y avoir du danger. Certain petit incident que personne ne semble se rappeler me le donne à croire.

— Et lequel?

— Il est un fait que Dave, dans sa prison, a divagué dans son délire. Il nous l'a dit lui-même et n'a pas idée naturellement de ce qu'il a pu

révéler de son secret. Mais quelqu'un a entendu, et ce quelqu'un a pu donner des indications à Schwartz ou à tout autre membre de sa bande. N'oubliez pas qu'avant Burcott même, ces bandits avaient eu vent de l'affaire et que s'ils ignoraient où se trouvait l'emplacement de la mine, ils savaient, ils savent, tout au moins, quelle contrée l'abrite. Ils essaieront d'y venir, c'est certain, et voilà la raison pour laquelle je ne trouve pas prudent d'emmener miss Christow. Elle devrait rester ici ou aller en Angleterre.

— Elle n'y consentira pas, répondit Ferrers, sur un ton soucieux. Elle ne veut pas quitter son frère qui, dit-elle, a besoin encore de beaucoup de soins.

— En ce cas, répondit Bellew, gardons pour nous nos craintes. Il est inutile d'alarmer miss Molly. Nous veillerons, voilà tout. Nous sommes trois et il est probable que le capitaine Billy fera le quatrième.

— J'en suis persuadé, surtout qu'il a l'intention de faire reviser complètement son bateau : cela lui donnera au moins trois mois de liberté.

— Bon. Tout va bien alors. Il est précieux, ce petit homme... dans les mauvais jours surtout, ajouta Bellew en riant.

— Et si vous saviez, continua Ferrers, quelles curieuses expéditions il a faites! Demandez-lui, un jour, de vous raconter celle qui l'a conduite au Sahaki. Un véritable épisode de flibusterie!

— Cela ne m'étonne pas. Une fois loin de la côte, il n'y a plus de loi! C'est le charme de l'intérieur, en Afrique! Chacun édicte ses propres

règles et personne ne sait jamais au juste ce qui se passe dans la brousse. Mais voici le capitaine!

En effet, Billy entrait en disant de sa voix tonitruante :

— A boire! Je suis mort de fatigue! La discussion avec ce Shylok d'Ecossais, qui me ruine pour radouber mon rafiot, m'a épuisé!

Les deux amis éclatèrent de rire, et le marin se joignit à eux tout en continuant à assurer qu'il ne lui resterait plus une piastre! Le connaissant, Ferrers ne doutait pas un instant qu'il n'ait obtenu, au contraire, des termes très avantageux et que l'Ecossais en question n'avait pas dû faire un si bon marché!

— Bien sûr que je vais avec vous, continua le marin à la question posée par ses camarades, mais auparavant il faut que je conduise les *Sept-Sœurs* à Port-Elisabeth. Je reviendrai par paquebot vous rejoindre où vous me direz.

— C'est parfait, conclut Bellew. Maintenant, attention! Ne mettons pas les pieds en territoire portugais. Nous serions arrêtés, cela ne fait pas de doute. Nous pourrions, par exemple, choisir Lindi, qui est sous le protectorat britannique, comme point de repère... et de départ pour l'expédition. Ce n'est pas très loin du district où nous nous rendons. Ferrers et moi pourrions partir en avant pendant que Dave se reposerait encore un peu, et vous rejoindriez, capitaine, avec miss Molly et lui.

— La jeune dame nous suit? demanda tranquillement le marin.

— Impossible de l'en empêcher, apparemment, répondit Bellew.

— Oh! je n'y vois pas d'inconvénient. Nous serons assez nombreux pour veiller sur elle!

Le lendemain, le vapeur levait l'ancre, ayant à bord Molly et son frère. Trois jours plus tard Ferrers et Bellew s'embarquaient pour Dar-es-Salaam et, de là, ayant acheté provisions et objets nécessaires à l'expédition, reprirent la mer jusqu'à Lindi où les rejoignirent, six semaines après, le capitaine et les Christow.

Dave était méconnaissable. Impossible de croire qu'il eût supporté de si terribles épreuves. Sa sœur était radieuse et Billy dans la joie de les ramener en si parfaite santé.

Molly aborda Ferrers avec un rire heureux :

— Quand commence le pique-nique? demanda-t-elle.

— Votre âne vous attend, répondit gaiement le jeune homme.

— Un âne! Mais je n'en ai pas monté depuis mon temps de pensionnaire! Et à cette époque celui que je montais refusa catégoriquement de marcher et me jeta honteusement à terre. Où est celui qui m'est destiné?

Ferrers le lui désigna. Elle le trouva charmant.

— Un âne blanc, s'écria-t-elle. Je n'en avais jamais vu. Je suis sûre qu'il gagnerait, rien qu'à le voir, le Derby des ânes! Quand partons-nous?

— Demain.

— Oh! que je suis contente!

Elle exultait, mais cependant un nuage — que ne fut pas sans remarquer Ferrers — vint as-

sombrir son regard. Ce nuage passa et elle s'écria gaiement :

— Je vais essayer « Chevalier Blanc » dès maintenant!

Elle disparut en courant et revint bientôt vêtue d'une blouse de tussor et d'une culotte de cheval, les joues animées, les yeux brillants.

— Quel épatant garçon vous faites! ne put s'empêcher de dire le marin.

Et tous les trois se mirent à rire.

Le lendemain, la caravane était prête à prendre le départ avant l'aube. Comme il faisait encore sombre, la rivière semblait un miroir terni par la brume, et les arbres, des fantômes; mais déjà les tourterelles roucoulaient doucement. Le chef des porteurs engagé par Bellew, après avoir passé en revue ses hommes et leurs fardeaux, revint vers le chasseur :

— Tayari Bwana ! dit-il.

Bellew donna un ordre que répéta l'indigène, et la file se mit en route, ombres indécises dans la demi-obscurité.

Molly, montée sur son coursier blanc, ne vit pas se renouveler la scène de son enfance! L'âne se mit docilement en route tandis que la jeune fille riait de son succès auprès de Ferrers, son cavalier. Le jeune homme, lui, était pensif, il songeait à l'avenir. Quelque part, là-bas, derrière ces montagnes, se dressait un rocher dont les flancs recélaient un métal précieux qui enrichirait ceux qui le mettraient au jour... Mais pour le moment, cette perspective dorée pâlissait devant les yeux rieurs et charmants de Molly

Christow. C'était là et non pas dans les horizons plus lointains qu'était, pour lui, la véritable aventure, et l' « Or Blanc » qui avait déjà causé la mort de trois hommes n'existait pas à côté du délicieux visage qui se détachait sur la nuit comme un lis blanc.

Ferrers ne s'était point fait illusion sur ses propres sentiments depuis la nuit même où la jeune fille l'avait sauvé de la mort sur les toits de Mozambique.

Que lui réservait leur retour de cette dangereuse expédition? Dave y trouverait le platine, capitaine Billy et Bellew, le plaisir qu'ils en espéraient, mais lui, verrait-il son désir se réaliser? Et comme il se posait cette question, il regarda Molly dont les yeux brillaient dans la pénombre.

— A quoi pensez-vous? lui demanda-t-elle gaîment.

— Oh! c'est un secret! répondit-il sur le même ton.

— Je vous achète ce secret pour deux sous!

— Il vaut beaucoup plus cher que ça! En réalité, il est hors de prix, repartit Ferrers en souriant.

Ils redevinrent silencieux, subissant l'influence de l'heure et du lieu. Les arbres qu'ils dépassaient semblaient irréels; des senteurs étranges se dégageaient des buissons, le mystère enveloppait toutes choses.

Bientôt le soleil se leva, éblouissant le monde de sa lumière radieuse. Aussitôt les porteurs, muets jusque-là, se mirent à bavarder, l'air se peupla de myriades d'insectes dont les ailes bril-

laient de teintes aussi innombrables que fantastiques; les oiseaux s'appelaient de branches en branches; les grillons, étourdissants, ne ménageaient pas leurs crécelles, et Molly riait du seul bonheur de vivre. Peu à peu son sourire disparut et son visage prit une expresison de gravité. Elle fixait son frère qui marchait quelques mètres en avant. Ferrers remarqua son anxiété:

— A mon tour de vous demander ce à quoi vous pensez? dit-il.

Elle le regarda sans que l'inquiétude qui la hantait disparût et répondit par une question :

— Vous rappelez-vous, demanda-t-elle, la caricature qu'a faite Max Beerbohn sur le xx^e^ siècle?

Ferrers fit un effort de mémoire.

— Vous voulez parler de la toile qui représente un jeune homme blessé ne voyant devant lui qu'un point d'interrogation, tandis que l'homme du dix-neuvième semble épanoui de béatitude?

— Oui, répondit-elle, et se tut.

— Je ne vous comprends pas très bien, reprit le jeune homme.

— Non? C'est pourtant très simple. (Molly regarda son frère puis le paysage qui l'environnait.) Tout cela se résume pour moi en un grand point d'interrogation! Que me réserve l'avenir?

— Oh! s'exclama Ferrers en affectant une réelle gaieté afin de chasser les craintes qu'il sentait sous le couvert de cette allégorie, nous allons découvrir un des trésors de l'Afrique, et votre frère ira rejoindre le rang des millionnaires de l'époque.

— Pensez-vous sérieusement qu'il ne puisse être question que de cela?

— Que pourrait-il y avoir d'autre?

— Ces hommes... (Elle ne nomma personne mais Ferrers comprit.) Savez-vous ce que je crois? C'est que Dave aimerait beaucoup mieux les trouver dans ce désert que tout le platine du monde.

Ferrers se décida à prendre la chose à la légère :

— Pourquoi vous figurez-vous cela? s'exclama-t-il sur un ton de bonne humeur.

La jeune fille eut un petit geste d'impatience :

— Je vous en prie, dit-elle, je parle très sérieusement. Vous avez entendu Dave quand il nous a parlé de son horrible emprisonnement? Il jurait qu'il tuerait Schwartz s'il le rencontrait!

— Oh! vous savez, miss Christow, on dit tant de choses quand on est en colère!

— Mais David n'était pas en colère. Il était calme et pensait ce qu'il disait. Je ne peux m'empêcher de croire qu'il compte sur ce voyage pour lui fournir l'occasion tant attendue!

— Mais, chère miss Molly, nous courons après un trésor, pas après une vendetta!

Puis il ajouta tout aussitôt, guettant l'expression de Molly :

— Quelles sont les raisons qui vous font croire cela?

— Oh! rien qui peut s'appeler « une raison », rien d'important aux yeux de beaucoup, fit-elle gravement.

— Dave vous a-t-il dit quelque chose?

— Pas un mot.

— Alors, pourquoi ce triste pressentiment?

Elle garda un instant le silence, puis se décida :

— Je vais tout vous dire, mais vous ne vous moquerez pas de moi?

— Je souhaite presque que vous m'en donniez l'occasion, répondit-il avec un sourire.

— C'est une toute petite chose, reprit-elle en hésitant. Un jour, à Durban, j'étais sortie seule, et, en revenant à l'hôtel, j'ai surpris Dave le nez contre la glace d'un magasin de jouets. Si Dave était père de famille, c'eût été tout naturel, mais il est célibataire et n'a ni neveux ni filleuls, et il ne pensait certainement pas à des enfants en regardant fixement cette vitrine.

— Mais, repartit Ferrers, qui abandonna le ton badin qu'il avait pris en voyant combien Molly parlait sérieusement, des jouets... je ne vois pas le rapport.

— Moi non plus, je ne l'ai pas vu au premier abord... Dave est entré dans la boutique et en est ressorti presque aussitôt. Ne voulant pas qu'il crût que je le surveillais, je n'ai rien dit, lui non plus, et à l'hôtel il ne m'a pas montré son achat, mais sur le bateau... j'ai vu! C'était un jouet de petit garçon!... Un matin, au moment d'ouvrir la porte de sa cabine, j'ai entendu un son bizarre, suivi d'un autre, comme si deux objets durs s'étaient heurtés. David riait d'un rire étrange et je suis entrée.

Elle s'interrompit et regarda de nouveau son

frère qui marchait d'un pas souple, l'air tout à fait tranquille.

— Et alors? demanda Ferrers, impatient de connaître la suite.

— David tenait à la main un pistolet à flèches pour enfants. Au mur de la cabine, étaient fixés trois cartons représentant des silhouettes d'hommes. Il tirait sur elles et elles étaient trouées de quantité de ces flèches.

— Et c'est tout?

— Non, reprit-elle, la voix un peu tremblante, ces trois silhouettes portaient chacune un nom écrit à la main : Henriquez, Schwartz et Fortuna. Schwartz, au milieu, était deux fois plus transpercé que les autres. J'ai sursauté, mais Dave n'y a pas fait attention. « Regarde, Molly », m'a-t-il dit avec son rire étrange, et il a tiré de plus belle. Je ne savais que penser, j'étais envahie par une horrible sensation. (Elle baissa la voix.) Il m'a semblé qu'il n'avait pas toute sa raison.

Elle regarda Ferrers d'un air suppliant. Il ne savait que lui répondre. Ainsi, elle s'était aperçue, elle aussi, de l'obsession de Dave à l'égard de Schwartz, obsession qui frôlait la folie! Pendant que Ferrers cherchait ce qu'il pourrait répondre à Molly pour calmer sa frayeur, un rire franc et joyeux parvint jusqu'à eux. C'était Christow.

— Vous avez entendu? fit vivement le jeune homme. Ce rire n'est pas celui d'un maniaque! Ne vous tourmentez pas sans cause, miss Christow! Vraiment, ce que vous avez surpris ne me

semble pas grave. Dave a ouvert, ce jour-là, une soupape de sûreté pour laisser échapper sa rancune contre ses bourreaux! Cela vaut même beaucoup mieux que s'il cachait sa haine! Vous me comprenez?

— Alors, vous ne croyez vraiment pas que... son cerveau?

— Grands dieux! non! (Ferrers mentit en riant.) Oubliez tout cela! Dave a passé de terribles moments, il était affaibli par la fièvre et le reste, cette scène le prouve. Peut-être verrez-vous chez lui quelques bizarreries pendant notre expédition, mais quand nous aurons le trésor, vous retrouverez Dave joyeux comme autrefois, ayant oublié Schwartz et sa bande! Souvenez-vous de ce que je vous dis!

Le rire de Christow vint de nouveau jusqu'à eux. L'ombre s'effaça des yeux bleus et la jeune fille se mit à rire elle-même.

— C'est capitaine Billy qui lui raconte des histoires, s'écria-t-elle. Je me demande si elles sont aussi pour des oreilles de jeune fille!

— Je ne le parierais pas! répondit gaiement Ferrers. C'est pourquoi il me semble plus prudent de ne pas trop nous rapprocher d'eux. De plus, je suis très heureux en votre seule compagnie.

— C'est tout à fait aimable à vous, monsieur Ferrers...

Mais Ferrers interrompit la phrase en donnant sur le train de l'âne une bonne claque qui le fit secouer sa cavalière.

— Pourquoi faites-vous ça? demanda Molly, surprise.

— Pour vous punir de me parler sur ce ton cérémonieux, répondit le jeune homme gaîment. Ce que je vous dis n'est que l'expression exacte de la vérité, et si vous ne me croyez pas, je vais asticoter votre monture jusqu'à ce qu'elle suive l'exemple de son congénère d'autrefois!

Molly, à ce souvenir, ne put contenir son hilarité.

— Epargnez la pauvre bête, cria-t-elle. Du reste, vous perdriez votre temps, car vous avez oublié quelque chose.

— Et quoi donc?

— C'est qu'il y a un monde de différence entre... une jupe et une culotte!

Ferrers répondit à cette boutade par un éclat de rire, tout heureux d'avoir chassé, même momentanément, la crainte qui hantait le cœur de Molly.

CHAPITRE XVI

LA TÊTE DE SIMBA

Ils marchèrent tous ainsi pendant cinq heures, suivant le même sentier à travers la forêt que les enfants d'Israël avaient foulée de leurs pas, et que les aventuriers venus de Tyr parcouraient à la recherche des trésors de Salomon.

Plus tard, les Arabes et les Portugais y avaient conduit, sous le fouet, leurs malheureux esclaves, et maintenant encore de petites caravanes y passaient avec leurs charges d'ivoire et autres matières précieuses. Ainsi cette marée humaine, piétinant ce chemin sans relâche, empêchait la brousse de l'envahir et de l'étouffer de sa puissante végétation.

Longeant la rivière, les voyageurs entendaient le bruit de l'eau qui coule; ils traversaient des clairières, d'épais taillis, baignés tantôt de la lumière éclatante du soleil ou de l'ombre des arbres touffus. Ils firent halte au milieu du jour pour prendre leur repas. Pendant que le cuisinier s'occupait du déjeuner, Bellew surveillait les porteurs, Molly et son frère causaient ensemble, Ferrers et le capitaine Billy tentaient de se

reposer sous un palmier, mais le sommeil s'obstinait à les fuir.

— Ce n'est pas sur terre comme sur mer, grommelait le marin; là on est bercé par les vagues et au moindre arrêt dans le travail, on peut s'offrir un moment de sommeil, tandis qu'ici...

Il haussa les épaules.

— Essayez de faire la sieste quand vous aurez déjeuné, conseilla Ferrers, vous dormirez alors comme une souche!

— C'est possible... Mais j'en connais un, en tout cas, qui ne dormira pas.

Le capitaine jeta un regard dans la direction de Christow et Ferrers comprit qu'il allait entendre une confidence.

— Oui, reprit le capitaine. Dave et le sommeil ne sont pas bons amis. C'est cette maudite prison qui en est cause, sans aucun doute. J'ai remarqué cela quand nous sommes allés à Port-Elisabeth. Nous partagions la même cabine et Dave passait la plus grande partie de ses nuits à se promener sur le pont comme un ours en cage. Et c'est mauvais, vous savez, mon fils, ces insomnies! J'ai eu un second autrefois, qui en est devenu fou furieux: un beau jour, il a blessé trois hommes dans l'entrepont avant qu'on ait pu le maîtriser.

Ferrers protesta :

— Ecoutez, Billy, s'écria-t-il, vous n'allez pas me dire que Dave...

— Dave?... Non, non... Il est loin d'en être là. Mais son regard parfois m'inquiète. Je ne peux

m'empêcher de le rapprocher du regard qu'avait souvent mon second : vague, trouble... Il semblait voir des choses invisibles aux autres humains... Il faut soigner ce garçon-là, continua le marin, essayer de chasser cette idée fixe qui le hante, ne pas le laisser ruminer ses griefs.

— Oui, fit doucement Ferrers, je sais, Billy, vous avez raison, tous nous allons tâcher de l'aider...

Quand le repas fut terminé, Christow s'éloigna jusqu'aux confins du camp et Ferrers le suivit. Tous deux avaient leurs fusils.

— Nous ne trouverons pas beaucoup de gibier ici, Dave, commença Ferrers, nous sommes encore trop près des propriétés de la côte.

— Je le crois, répondit Dave, mais je veux m'exercer pour ne pas perdre la main. Il y a toujours des tourterelles et d'autres bestioles... Ce sont de bonnes cibles et je veux recouvrer ma forme première. On ne sait jamais ce qu'on peut rencontrer dans la brousse.

Ferrers résolut soudain de frapper un grand coup :

— En effet, dit-il négligemment, on ne sait jamais qui on peut croiser sur son chemin.

Son ami le regarda, vivement intrigué :

— J'ai dit *ce* et non pas *qui*...

— Et moi j'ai répondu : *qui*, Dave!

— Pourquoi? demanda celui-ci, agressif.

— Oh! pour rien, mais à votre place je n'envisagerais pas cette possibilité!

— A ma place! cria Christow avec passion, Dieu! si vous étiez à ma place, vous seriez sur la

côte, fouillant les moindres recoins, inspectant tous les cafés, pour y dénicher Schwartz et sa bande!

— Non, mon cher, pas si j'avais la responsabilité de ma sœur. Vous savez, Dave, il faut penser un peu à elle!

— Molly... oui, sans doute!

Mais Dave avait dit ces mots comme machinalement et cette indifférence troubla Ferrers plus que tout autre symptôme. C'était bien la preuve que l'idée fixe de son ami primait tout... Ferrers en fut tellement bouleversé qu'il acheva maladroitement :

— Vous n'espérez pourtant pas rencontrer ces gens-là par ici!

— Non! A moins que je n'aie trop parlé pendant mon délire... Mais qui sait!

Il ricana :

— J'aurai peut-être cette veine!

Ferrers comprit que les craintes conçues par Billy, Molly et Bellew n'étaient pas sans fondement. Pendant qu'il réfléchissait, une troupe de tourterelles s'envola d'un arbre voisin.

— Je choisis le chef de file, cria Dave en épaulant.

Il tira, et la petite bête tomba foudroyée. C'était un joli coup et Christow se mit à rire, satisfait.

— Je n'ai pas trop perdu, remarqua-t-il. C'est assez pour aujourd'hui, je rentre.

Ils revinrent au camp et, tandis que Dave nettoyait son fusil, Ferrers se rapprocha de Molly. Ils firent quelques pas ensemble. La jeune fille

semblait vivement intéressée par leur expédition.

— Ce chemin, ce sentier plutôt que nous suivons, où mène-t-il? demanda-t-elle.

— Dieu seul le sait! Probablement aux grands lacs, et plus loin à Kordofan, Kartoum, le Caire! Les routes sont plus vieilles que les voies de chemin de fer et, en Afrique, il y en a des milliers!

— Nous irons jusqu'aux grands lacs?

— Non! Bien avant de les atteindre, nous entrerons dans la zone absolument sauvage. Le secret que Dave a surpris n'en serait plus un depuis longtemps si le platine se trouvait près d'une zone fréquentée.

— Vous... vous y croyez à ce secret?

— Mais certainement. Des hommes comme Burcott, Covitham et Latrobe n'ont pas été tués pour rien. De plus, toutes les persécutions qu'on a fait subir à Dave en montrent l'importance. En général, je vous l'accorde, les histoires de trésors cachés sont fausses et le fait d'imaginations surchauffées. Quelques-unes étaient vraies, pourtant : comme celles des mines de diamants de Kumbeilef. Pour le platine, on peut se fier à Dave. C'est un métallurgiste expérimenté, vous le savez mieux que moi. Or, il a vu et manié le lingot. Latrobe aussi. Ce métal est enfoui quelque part là-bas dans ce rocher qui cache une fortune. Enfin... en admettant même que nous n'arrivions pas à le découvrir, avouez que notre voyage est plein de charme et d'espoir!

— C'est vrai, répondit Molly. Et, quoi qu'il en soit, je ne regretterai pas de l'avoir fait!

Au coucher du soleil, la caravane se remit en route, dépassant de temps à autre un village dont les habitants se précipitaient au dehors de leurs huttes pour voir les voyageurs, gesticulant, riant comme des enfants... Puis, de nouveau la brousse, le silence, les champs « d'herbes à éléphants » aussi hautes que les hommes.

Quand le soir était tout à fait venu, alors le camp s'installait, les feux s'allumaient et, après le repas, les amis harassés gagnaient leur lit de toile et un repos bien mérité, sous les étoiles scintillantes de la voûte sombre de la nuit tropicale.

Pour Ferrers, le premier campement resta gravé en lui comme un de ces souvenirs exquis qui, plus tard, enchantent la mémoire de ceux qui les ont vécus.

Dave s'était retiré sous sa tente, Bellew discutait avec le capitaine Billy. Molly et lui s'étaient assis à la limite du camp.

— Quelle nuit divine! fit Molly en extase devant le croissant de lune qui les éclairait comme en plein jour.

— Allons un peu plus loin, répondit Ferrers, je voudrais que vous entendiez quelque chose.

Intriguée, la jeune fille le suivit jusqu'à un endroit où les bruits du camp ne parvenaient plus que très atténués. Tout à coup, au milieu du silence, s'éleva un son assourdi que Molly prit pour le battement précipité d'un cœur, puis le son s'amplifia, devint plus clair, plus précis, et fut accompagné par un autre, analogue et plus rapproché. La jeune fille reconnut alors le bat-

tement d'un tambour. La nuit ne fut bientôt plus qu'un immense roulement sourd et monotone.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— La nouvelle lune et le tam-tam des fêtes...

— Mais pourquoi?

— Il en est toujours ainsi à la nouvelle lune, d'un bout à l'autre de l'Afrique. C'est une survivance du culte d'Astarté. Le monde entier chante toujours la même chanson.

— La même? Et laquelle?

Ferrers distinguait à peine, dans la nuit, la tache claire du visage de Molly et ses yeux qui brillaient dans l'ombre. Il eut un rire ému :

— Vous savez, Astarté, c'était la déesse de l'Amour... sous des incarnations diverses : Aphrodite chez les Grecs, Istar à Babylone, etc. Et ce tam-tam est en son honneur. Toute l'Afrique danse ce soir, hommes et femmes ensemble, indéfiniment. Ecoutez...

Ils écoutaient... ensemble. Le cœur de Ferrers battait très fort et il crut entendre aussi celui de Molly. Tout à coup on les héla du camp :

— Ferrers!

C'était la voix enrouée du capitaine qui rompait le charme. Molly Christow tremblait un peu.

— Le cher capitaine, dit-elle à mi-voix, joue en ce moment le rôle du taureau lancé dans un magasin de fines porcelaines!

Ferrers comprit. Il eut un rire triomphant.

— Ma chérie...

— Ferrers!... reprit la voix du marin.

— Rentrons, dit la jeune fille comme à regret, peut-être a-t-on besoin de nous!

Ils s'avancèrent. Le capitaine venait à leur rencontre.

— Il ne vous est rien arrivé? s'enquit le brave homme. Vous nous en avez fait une peur! On peut se perdre si facilement dans ce pays, la nuit!

Molly ne répondit que par un rire joyeux et tendit la main à Ferrers.

— Bonne nuit ! dit celui-ci. Faites de jolis rêves!

Molly courut vers sa tente. Et après un dernier signe amical de la main elle disparut. Le capitaine se traita sévèrement d'idiot.

— Mais je vous croyais seul, mon fils, et j'ai eu vraiment peur. Je n'ai rien gâché au moins? demanda-t-il, avec une anxiété comique.

— Mais non, mon bon ami, répondit le jeune homme en riant et en gagnant, lui aussi, son lit de camp, non pour dormir mais pour rêver jusqu'à ce que la lune ait disparu à l'horizon.

Le lendemain, ils reprirent leur marche. Chaque journée se déroula sans changement notoire et — au grand désespoir de Ferrers — sans occasion de reprendre la tendre conversation si malencontreusement interrompue par le marin. Il lui semblait presque que Molly l'évitait, se consacrant entièrement à son frère. Mais il ne se tourmentait pas. Une compréhension plus profonde que de simples paroles, un lien s'était établi ce soir-là entre la jeune fille et lui. Leurs yeux se disaient mille choses à tous instants et plus éloquemment que tous les mots de la terre.

Ils avaient maintenant laissé la côte loin

derrière eux et commençaient la montée vers un immense plateau et une chaîne de collines escarpées. L'air était pur jusqu'à l'enivrement et si les journées brûlantes fatiguaient les voyageurs, les nuits leur procuraient un repos réparateur. Souvent même le vent qui soufflait les aurait glacés à l'aube s'ils n'avaient été protégés par de chaudes couvertures.

Dans cette atmosphère transparente comme le cristal, les collines vers lesquelles ils se dirigeaient paraissaient à portée de main. Ils mirent cependant trois jours à franchir la steppe qui les en séparait. Mais ils touchaient au but de leur expédition, car c'était dans ces collines qu'était caché le métal précieux dont Christow seul connaissait approximativement la place.

— Le rocher que nous cherchons, expliqua-t-il, présente l'aspect d'une tête de lion, au coucher du soleil, m'a dit Burcott, et sur son flanc se trouvent des vestiges de travaux exécutés il y a de cela fort longtemps sans doute.

— Hum! fit Bellew, et il y a quarante de ces rochers, au moins!

— Mais il y a aussi les indications de Covitham, cria vivement Dave. Traverser le plateau et remonter la rivière qui coule dans la vallée, toujours vers le nord. Burcott a été également très précis sur ce point.

— Eh bien! nous y sommes, résuma philosophiquement le capitaine Billy. Nous avons la boussole. Marchons!

Ils arrivèrent à un petit village de huttes semblables à des ruches. Le chef se montra aimable

pour les blancs mais il parlait un dialecte inconnu des membres de la caravane. Un indigène, seul, put échanger quelques mots en swahili avec lui, et Bellew se livra à une pantomime compréhensive.

— Simba! cria le chef, enchanté. Simba!

Et il désigna la vallée, puis les collines. Il avait reconnu le mot « lion ». Les renseignements de Burcott paraissaient donc véridiques.

L'approche du trésor rendait tout le monde joyeux, l'excitation devenait générale. Dave Christow avait perdu l'expression égarée trop souvent visible jusque-là, il semblait ne penser, comme les autres, qu'au platine, et avoir oublié sa vengeance.

Lorgnette en main, Bellew scrutait l'horizon et le contour des collines. Mais ce fut Christow qui découvrit le but.

— Ici! cria-t-il soudain. Ici, sur la droite!

Sa main tendue désignait un point déterminé. Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée, et, en effet, sous les rayons du soleil couchant, à deux ou trois kilomètres, un grand rocher se détachait nettement, offrant une ressemblance un peu vague, mais tout de même réelle, avec une tête de lion.

— Par les étoiles! rugit le capitaine, ce conte de fées devient une réalité!

Bellew se mit à rire.

— En tout cas, nous ne pouvons rien faire ce soir. Il ferait noir avant que nous arrivions là-bas. Ce sera pour demain matin.

Et, ce disant, il choisit un emplacement favo-

rable pour faire monter le camp et ordonna aux porteurs d'en commencer l'installation. Mais soudain Ferrers pria le chasseur de lui prêter ses jumelles et, les ajustant à sa vue, se mit à fixer non pas le rocher du lion mais une bande de terrain qui semblait se perdre dans la montagne. Les côtés étaient couverts de buissons épineux et d'acacias, mais sur un point qu'on pouvait appeler une clairière, deux taches blanches retinrent son attention déjà éveillée. Une appréhension subite le saisit, et sa vue se familiarisant avec la distance, il distingua bientôt deux tentes. Alors il eut pour ainsi dire la certitude que ces campeurs inconnus n'étaient autres que leurs ennemis, et faillit crier tout haut sa découverte. Mais il se contint; il revint vers Bellew, tout occupé à commander les porteurs.

— Bellew, dit-il à mi-voix, arrêtez-vous un instant et prenez vos jumelles. Je veux vous montrer quelque chose tout de suite pendant qu'il fait encore assez jour.

— Mais quoi?

En voyant l'expression grave du visage de son ami, le chasseur ne poussa pas plus loin sa question. Il saisit les jumelles et, guidé par Ferrers, arriva à trouver le point indiqué. De saisissement, il faillit laisser échapper les verres tandis qu'il s'écriait :

— Par Dieu ! Ils sont là... Avant nous !... Quelle infernale malchance!

CHAPITRE XVII

ANGOISSE

— Vous ne doutez pas plus que moi de ceux qui occupent ces tentes? demanda vivement Ferrers.

— Non! répondit brusquement Bellew. Qui d'autre qu'eux viendrait ici? Christow a dû parler dans son délire plus qu'il ne le prévoyait.

— Ce n'est pas sûr, reprit Ferrers. Ces bandits ont pu être mis sur la piste inconsciemment par Covitham. Ils doivent connaître la contrée sans être fixés sur le point exact car ils sont plus près que nous du rocher et, cependant, ils ont planté leurs tentes dans cette clairière. S'ils en savaient autant que nous, ils ne seraient pas là. Ils en sont à explorer les lieux, je crois...

— Ou bien à attendre que nous leur montrions le chemin, ricana Bellew.

— Alors, on complote, mes fils!

La voix du capitaine Billy résonna tout près d'eux. Ferrers se retourna et répondit tout net :

— Nous parlons de tentes suspectes à quelque distance d'ici. Ne manifestez pas de surprise,

Billy, et ne les regardez pas trop vite, afin de ne pas alarmer miss Christow.

Le marin tourna doucement la tête dans la direction indiquée. Ses yeux exercés discernèrent rapidement les taches claires.

— Sûr que ce sont des tentes! grommela-t-il.

— Oui. Avec les jumelles vous les verrez plus nettement encore.

Le capitaine jura entre ses dents.

— Eh bien! fit-il, cette vallée va en voir de drôles! Ne dites rien à Christow, surtout! Donnez-moi cette lorgnette, je vais me cacher derrière un buisson pour regarder à mon tour. Je vous dirai si je découvre autre chose et, en tout cas, mieux vaut faire nos feux dans ce creux-là, on ne les verra pas.

— Vous avez raison, capitaine, je vais modifier mes ordres.

Bellew tendit ses jumelles au marin qui les prit et ils s'éloignèrent chacun de leur côté.

Ferrers, lui, inspecta la vallée, maintenant envahie d'ombre, puis les collines escarpées. Il était terriblement inquiet et cette inquiétude se concentra sur Molly qui, pour l'instant, était tout occupée à surveiller les noirs qui montaient sa tente. Ferrers se rapprocha d'elle, vit ses joues roses de plaisir et ses yeux brillants de gaîté.

— Enfin! s'écria-t-elle, nous sommes arrivés! Cette tête de lion ne peut nous tromper!

— En effet, sourit Ferrers, à moins que Covitham ne se soit...

Il s'interrompit en voyant le doute envahir le joli visage et demanda vivement :

— Où est Dave?

— Oh! je ne sais pas! Tout à fait excité par la nouvelle, il a dû partir voir de plus près le rocher!

Elle eut un rire léger et regarda, elle aussi, les collines et la vallée. Mais rien n'y était visible, la nuit tombait et les tentes ne pouvaient se distinguer. Le feu pétillait joyeusement, les porteurs bavardaient entre eux et un âne se mit à braire bruyamment.

— « Chevalier Blanc » m'appelle pour son morceau de sucre! s'écria Molly en riant.

Elle se sauva tandis que Ferrers tâchait de découvrir dans l'ombre un autre feu. Mais rien ne brillait au loin, sauf quelques lueurs argentées d'étoiles. « Demain? » se dit-il. Et ce point d'interrogation resta sans réponse dans son esprit.

Le repas fut très animé mais le capitaine ne put rendre compte à ses deux amis de ses propres investigations. Il lui fallait attendre que Molly et son frère se fussent retirés sous leurs tentes, or, ce soir-là, ils n'en manifestaient nulle envie. Dave, surtout, ne tarissait pas en projets.

— Il nous faudra, disait-il, des outils et de la main-d'œuvre, et organiser le transport. On pourra prendre des indigènes ou des ânes. La contrée semble salubre, pas de mouches tsé-tsé pour décimer nos animaux, et je crois qu'il n'y aura pas à craindre la maladie du sommeil pour nous endormir à jamais!

Les autres l'écoutaient en silence, quand soudain il changea de sujet de conversation :

— Et Schwartz, ajouta-t-il, Schwartz et sa bande se sont évanouis de notre horizon. En train, probablement, de fouiller la côte à notre recherche ou de se venger sur des innocents à Mozambique! Nous en sommes bien débarrassés, n'est-ce pas, Billy ?

— Vous avez diablement raison, mon fils, répondit le marin avec son plus grand calme.

— Et vous savez, continua Dave, quand notre affaire sera en train, ils n'oseront pas lever le petit doigt. Nous sommes sur le protectorat. C'est une chance, car si le trésor s'était trouvé en territoire portugais...

Ce fut plus d'une heure après que Bellew vit enfin les tentes de Christow et de sa sœur fermées par leurs lacets. Il regarda Billy :

— Et alors? demanda-t-il laconiquement.

— Rien ne remue là-haut. J'ai regardé jusqu'à la tombée complète de la nuit. Il n'y a pas de feu, ce qui est diantrement bizarre dans un camp. Pensez-vous qu'ils nous ont repérés et se cachent?

— Tout est possible! Ils sont peut-être là, autour, à nous épier, prêts à nous surprendre dans notre sommeil.

— Non, je ne pense pas. Ils attendront que nous soyons arrivés au lieu exact du platine avant de nous attaquer. C'est du moins ce que je ferais à leur place.

— Enfin, tant mieux! repartit capitaine Billy.

Nous ne serons pas, d'après vous, assassinés dans nos lits, mais au matin.

— Il faudra nous tenir sur nos gardes, et peut-être serait-il bon d'aller en reconnaissance.

— Et... tirer à vue?

— Pas avant qu'ils ne commencent. Ne nous mettons pas dans notre tort. Il n'y a pas de lois ici, mais en revenant à la côte nous aurions des ennuis!

— Je suis pour l'ordre et la loi, reprit le marin, excepté vis-à-vis de cette vermine!

Ferrers qui connaissait bien Billy ne put s'empêcher de sourire.

— Nous établirons un tour de garde, fit-il, quoique je ne croie pas à un assaut cette nuit. Mais on ne sait jamais.

— Allez-vous avertir Dave? demanda Billy.

— Pas ce soir, ni avant que cela semble nécessaire, répondit Ferrers. Cette nouvelle pourrait le bouleverser alors qu'il est si heureux pour l'instant. Là-dessus, je m'en vais faire un tour pour surveiller les environs.

— Allons-y aussi, Bellew, proposa le marin.

Et les trois amis quittèrent le camp. Mais alors qu'ils avaient dépassé la tente de Christow, un peu de toile se souleva avec précaution et le jeune homme les regarda s'éloigner, une étrange expression contractant son visage. Dès que ses compagnons furent hors de vue, il se glissa à son tour dans l'obscurité, suivant un chemin parallèle au leur.

Inconscients d'être surveillés, les trois hom-

mes arrivèrent au but qu'ils s'étaient fixés. Presque aussitôt, ils étouffèrent chacun une exclamation. En silence, ils contemplaient un point lumineux qui, de leur poste d'observation, semblait suspendu entre le ciel et la terre. C'était le feu du camp ennemi.

— Par Dieu! gronda le marin, ils sont bien là! Mais se doutent-ils de notre présence, alors...

— Chut! interrompit Ferrers à voix basse. J'ai entendu quelque chose ou quelqu'un remuer là, à gauche, près de nous!

Ils écoutèrent. Mais seul le vent dans les herbes et les mille bruissements des insectes de nuit troublaient l'air limpide.

— Quelque petite bête de la brousse, sans doute, commenta Bellew. La question est celle-ci : qu'allons-nous faire vis-à-vis de ces bandits?

La réponse n'était pas facile et personne ne semblait trouver la solution du problème, lorsque Bellew reprit :

— Il faut d'abord être sûrs que ce sont eux. L'un de nous ira voir. Ce feu n'est pas loin d'ici.

— Mais, objecta Ferrers, dans cette obscurité! Nous serons sujets à toutes sortes d'embûches! Les léopards, par exemple, rôdent la nuit, et ce ne serait pas une rencontre agréable à faire pour un homme seul!

— Eh bien! dans une heure, concéda le chasseur, la lune sera levée et nous y verrons comme en plein jour.

Ils observèrent un moment encore le feu du camp ennemi, puis redescendirent vers leurs

tentes. Tout était aussi calme qu'à leur départ, sauf que les brasiers s'éteignaient peu à peu. Les tentes de Molly et de son frère étaient fermées, les porteurs dormaient; seuls, quelques animaux, frappant du sabot, par instants, rompaient le silence.

Il y avait pourtant une différence dont aucun des trois amis ne s'aperçut, et ils s'assirent autour d'un brasier encore chaud sans se douter qu'une des deux tentes, si soigneusement fermées, était vide.

Incapable de s'endormir dans l'excitation de l'heure, après avoir entendu quelques mots prononcés par ses amis, Christow avait été soudain pris d'inquiétude. Se glissant à la suite des trois hommes, il avait surpris des bribes de leur conversation, aperçu le feu dans le lointain et sa méfiance s'était transformée en certitude. Il comprit parfaitement ce que ses amis s'efforçaient de lui cacher. Là-haut, près du globe rougeoyant, se tenaient ceux qui l'avaient tant fait souffrir à Mozambique, et qui, de plus, s'apprêtaient à le dépouiller de ses espoirs.

Un sentiment d'indignation violente envers l'injustice du sort s'empara de lui. Il revit son ami Latrobe assassiné à Londres; Burcott poignardé, Covitham massacré dans la boutique perdue du désert. Devrait-il maintenant, lui, renoncer à cette fortune pour laquelle il avait tout supporté?

Son cerveau, si rudement atteint par la souffrance et qui venait à peine de regagner quelque équilibre mental, ne put supporter ces visions

de désespoir. Tout le bien acquis ces derniers mois par les soins de sa sœur et de ses amis, le repos, le bon air furent entièrement annihilés, et Dave redevint en quelques instants l'homme que Molly avait surpris dans sa cabine, criblant de fléchettes l'image de son ennemi mortel.

Sa raison ne sombra pas entièrement, mais un véritable délire de rage s'empara de lui, lui laissant assez de ruse pour se cacher de ses amis. Revenu au camp, sans bruit, il s'arma de son fusil et, à pas feutrés, comme un fauve, se dirigea vers le feu lointain qui l'attirait irrésistiblement.

Mais, dans le camp, Molly, plus intuitive que les trois hommes qui devisaient à voix basse, dormait d'un sommeil troublé, peuplé de cauchemars, oppressée par une anxiété subconsciente, entendant dans ce demi-sommeil une voix qui l'appelait dans la nuit. Elle se dressa tout à coup sur son lit, en proie à une folle inquiétude, et sans qu'elle pût se dominer en un instant, elle fut debout et arracha sa moustiquaire. Ses doigts tremblants essayaient de délacer le cordon qui fermait sa tente. N'y parvenant pas, elle saisit un canif, coupa le lacet et surgit dehors, véritable fantôme dans son pyjama de soie blanche.

Le premier, Ferrers l'aperçut. Saisi à la vue de l'expression épouvantée de la jeune fille, il se leva d'un bond en criant :

— Molly!

Les deux autres l'imitèrent. La jeune fille s'arrêta, comme frappée de stupeur, puis, regardant

les trois hommes avec égarement, elle courut à la tente de son frère :

— David! cria-t-elle, éperdue. David!...

Aucune réponse ne lui parvint et la vérité lui apparut, brutale. Elle se retourna vers Ferrers qui accourait.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle, il est parti!

Le jeune homme n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras comme elle tombait en arrière, évanouie.

Le capitaine Billy, d'un bond, fut à la tente, en arracha le pan et se penchant à l'intérieur :

— Par Dieu! cria-t-il à son tour. Il est parti!

Ce fait réalisé, soudain, les trois hommes comprirent.

— Le bruit que Ferrers a entendu là-bas, quand nous causions dans les ténèbres... dit Bellew.

— Oui, c'était cela! Il a dû, comme nous, découvrir les tentes, où il nous aura entendu parler...

Billy coupa avec son couteau le lacet qui retenait la porte de la tente de Dave et, plongeant à l'intérieur, il gratta une allumette et regarda autour de lui. Il en ressortait une seconde après.

— Il a emporté son fusil! dit-il sombrement. Nous savons où nous devons aller le chercher.

— Oui, dit Bellew, j'y cours.

— Pas tout seul. Il faut bien être deux dans cette expédition. Ferrers va s'occuper de la jeune fille. Quant à nous, prenons nos armes, car là-haut ils n'auront sûrement pas envie de plaisanter... Ni moi non plus, du reste... Voilà la lune

qui se lève, cela va nous aider. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Non, en effet, approuva Bellew.

Quelques minutes après, tandis que la lune baignait la vallée de ses rayons d'argent, Ferrers, avec la jeune fille toujours évanouie dans ses bras, vit ses amis quitter en hâte le camp et se plonger dans un fourré.

CHAPITRE XVIII

TORTURE

Par le merveilleux clair de lune, les deux hommes se pressaient dans la vallée, suivant une diagonale qui les rapprochait le plus vite possible du camp dont le feu les guidait. Au début, leur course fut pour ainsi dire facile à travers une immense prairie aux hautes herbes, mais peu après, ils furent aux prises avec des fourrés et des buissons épineux, parmi lesquels ils se frayèrent un chemin aux dépens de leurs vêtements et de leur peau. Puis ils arrivèrent à une espèce de petite forêt remplie d'arbres touffus, bruissant sous le vent, et toute palpitante de sifflements de milliers de grenouilles qui y vivaient grâce à un ruisseau. Il était presque impossible d'épargner ces créatures qui, tantôt, s'aplatissaient sous vos talons avec un claquement détestable, ou bien glissaient sous vos pas, manquant de vous projeter à terre.

Quand les deux camarades eurent franchi le ruisseau, ils furent de nouveau aux prises avec un fourré, puis débouchèrent dans une clairière où les acacias argentés jetaient leur ombre noire comme de l'encre, et où les touffes qu'ils piéti-

naient leur lançaient aux narines de violentes senteurs.

Les deux hommes, sans perdre de vue la toile blanche qui se dressait nette sous les reflets lunaires, regardaient de tous côtés afin d'apercevoir Christow. Mais ils ne le découvraient pas. A maintes reprises, des bêtes dérangées dans leur sommeil s'enfuyaient à leur approche, tandis que parfois la lueur d'yeux verts qui paraissaient redoutables, faisait craindre au capitaine Billy d'avoir à rompre le silence par un coup de feu. Il n'en fut rien cependant et les deux amis, retenant leur souffle pour mieux écouter, ne percevaient que le murmure des feuilles ou le frôlement d'ailes innombrables, et les bruits des légions d'insectes qui remplissaient le silence de la nuit.

— Nous perdons notre temps, Bellew, finit par dire le capitaine Billy. Dave a une rude avance sur nous, et aussi vite que nous allions, nous n'arriverons pas à le rattraper. Nous savons quel est son but, nous ferions mieux de filer directement sur le camp sans nous attarder à le chercher.

Bellew acquiesça et ils piquèrent droit sur le camp ennemi qui, sous la lune, semblait ouvrir une gueule noire.

Ils allaient atteindre les abords du camp, non sans avoir vaincu les maintes difficultés que la nature trop riche avait dressées devant leurs pas, quand le silence fut tout à coup déchiré par un coup de feu. Les deux hommes, surpris, sursautèrent. Des bêtes, surprises aussi, bousculèrent

Billy en leur fuite rapide. Sur le flanc de la colline, on entendit des pas précipités, puis la voix rugueuse d'une femme, suivie d'un murmure confus.

— Ils ont attrapé Dave! dit le marin en se dissimulant dans l'ombre d'un buisson.

— Oui! reprit Bellew. Ça ne fait aucun doute!

— Et ce coup de feu?

— Devait venir de Christow, interrompit Bellew, finissant la pensée du marin. Mais ils ne lui feront rien jusqu'à temps qu'ils aient obtenu de lui les renseignements qu'ils veulent. Ecoutez!

Ils tendirent l'oreille et Bellew interpréta ce qui devait se passer à quelque distance d'eux.

— Ils l'emmènent sous la tente... Ils sont au moins trois... et la femme. Ça, c'est la voix de Schwartz...

— Le misérable! ne put s'empêcher de s'exclamer Billy.

Tout en jurant, il se leva avec l'espoir d'apercevoir la tente, mais une aspérité du sol l'en empêchait et, s'accroupissant de nouveau, il reprit la conversation :

— Il faut que nous sortions Christow de là, capitaine, disait son compagnon.

— Naturellement!

— Mais soyons prudents et par conséquent patients.

— Patients! Hélas! qu'est-ce qu'ils ne vont pas faire au petit pendant ce temps-là?

— Possible! Mais nous devons essayer de les surprendre justement quand ils seront tout affairés auprès de Christow.

— J'ai peur que ces misérables ne le mettent à la torture. Vous savez ce que je veux dire : lui glisser des allumettes sous les ongles, lui taillader la peau...

— Nous n'attendrons pas qu'ils en arrivent là...

— Si nous contournions un peu la montagne, suggéra Billy, nous pourrions les surprendre par derrière, car s'ils ont posté quelqu'un en sentinelle, c'est du côté de la vallée.

— Excellente idée, répondit Bellew. Allons, filons.

Ils sortirent de leur ombre épineuse et, après un bon quart d'heure d'ascension difficile et périlleuse, Bellew posa une main sur le bras de son camarade et désigna du doigt la toile blanche qui était leur but. De plus en plus silencieusement, ils grimpèrent jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus séparés du camp que par une courte distance.

— Où sont les nègres, les porteurs? murmura Billy. Je n'en vois pas.

— Moi non plus. Ils les ont peut-être renvoyés... ou les indigènes ont peut-être déserté. Ça c'est déjà vu !...

Billy fit un signe à son compagnon et tous deux fixèrent le feu qui brillait devant la tente Deux formes blanches, qui avaient plutôt l'air de fantômes sous les rayons de la lune, venaient de s'accroupir et l'une d'elles plongeait dans la flamme une sorte de pointe qui brillait. Ce fut pour le marin une révélation. Il épaula et grogna :

— Je pourrais les avoir comme rien!

Bellew fit semblant d'être horrifié.

— Mon cher capitaine, dit-il, vous avez de déplorables idées de sportsman!

— Au diable les sportsmen, gronda Billy.

— D'autant plus que l'un des deux est une femme, continua Bellew sans relever la réflexion du marin. Vous ne pouvez tuer une femme. Ce privilège est seulement accordé à l'époux.

— Il faut que nous agissions.

— Oui, et le moment est presque venu, à ce que je crois. Ecoutez, Billy, dès qu'ils vont être rentrés dans leur cahute, j'irai, pour ainsi dire, prendre leur place; je tiendrai donc l'avant de la tente, vous l'arrière. Vous avez un couteau? Bon. Quand je vous ferai signe, nous nous précipiterons tous les deux ensemble. Vous ferez une entaille dans la toile et y introduirez le canon de votre arme en même temps que je les tiendrai en joue à la porte de la tente. Ils seront pris entre deux feux, et je pense que nous arriverons comme ça à délivrer Dave.

— Mais s'ils regimbent, ce qui est sûr...

— Ce sont les circonstances qui nous guideront. Tenez, les voici qui retournent à la tente. Le moment est venu.

— Oh! vous voyez, il a un fer rouge, et vous savez comment il va s'en servir. Les misérables!

— Doucement, capitaine, ordonna Bellew. Si nous sommes découverts tout est perdu.

Ils rampèrent l'un et l'autre jusqu'à la tente. Maintenant, ils pouvaient entendre Schwartz qui disait :

— Ou vous parlerez immédiatement, ou ce fer va faire son œuvre. C'est simple : juste une petite touche à l'œil droit d'abord, et puis au gauche après...

— Seigneur! murmura le marin.

— Prêt? répondit Bellew. J'y suis!

Bellew, à pas de loup, s'approcha de la porte. On entendit encore l'Allemand qui criait :

— Fortuna!

Une longue silhouette, vêtue d'une veste de cheval, d'une culotte et de hautes bottes, se tenait à l'entrée de la tente : c'était senora Henriquez. Postée en sentinelle, elle tournait pourtant le dos à Bellew, vivement intéressée par ce qui se passait sous la toile.

Bellew eut le temps de jeter un rapide coup d'œil à l'intérieur de la tente. Il vit la grosse masse de Schwartz, assis dans un fauteuil, le buste penché en avant; dans ses yeux d'animal brillait une lueur féroce.

Au poteau central était lié David Christow, qui fixait l'Allemand d'un regard chargé de haine. Tout près de lui, se tenait Fortuna, un fer rouge en main, tandis qu'accoudé à une table, se trouvait Henriquez, dont la face jaune luisait de la flamme du mal.

Bellew agit rapidement : il saisit la femme par les épaules et la poussa violemment en avant. Elle tomba sur Fortuna qui fut projeté de côté. En faisant un effort pour se rattraper, elle vint s'aplatir sur les genoux de l'Allemand.

— Par l'enfer! hurla Schwartz.

Tandis que Bellew, amusé par le désordre qu'il venait de causer, s'écria :

— Haut les mains, tous! Vous êtes couverts à l'avant et à l'arrière.

Schwartz repoussa la femme, la projetant ainsi sur le sol et se retourna promptement pour se trouver vis-à-vis de la face rubiconde et grimaçante du capitaine Billy, posée sur le canon de son fusil.

Pendant quelques secondes, l'Allemand hésita. Puis, lentement, il leva les mains.

— Vous autres... commença-t-il.

Un objet brillant traversa la tente, partant de la table où se trouvait Henriquez. Mais Bellew, d'un coup de crosse, fit dévier le couteau qui alla se planter dans la toile. Tandis qu'il concentrait son attention sur Henriquez, Fortuna, de sa pointe rouge, renversa la lampe afin de créer un tumulte, de plonger dans l'obscurité les acteurs du drame et de les confondre.

En un clin d'œil, le gros Allemand fit un bond hors de la tente, tandis que d'un coup de poing Bellew étourdissait Fortuna qui cherchait à s'enfuir, le mettant ainsi hors de combat.

Il y eut une bataille dans la tente. On entendait la voix de Billy qui rugissait : « Jetez cela à terre, vous allez tuer votre mari... » Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un cri de douleur, suivi d'un râle lugubre, se firent entendre.

Le marin hurla de nouveau :

— Vous l'avez tué!... Vous êtes bien avancée maintenant d'avoir mal visé. Allez vous mettre dans ce coin et ne bougez plus!

Bellew, qui essayait, à l'aide de la clarté lunaire, de voir où s'était caché Schwartz, comprit que Billy avait pénétré dans la tente et s'était rendu maître de la situation.

Ne découvrant aucune trace de l'Allemand, Bellew revint vite vers son ami, et, grattant une allumette, aperçut toute la scène. Henriquez gisait sur le sol. La femme, recroquevillée sur elle-même, tremblait de frayeur devant Billy qui lui barrait toute retraite possible, et Christow était encore attaché au poteau.

— Vous avez pu attraper Schwart? demanda Billy.

— Non. Il s'est enfui; il se cache, mais Fortuna se tiendra tranquille pendant un moment.

— Ah! ce que j'aimerais lui faire sentir un peu de son fer rouge! cria Billy. Coupez les cordes de Dave, Bellew, ajouta-t-il; il faut encore que j'aie l'œil sur cette princesse.

Bellew jeta son allumette brûlée, en gratta une autre, et, avec son couteau, coupa les cordes qui retenaient Dave prisonnier.

— Nous sommes arrivés à temps, Christow, dit-il. On ne vous a fait subir aucune torture?

— Non! Vous êtes arrivés juste à temps, répondit Dave d'une voix atone.

Puis il fut secoué d'un tremblement nerveux.

— Vous avez dit que Schwartz s'était enfui?

— Je n'en suis pas sûr. Il a seulement quitté le camp en courant. Il peut s'être cassé le cou!

— Non! Pas si bête! N'ayez pas peur!

Il fit un pas en avant et se heurta à un fusil qui avait été projeté sur le sol pendant la

bagarre. Il frotta une allumette et examina curieusement l'objet.

— Tiens! C'est le mien, dit-il tout en le ramassant. Je vais rester auprès du bandit Fortuna pendant que vous et capitaine Billy décidez du sort de la dame. Ça vous va ?

Sa voix était redevenue normale et c'est avec plaisir que Bellew pensa qu'il était bien maître de lui. Aussi s'empressa-t-il de répondre :

— C'est cela, restez à la porte de la tente. Ouvrez l'œil au cas où Schwartz vous jouerait un sale tour.

Christow sortit et Bellew dit à son camarade :

— Il nous faut de la lumière. Nous n'y voyons goutte. Billy, à mon tour de veiller la dame; et, si vous le voulez bien, tâchez de découvrir, soit dedans, soit dehors, une lanterne quelconque.

Billy, après avoir inspecté rapidement l'intérieur de la tente à la lueur d'une autre allumette, et ne découvrant aucun moyen d'éclairage, sortit par le chemin qu'il s'était frayé dans la toile, en quête de l'objet désiré.

Alors, la femme demanda en portugais :

— Vous allez me tuer, Andy?

— Non... Je ne suis pas un bourreau, et bien que l'heure, en vérité, soit propice, je ne me sens pas disposé à m'imputer des droits que d'autres peuvent réclamer!

Ces mots, dits sur un ton froid, presque indifférent, ne firent qu'augmenter les craintes de la femme.

— Qu'allez-vous faire, alors? cria-t-elle. Qu'allez-vous faire? Henriquez est mort...

— Ça, c'est pure justice, interrompit Bellew. Vous ne l'avez pas fait exprès, je le sais. Le couteau m'était destiné... Votre sort sera réglé demain matin. La terre est grande : on pourra peut-être vous expédier au Cap ou au Caire...

Le capitaine Billy, rentrant avec une lanterne de fortune, interrompit l'entretien. Il la posa sur la table où se trouvaient des verres et une bouteille de whisky. Il déboucha la bouteille et en renifla le contenu.

— C'est du vrai, dit-il. Et dont les propriétaires n'étaient pas dignes! Notre promenade au clair de lune m'a donné la pépie.

Il choisit un verre et l'examina soigneusement à la lueur de la flammèche :

— J'aime bien savoir après qui je bois, ajouta-t-il. Une goutte, Bellew?

Bellew jeta, sur le verre que lui offrait Billy, un regard d'envie. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais il surprit dans les yeux noirs de la femme qui le surveillait un éclair de mépris. Il changea d'avis et répondit rudement :

— Non!

Billy, étonné, en pouvait à peine croire ses oreilles, mais il ne fit aucune réflexion, et les yeux de la femme se remplirent à nouveau de peur.

Il y eut un silence qui dura quelques secondes, puis on entendit un bruit bizarre à la porte de la tente. Tous les regards se tournèrent vers l'entrée. Fortuna, debout sur le seuil, s'appuyait d'une main à la toile, de l'autre il se couvrait la figure.

— Mon Dieu! geignait-il dans sa langue natale, je souffre! Je n'y vois goutte! Qui est là?

Bellew, sans répondre à la question de l'homme, fit un pas en avant.

— Où est Christow? demanda-t-il.

— Dieu seul le sait! répondit Billy.

— Je lui avais dit de rester à la porte. Il y était... avec son fusil. Il n'y est plus!

Bellew sortit, bousculant Fortuna sur son passage, fit le tour de la tente et revint en disant :

— Il s'est enfui!

— Vraiment? cria Billy. Et il a son fusil? Eh bien! je parie qu'il est parti à la recherche de Schwartz... Alors, que le vieux saint Christophe guide les pas de notre brave Dave!

CHAPITRE XIX

LE CHEMIN DU PARADIS

Quand Molly Christow revint à elle après son évanouissement, elle se trouva dans les bras de Ferrers. Pendant un instant, elle resta parfaitement immobile, une lueur d'étonnement passa dans ses yeux, puis elle rougit violemment tandis qu'elle demandait :

— Dave? Où est-il? Je rêvais et puis...

— Il est parti, s'empressa de répondre Ferrers. Bellew et capitaine Billy sont à sa recherche. Je suppose que tous les trois ne vont pas tarder à revenir.

— Mais... oh! j'ai eu si peur... Je n'ose pas vous dire de quoi... Je rêvais...

Un sifflement, que Ferrers reconnut pour être celui d'un coup de fusil, déchira l'air et fit pousser à Molly un cri.

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle, effrayée.

Convaincu qu'un drame se déroulait au loin, Ferrers n'essaya pas de lui cacher la vérité :

— On dirait un coup de feu.

— Dave! murmura la jeune fille d'un ton tragique. Quelque chose lui est arrivé.

Se doutant que Christow avait découvert le

camp ennemi et y était allé, Ferrers pensa que les craintes de Molly n'étaient point vaines, mais il se retint de le dire. Pendant un moment il hésita, ne sachant quel parti prendre. Enfin, il se décida à lui avouer ce qu'il avait vu.

— Je crois que je devrais vous révéler quelque chose... commença-t-il.

— Quoi ?... Quoi ?...

— Nous ne sommes pas seuls dans cette vallée. (Et faisant un signe de tête du côté des ténèbres.) Il y a un autre camp là-haut!...

— Ce sont eux ? questionna brusquement Molly.

— Presque certainement. Nous avons aperçu le camp avant que la nuit tombe, mais ne l'avions pas dit à Dave. Il a dû surprendre notre conversation ou bien il nous aura suivis et l'aura découvert.

— Et vous croyez qu'il y est allé?

— C'est possible. Il leur en veut à mort, surtout à Schwartz. Les ayant enfin à portée de main, il a pu monter... pour leur régler leur compte.

— Et alors, ce coup de fusil?

— Il est possible que ce soit lui qui ait tiré.

— Ou quelqu'un d'autre, ajouta-t-elle avec un calme si grand que Ferrers en fut tout remué.

— Assurément... mais...

Elle l'interrompit :

— Allons voir ce qui se passe, ou tout au moins montons jusqu'à un point où nous pourrons suivre des yeux les événements. Je ne peux rester ici, je deviendrais folle d'inquiétude.

— Mais vous ne pouvez pas sortir habillée comme vous l'êtes. Il fait vraiment frais, vous prendriez mal... ou bien les moustiques vous piqueraient.

A la lueur du feu, il la vit devenir écarlate, et puis elle glissa de ses bras et s'en fut vers sa tente.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles Ferrers s'était armé, Molly revint tout habillée, prête à partir.

— Quel chemin suivrons-nous? demanda-t-elle anxieusement.

Il lui prit le bras et la guida jusqu'au pourtour de leur camp, à l'endroit même où ses amis et lui avaient découvert le feu qui brillait comme une étoile. Il regarda dans la direction de la montagne. Sous la lune qui se levait s'étendait comme une bande d'ombre, mais, perchée sur un point culminant, la tente blanche recevait les rayons de la lune et se détachait clairement ainsi que le feu qui la protégeait.

— Là, dit Ferrers, en montrant du doigt.

Et à peine avait-il prononcé ce mot qu'un second coup de fusil — comme assourdi par la distance — déchira de nouveau le silence.

— Oh! murmura la jeune fille, effrayée.

Ferrers, de son bras, lui entoura les épaules. Molly tremblait des pieds à la tête.

— Dites, qu'est-ce que c'est? implora-t-elle.

— Je ne sais que penser, répondit-il vivement. Assurément, il y a du grabuge là-haut et je donnerais cher pour savoir exactement ce qui se passe... Mais, à l'heure actuelle, Bellew et le capi-

taine Billy sont certainement arrivés à la tente et se sont joints à Dave...

— Mais si au premier coup de feu ils avaient tué Dave? interrompit Molly fébrilement.

Elle fut secouée de frissons plus violents. Ferrers l'attira tout contre lui.

— Ma chérie, dit-il, à quoi sert de se perdre en conjectures? Il est possible — non probable — que la réalité est tout autre. Il se peut que l'agresseur soit votre frère. Capitaine et Bellew, je vous le répète, lui donnent certainement un coup de main...

Il s'arrêta à court d'arguments. La peur qui assiégeait Molly s'emparait maintenant de lui et il craignait aussi que Billy et Bellew soient tombés dans un piège. Dans ce cas, sa situation et celle de la jeune fille qui lui était si chère deviendraient des plus critiques.

Il restait immobile, tous les sens en alerte, l'oreille tendue au moindre bruit, et cherchant à découvrir, dans la pénombre, ce qui se cachait sous la toile blanche de la tente. Il n'entendit rien, et bien qu'à plusieurs reprises il eût l'impression que des ombres se glissaient, tels des fantômes, entre la tente et le feu, il ne put deviner s'il s'agissait d'amis ou d'ennemis.

Des minutes s'écoulèrent ainsi, et tout d'un coup Molly éclata en sanglots.

Partageant les craintes qu'elle n'osait avouer, Ferrers eut l'intuition très nette qu'il devenait dangereux pour eux deux de perdre ainsi un temps précieux.

— Ma chérie, dit-il fermement, il faut que nous rentrions tout de suite.

— Mais...

— C'est urgent, je vous l'assure. Obéissez-moi. Si cela tourne mal là-haut, vous êtes en péril. Schwartz et Cie descendront à notre recherche. S'il nous prennent, vous...

— Mais Dave?

— Nous ne pouvons rien pour lui jusqu'à ce que nous sachions exactement ce qu'il en est, et si nous attendons davantage, nous risquons encore plus de ne pouvoir l'aider du tout. Venez. Préparons-nous au pire, mais espérons quand même. Vite! Schwartz, Fortuna et Henriquez peuvent être déjà après nous. Les porteurs sont de vrais agneaux qui se laisseront tondre la laine sur le dos. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

La tenant toujours par la taille, Ferrers entraîna Molly jusqu'à leur camp, passant auprès des porteurs endormis sans même les réveiller.

Sur un ton de commandemant qu'il s'imposa, Ferrers dit à sa compagne :

— Prenez votre fusil en bandoulière et un manteau quelconque, aussi vite que vous le pourrez. Baissez la porte de votre tente et laissez votre lumière allumée pour qu'on ait l'impression que vous êtes là, et endormie.

Il se munit de deux bouteilles thermos, d'un pistolet et d'une bonne provision de balles, mais il ne se chargea pas de nourriture, cela n'était pas nécessaire. Si, comme il le craignait, la malchance était tombée sur leurs amis, Molly Chris-

tow et lui n'auraient besoin que de balles pour sauver leur vie. De toute manière, le dénouement aurait lieu cette nuit même ou au plus tard à l'aube.

Gentiment, il conduisait la jeune fille à un endroit de la montagne où, cachés par un buisson, ils avaient une vision nette du camp. Il arma les fusils et s'assit sur une pierre aux côtés de Molly, prêt à bondir comme une bête de proie.

— Qu'est-ce que vous ferez si un de ces hommes arrive?

— Je viserai... et je tirerai, répondit-il sans hésiter. C'est le seul moyen de s'en sortir.

Ils attendirent pendant un temps qui leur sembla éternel. Sous eux, leur camp dormait dans le clair de lune. De l'autre côté de la vallée, l'autre camp semblait calme et le feu qui servait à le protéger paraissait mourir lentement. Une fois seulement, quelque part au loin, un bruit vint frapper les oreilles de Ferrers, un bruit qui cessa presque aussitôt et que le jeune homme attribua à une furtive créature de la nuit.

Peu après, Molly lui murmura à l'oreille :

— Il y a quelqu'un en bas... j'ai vu quelque chose briller.

Il essaya de deviner à travers le buisson et les hautes herbes qui l'entouraient la présence que lui signalait Molly. Il ne vit rien, et il pensait que la jeune fille s'était trompée quand elle lui murmura de nouveau :

— Là, là... à côté du taillis, près de notre camp.

Alors, il aperçut ce qu'elle avait vu, quelque

chose qui brillait sous les rais de la lune : le canon d'un fusil.

— Je vois, répondit-il tout bas.

Il s'agenouilla, saisit son arme, prit la position du tireur et attendit. L'autre fusil étincela de nouveau, mais le porteur demeurait invisible. Ferrers attendait toujours, les nerfs au comble de l'exaspération. L'être invisible qui avançait apparaîtrait d'un moment à l'autre dans la trouée. Qui serait-ce?... Les jeunes gens retenaient leur souffle. La tige d'acier avançait. Un instant encore et le mystère prendrait fin.

Il prit fin d'une manière tout à fait inattendue. Quatre ou cinq secondes avant que l'être invisible eût apparu dans la trouée, Ferrers et Molly Christow entendirent tout à coup siffler joyeusement les premières mesures de *Rio del Grande*.

— Dieu soit loué! s'écria Ferrers, c'est le capitaine Billy!

A peine ces mots avaient-ils été prononcés qu'une silhouette se dessina dans la clairière, se dirigeant vers leur camp. Il n'y avait point à se méprendre, c'était bien le marin. Et tandis que Molly pleurait de joie, Ferrers hélait son ami. Puis, s'emparant du bras de Molly, il lui dit :

— Venez, chérie, le capitaine nous apporte des nouvelles qui chasseront vos craintes.

La réalité cependant ne fut pas si douce. Molly trembla de nouveau pour son frère en entendant le récit du capitaine.

— Et il est là-haut, murmura-t-elle d'un ton angoissé.

— Il poursuit ce bandit de Schwartz, reprit gaiement Billy. Il a son fusil, par conséquent toutes les chances avec lui.

— Mais... mais il ne faut pas que Dave assassine! cria la jeune fille, épouvantée.

— Je n'appellerais pas cela « assassiner », riposta le capitaine Billy. Dave est dans un cas de légitime défense.

— Mais il ne faut pas... Nous devons l'en empêcher, cria encore Molly.

— Nous ne pouvons rien faire avant l'aube, reprit sèchement le marin. Dans cette pénombre, n'importe qui se mettant à la poursuite des deux adversaires risquerait de recevoir par erreur une balle. Et je vous déclare, miss Molly, que même à l'aube, je ne me sens nul droit, nul courage d'intervenir... Cet Allemand est une bête sauvage, rien de plus... Celui qui le tuera rendra service à l'humanité... Et puisque je vous sais maintenant en sûreté avec Ferrers, je m'en vais aider Bellew à monter la garde auprès des deux qui sont restés là-haut...

Assise auprès du feu de camp, le bras de son amoureux passé autour de sa taille, Molly Christow attendait comme tous ceux qui attendent l'aube, tandis que Ferrers restait l'oreille tendue au moindre bruit. Mais leur longue attente ne fut pas récompensée.

L'aube vint enfin. Les calaos l'annoncèrent sur un mode mélancolique; d'autres oiseaux, plus joyeusement. Une teinte grisâtre s'étendit sur la nature, puis soudain le soleil se leva, éblouissant tout d'une lumière d'or.

Ferrers regarda Molly. Dans la clarté du matin, son visage lui apparut horriblement pâle. Ses yeux bleus étaient entourés de cernes profonds et le jeune homme se demandait avec inquiétude ce qui arriverait si ce jour qui commençait était le messager de mauvaises nouvelles.

Il se leva un peu brusquement.

— Attendez ici, dit-il. Je m'en vais voir ce que je puis faire.

— Non, répondit-elle, je veux partir avec vous.

Il fut tenté de repousser ce désir, mais il songea que n'importe quel dérivatif valait mieux pour elle plutôt que de rester inactive à attendre des heures durant.

— Comme vous voudrez, répondit-il enfin, mais je m'en vais d'abord donner des ordres aux porteurs.

Il revint quelques minutes après, avec les jumelles de Bellew.

— Venez, dit-il à Molly, nous allons monter là-haut.

Ils grimpèrent pendant environ vingt minutes. Ni l'un ni l'autre ne parlaient, mais il lui tendait la main dans certains passages difficiles. Enfin, ils arrivèrent sur un roc dénudé et s'arrêtèrent.

A leurs pieds s'étendait la vallée; en face d'eux le camp ennemi se détachait nettement. Deux silhouettes allaient et venaient devant la tente, faisant les cent pas. Ferrers, ayant ajusté ses jumelles, se rendit compte qu'il s'agissait bien de ses amis. Rassuré il examina alors l'étendue

de la vallée. A quelque distance du camp, ce n'étaient que fourrés, buissons épineux, bouquets de palmiers, d'épais bambous. Il y avait aussi une espèce d'immense jungle où devaient vivre maintes bêtes sauvages. Une rivière la traversait, coulant dans la direction de Simba's Head.

Ferrers scruta de son mieux ce paysage tourmenté. Si Christow avait suivi l'Allemand, ils n'avaient certainement pas pu, à la lueur du clair de lune, s'écarter très loin, tant d'obstacles s'élevaient sur leur route. Les fourrés étaient assez épais pour abriter des régiments sans qu'on les vît et si, d'aventure, Schwartz avait pénétré dans la jungle, il était bel et bien perdu pour son poursuivant, qui ne pourrait jamais le découvrir — à moins d'un hasard extraordinaire.

— Est-ce que vous voyez quelque chose? demanda la jeune fille d'une voix morte.

— Non! répondit-il, bien qu'en disant ces mots il aperçût nettement un mouvement dans l'herbe immense.

De l'endroit où ils se trouvaient, les jeunes gens découvraient la jungle à vol d'oiseau, et quelque chose, en effet, se passait dans la jungle. On aurait dit que les herbes géantes qui la composaient étaient fauchées par une faux rapide, dessinant alors un sentier, un sillon. Mais bien qu'avec ses jumelles, Ferrers pût suivre ce sentier, il ne voyait pas ce qui le traçait aussi vite : une armée entière n'aurait pas travaillé si promptement.

Il pensa en lui-même : « Ce ne peut être qu'un

rhinocéros en pleine course. » Et tout en essayant de découvrir les deux hommes, il se demandait la raison pour laquelle l'énorme bête chargeait aussi furieusement.

Le sillon tracé allait bientôt aboutir à la clairière et, dans un instant, la bête serait visible. Cette pensée l'avait à peine effleuré que, soudainement, à sa stupéfaction, un homme surgit de la jungle, courant comme un forcené, droit devant lui. Sans les jumelles, cet homme n'aurait pas paru plus gros qu'une fourmi, mais les verres permettaient d'apercevoir ses traits.

Ferrers cria de toutes ses forces :

— Schwartz!

Alors, des dernières herbes géantes, les fauchant comme si elles n'étaient que de simples fils de la Vierge, surgit un énorme rhinocéros, chargeant le coureur dans sa fuite désespérée. La vitesse de cette masse — d'au moins trois tonnes — était incroyable, plus grande sans doute que celle d'un express poursuivant, aurait-on dit, une tortue!

L'Allemand — il le savait — était perdu. Les jumelles révélaient sa face écarlate, sa bouche tordue, ses yeux exorbités d'horreur. Et cependant il courait.

— Mon Dieu! cria Ferrers d'une voix mal assurée, tandis que la jeune fille, consciente de la tragédie qui allait se dérouler, se cachait le visage dans ses mains.

Alors, arriva la chose la plus extraordinaire qui fût. Le rhinocéros, qui était presque sur les talons de l'homme, tête déjà baissée, prêt à sai-

sir de sa double corne la proie à sa portée, sembla glisser sur le côté. Dans cette chute terrible, on eût dit qu'il frôlait l'homme, et il s'en alla rouler comme une toupie dix mètres plus loin, tandis que des coups de feu répétés lui criblaient le corps.

Ferrers ne pouvait détacher ses jumelles de l'Allemand qui, allongé sur le sol, y semblait comme rivé, sans doute évanoui. Enfin, il voulut découvrir le chasseur dont les balles avaient délivré l'Allemand d'une mort horrible.

Il vit alors une silhouette, vêtue d'une chemise blanche et qui, fusil en main, sortait d'un fourré.

— Christow! cria-t-il angoissé par ce qui allait s'ensuivre.

La jeune fille leva la tête :

— Quoi?... fit-elle épouvantée.

— Attendez, dit-il doucement, plein d'appréhension.

Son ami avait-il délivré Schwartz d'une mort atroce pour avoir sa revanche bien à lui? C'était possible. Christow, dont l'état mental avait été mis à si rude épreuve, pouvait chercher à apaiser sa soif de vengeance. Et, dans ce cas, qui oserait le blâmer?

Ferrers vit Christow déposer à terre son fusil et ouvrir le col de la chemise de l'homme évanoui, puis, lui soulevant la tête, lui introduire dans la bouche le goulot d'un flacon qu'il avait tiré de la propre poche de l'Allemand. Les jumelles renvoyaient l'image d'un Christow attentif, bienveillant.

Alors, Ferrers fut secoué d'un rire nerveux. Molly le regarda, stupéfaite. Il rit de nouveau tout en la prenant dans ses bras.

— Ma chérie... commença-t-il.

Mais la jeune fille s'écria :

— Dave?... Que lui est-il arrivé?...

— Tout va bien, répondit-il. Dave a tué le rhinocéros et sauvé la vie de Schwartz. Maintenant, il est en train de le soigner comme un infirmier... Donnez-moi un baiser, ma bien-aimée, et nous allons courir à son aide.

— Oh! que le ciel soit béni! Que le ciel soit béni!... murmura la jeune fille en s'abandonnant à l'étreinte de son amoureux.

⁂

Deux heures après, non loin de l'Allemand qui, une épaule brisée, reposait sous une tente, David Christow racontait à ses amis ce qui était arrivé au moment où il avait tiré les coups de feu sauveurs.

— Je le poursuivais, dit-il, depuis l'instant où il avait quitté son camp. Je l'avais aperçu à deux reprise à la lueur de la lune — lui aussi, du reste — et à chaque fois il s'était enfui comme un lièvre. Et puis je l'avais perdu... Mais juste avant l'aube, j'ai retrouvé sa trace. Il m'a vu et s'est alors précipité dans la jungle avec le ferme espoir, sans doute, de me semer. Je ne m'abusai point, sachant que tenter une poursuite dans ces herbes géantes était aussi vain que de cher-

cher une souris dans un champ de blé. Aussi, je restai en bordure de la jungle, sachant bien, qu'à un moment ou un autre, il en sortirait.

« Enfin, j'ai entendu un mouvement dans les herbes. Je me cachai derrière un gros buisson. Un cri étouffé de Schwartz me parvint : « *Gott in Himmel !* »

« Ma première pensée fut qu'il m'avait aperçu, mais en entendant le rhinocéros, j'ai compris qu'il n'en était rien et qu'une nouvelle cause de frayeur s'était emparée de lui. Je crois bien que j'en ai d'abord ri... Et comme il s'avançait dans ma direction, j'allais viser. Mais le bruit que faisait la bête m'impressionnait : vous auriez cru à une formidable rumeur de tambour et à un tremblement de terre, tant la terre tremblait sous son poids.

« Je voyais Schwartz courir comme un fou, comme un renard poursuivi par une meute. Jusqu'à ce moment précis, j'avais bien eu l'intention de le tuer. Et puis, soudain, j'oubliai. Je lui hurlai de faire un bond de côté. Il ne m'entendit pas. Je criai de nouveau et, comme il ne semblait ne plus se rendre compte de rien, j'ai visé le rhinocéros... Je l'ai attrapé de justesse. Une seconde de plus, il avait sa proie. Les cornes n'ont pas touché Schwartz, seul le côté de la tête l'a frôlé et l'a fait voler comme une plume au vent!

« Quand il est revenu à lui, il ne pouvait pas en croire ses yeux! Songez donc, je ne l'avais pas achevé! Je ne sais, du reste, pas moi-même pourquoi j'ai tué la bête à sa place!

— L'instinct humain! dit Bellew. Vous n'avez pas pu faire autrement. Si Schwartz avait eu un fusil...

Il s'interrompit et, haussant les épaules :

— Nous avons maintenant deux blessés à ramener à la côte, lui et la dame...

— Cette dame... commença le capitaine Billy.

Mais Bellew l'interrompit :

— Il faut que l'un de nous procède et surveille l'embarquement de tout ce monde.

— Je devine que je vais être mis à contribution, dit le marin. Je veux bien, mais pas avant d'avoir vu ce que nous sommes venus voir ici!

Il éclata de rire et les autres l'imitèrent.

— Bien sûr, répondit Bellew, point n'est besoin de se presser. Schwartz en a au moins pour quinze jours avant de pouvoir supporter le voyage.

— Alors, reprit le capitaine Billy en riant, je vais avoir le temps de bourrer mes poches.

Ce même jour, laissant senora Henriquez en charge des malades, toute la compagnie prit le chemin de Simba's Head. Un sentier rudimentaire, tracé au milieu de buissons épineux et de haies, les conduisit à un tournant de la vallée. Là, les trois porteurs qu'on avait emmenés durent frayer le chemin avec leurs *pangas* de fer. Aux abords de la Grande Montagne, ils retrouvèrent le sentier, et peu de temps après, furent vis-à-vis de la falaise de granit au-dessus de laquelle — vue de si près — la masse irrégulière de Simba's Head avait perdu toute ressemblance avec un lion.

Gravées dans la matière rougeâtre, des veines blanches resplendissaient au soleil, et ces veines couraient sur toute la surface de la falaise, tandis qu'à environ quinze mètres du pied se trouvait une sorte de bande de roc blanchâtre dans lequel, fortement incrusté, étincelait un métal.

Ferrers, d'un coup sec de marteau, détacha un petit morceau du roc et l'examina de près. Il siffla doucement, puis sortit de sa poche son microscope.

— Mais il n'y a aucun doute, s'écria Christow impatient. Géologiquement parlant, on ne peut s'étendre sur la formation de cette matière, comme dans beaucoup de contrées d'Afrique, du reste... Ceci n'est que le commencement. Toute la vallée de ce côté doit recéler de ce métal. Je parie un million que... (Il s'interrompit.) Pour l'amour du ciel, Ferrers, ajouta-t-il, dites la vérité! Vous êtes sûrement de notre avis. Covitham, Latrobe et moi ne nous sommes pas trompés. C'est de l'or, n'est-ce pas? Du platine?...

Ferrers referma rapidement son microscope et jeta sur la falaise un regard plein de flammes.

— Oui, dit-il, c'est du platine, il y en a des onces, des blocs... Dieu sait combien!

Il ne put rien ajouter de plus. Les autres hommes poussaient des cris de joie. Le capitaine Billy s'empara du marteau et commença à détacher, lui aussi, un morceau de roc précieux. Comme s'il était à bout de forces, Christow s'assit et regarda longuement les veines brillantes de la falaise, tandis que Bellew, pour maîtriser son émotion, allumait une cigarette.

Ferrers saisit le bras de Molly et l'attira à l'écart. Ils se cachèrent derrière un énorme bouleau.

— Voilà le couronnement d'une aventure et le commencement d'une autre, dit-il. Molly chérie, voulez-vous m'épouser?

— Oui!

— Tout de suite?

Molly Christow rit doucement.

— Il n'y a ni pasteur, ni officier d'état civil à je ne sais combien de lieues d'ici...

— Dès que nous arriverons à la côte, veux-je dire.

— Si c'est cela, oui... murmura la jeune fille.

Et le reste de ses paroles se perdit, car son amoureux l'avait prise dans ses bras.

La voix tonitruante de Billy les tira de leur étreinte.

— Je ne m'y connais pas en métaux, disait-il, mais je vous fais confiance et je deviens associé de la Compagnie d'Exploitation de Simba's Head. J'amènerai Mas. Il surveillera les hommes, il s'y connaît. Tandis que Dave et vous, Bellew, et vous Ferrers... Mais où diable est-il passé, cet animal-là?

Ferrers et Molly surgirent de derrière leur bouleau et le capitaine Billy, les montrant du doigt, commença à se moquer d'eux :

— J'aurais dû y penser, dit-il. Rien ne peut empêcher la terre de tourner! Mais quand le cœur est jeune, à quoi ne doit-on pas s'attendre?

Il rit de nouveau, puis il eut une idée lumineuse :

— Ferrers, cria-t-il, je m'en vais vous prêter les *Sept-Sœurs* pour faire votre voyage de noces, puisque je vais être millionnaire. Ça va faire bel effet dans les journaux et...

***

Les *Sept-Sœurs* ne servit pas au voyage de noces, mais son propriétaire fut le premier à apporter des nouvelles.

— J'ai pu faire escale à Beïra, dit-il, et me suis informé de ce que devenait toute la bande. La femme Henriquez va entrer au couvent. Schwartz est retourné dans la patrie de ses aïeux, qu'il y reste! Fortuna est à l'hôpital, et cette petite tigresse de Benicia s'est enfuie avec un banquier, Dago, qui a levé le pied en laissant derrière lui un beau passif!

« Quant à vous deux, jeunes gens, ajouta-t-il, vous voilà sur le chemin du paradis. Est-ce que vous ne voulez pas m'emmener avec vous?

Ferrers et Molly rirent avec lui de sa boutade, mais ni l'un ni l'autre ne lui répondirent.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 17.045-1-39.

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE	RAYMOND SILVA
11. MIRAGES	JEAN MARTIN

II — ROMANS POLICIERS

1.	LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.	A. CHRISTIE
2.	LE TROIS DE TRÈFLE.	VALENTIN WILLIAMS
3.	LA MAISON HANTÉE.	P. WENTWORTH
4.	LES MILLE MAINS.	B. NORMAN
5.	L'HOMME AU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
6.	LE BOURREAU FANTOME.	LÉON GROC
7.	QUI ?	J.-S. FLETCHER
8.	LA CHASSE AU PAPIER.	HEARNDEN et BALFOUR
9.	UN AN ET UN JOUR.	GUY THORN
10.	LE RETOUR DU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
11.	LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.	SINTAIR et STEEMAN
12.	LES TROIS MENSONGES.	BOYSIVON
13.	LE LOUP SOLITAIRE.	L.-J. VANCE
14.	C'EST FAIT.	J. CHANCELLOR
15.	LES VENGEANCES DU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
16.	PRENDS GARDE.	ANDRÉ CHARPENTIER
17.	LA FASCINANTE LUEUR VERTE.	VINCENT FULLER
18.	LA CABINE 19.	JOHN IRONSIDE
19.	LA MAISON SUR LA FALAISE.	VALENTIN WILLIAMS
20.	LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.	SINTAIR et STEEMAN
21.	LE DRAME DE RAVENSDENE.	J. FLETCHER
22.	DANS L'OMBRE.	HERBERT FLOWERDEW
23.	L'ÉCHELLE DE CARTES.	JOHN CHANCELLOR
24.	LE CHEVALIER DE BATAVIA.	HORACE VAN OFFEL
25.	142 QUEEN'S GATE.	HERBERT ADAMS
26.	L'AFFAIRE WALTON.	EDGAR WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'GOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures **1931.**)

85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MURIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMAN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures **1932.**)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHARJ
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — Stanislas-André STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE. J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT. L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE. R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR. Carolyne WELLS
156. LE POISSON CHINOIS. Jean BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures 1934.)
157. LA MAISON DU PÉRIL. Agatha CHRISTIE
158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON. J.-S. FLETCHER
159. REX. Martin PORLOCK
160. LE LÉVRIER BLEU. Stanislas-André STEEMAN
161. CIRCUIT FERMÉ. J.-T. SAMAT
162. DOUCHE ÉCOSSAISE. Robert MASON
163. UNE PREUVE ACCABLANTE. Fergus HUME
164. LA MOUCHE. Edgar WALLACE
165. LA MARQUE INFAMANTE. Seldon TRUSS
166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ. P. PATRICK
167. CALIBRE 22. Aubrey TYSON
168. HISTOIRE SANS ISSUE. Thomas COBB
169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS. Agatha CHRISTIE
170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE. A.-E.-W. MASON
171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON. Sir Basil THOMSON
172. LE CHIEN DE MARKENMORE. J.-S. FLETCHER
173. LE MYSTÉRIEUX N° 1. Anthony ARMSTRONG
174. LORD PETER ET L'AUTRE. Dorothy SAYERS
175. LA LÈVRE TORDUE. Herbert ADAMS
176. LE MYSTÈRE DU MASQUE. Maurice RENARD
177. L'ADORABLE SPECTRE. Stanislas-André STEEMAN
178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES. Edgar WALLACE
179. LA POLICE S'ÉNERVE. Werner SCHELLE
180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX. P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures 1935.)
181. LA MORT VERTE. Elaine HAMILTON
182. LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON. J.-S. FLETCHER

183. LA MAISON VIDE. — Francis-D. GRIERSON
184. LA BÊTE DORÉE. — Phillips OPPENHEIM
185. LA FILLE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
186. LE RUBIS DE PATRICK HENLEY. — Francis OCAMPO
187. LE JUGEMENT DE LAROSE. — A. CASK
188. LA MALLE DE BOMBAY. — L.-G. BLOCHMAN
189. LES TROIS JUSTICIERS. — E. WALLACE
190. 5 H. 25. — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB. — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO. — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE. — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE. — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT. — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND. — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE. — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT. — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE. — Phillips OPPENHEIM
200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS
(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)
205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH
207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. — Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. — Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. — Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. — Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. — Philips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. — Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. — Henry HOLT

214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX. — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES. — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS. — Cécil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD. — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES. — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR. — Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR. — F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI. — Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM. — Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON. — Sir Basil THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE. — David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE. — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures **1937.**)

229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE. — Herbert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON. — R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE. — Henry HOLT
232. L'HOROCOSPE DU MORT. — Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE. — M.-A. HYCHX
234. LE CARNET VERT. — Anthony ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG. — Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE. — Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR. — Norman FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT. — Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE. — Hearnden BALFOUR
240. LE DÉPUTÉ RANDALL. — C.-F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS ? — A. CHRISTIÉ
242. MADAME. — Pr. OPPENHEIM
243. CI-GIT. — Seldon TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. — Sir Basil THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. — Miles BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. — Valentin WILLIAMS

247. **MONSIEUR X...** — Henry HOLT
248. **UNE MISSION DÉLICATE.** — David HUME
249. **DRAME EN ÉCOSSE.** — Valentin WILLIAMS
250. **APPEL DU BUREAU CENTRAL...** — Léonard R. GRIBBLE
251. **L'ASSASSIN EST A BORD.** — Q. PATRICK
252. **LE REPOS DE BACCHUS.** — Pierre BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures **1938.**)
253. **L'INFAILLIBLE SILAS LORD.** — S.-A. STEEMAN
254. **LE CRI DE LA CHOUETTE.** — Arthur J. REES
255. **LA CHAMBRE NOIRE.** — Cecil M. WILLS
256. **L'ARAIGNÉE DE FER.** — Baynard H. KENDRICK
257. **QUATRE GRIFFES.** — Henri HOLT
258. **LE MORT AUX DEUX VISAGES.** — Raymond SILVA
259. **DINER D'ANNIVERSAIRE.** — Phillips OPPENHEIM
260. **LE DRAGEOIR D'OR.** — Valentin WILLIAMS
261. **TROIS DÉTECTIVES.** — Léo BRUCE
262. **LA DAME D'ONZE HEURES** — Pierre APESTÉGUY
263. **A. B. C. CONTRE POIROT** — Agatha CHRISTIE
264. **LIBERTÉ PROVISOIRE** — R.-L. GOLDMAN
265. **BAS LES MASQUES !** — David HUME
266. **BROUILLARD** — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. **PERTE DE VITESSE** — Hugh CLEVELY
268. **LA MAIN DE MARBRE** — Jean Dickson CARR

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

OTTWELL BINNS

L'OR BLANC

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

12

SERIE EMERAUDE

OTTWELL BINNS

L'OR BLANC

ROMANS D'ACTION